



**RED
DRESS
I N K.**

LA REVANCHE D'UNE BRUNE



Melissa Senate

MELISSA SENATE

**LA REVANCHE
D'UNE BRUNE**



Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR DANS LA COLLECTION RED DRESS INK](#)

[Dédicace](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[REMERCIEMENTS](#)

[DANS LA MÊME COLLECTION](#)

© 2007, Melissa Senate. © 2007, 2010, Traduction française :
Harlequin S.A.
978-2-280-81922-0

DU MÊME AUTEUR DANS LA COLLECTION RED DRESS INK

Célibataire à New York (n° 2)

Trois sœurs à New York (n° 16)

J-30 (n° 26)

4 amis à Manhattan (n° 35)

Quinze questions à se poser avant de l'épouser (n° 66)

Miss Yorkville (n° 68)



HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

Réalisation graphique couverture : V. JACQUIOT

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise

sous le titre :

LOVE YOU TO DEATH

Traduction française de

KARINE REIGNIER

D'après Opal, ma demi-sœur de vingt-cinq ans, qui s'est autoproclamée spécialiste de la gent masculine depuis ses fiançailles, tout ce qu'une femme doit savoir sur son futur petit ami, fiancé ou mari, s'apprend dès le premier rendez-vous.

Il t'a parlé de sa chère maman ? Devine qui va régenter ta vie dans quelques années.

Il t'a raconté sa vie professionnelle en long et en large sans prendre le temps de respirer ? Même si tu le lui rappelles gentiment, il oubliera ton anniversaire.

Il avait les yeux rivés sur la belle blonde assise au bar ? Avec de la chance, il se contentera de fantasmer sur d'autres femmes à distance, comme Jimmy Carter. Avec de la chance.

Il s'est montré grossier envers le serveur ? Et tu as accepté de le revoir ?

— Tu veux savoir quel est ton problème avec les hommes, Abby ? s'est exclamée Opal le mois dernier, lors du petit déjeuner que nous partagions au café du coin.

Nous — c'est-à-dire les sœurs Foote : Opal et Olivia, mes demi-sœurs, et moi-même — nous étions promis de déjeuner ensemble un samedi par mois. Mais nous avons lamentablement failli à cette promesse jusqu'au mois de janvier dernier, où nous avons enfin réussi à nous retrouver — il faut dire que nous avons pris la résolution de passer plus de temps ensemble dans l'année à venir.

— Ton problème, avait insisté Opal, c'est que tu n'es pas assez attentive à ce qui se passe lors de ce fameux premier rendez-vous. Pour prendre un exemple parmi d'autres : le joueur de base-ball avec qui tu sortais, il y a quelques années. Je suis prête à parier que ce type a révélé sa peur de l'engagement dès le premier quart d'heure... Mais tu n'as rien vu, parce que tu ne faisais pas attention !

Le joueur de base-ball en question s'appelait Charlie. Nous avons rompu deux ans plus tôt, au mariage d'Olivia. Pourquoi ? me demanderez-vous. C'est très simple. Quand toutes les célibataires, moi comprise, s'étaient approchées d'Olivia dans l'espoir de saisir son bouquet de mariée au vol, Charlie, qui avait été ailier défensif de l'équipe de Notre-Dame, s'était jeté dans la mêlée en plaquant au sol toutes celles qui se trouvaient sur son passage (deux demoiselles d'honneur, ma tante Annette, récemment divorcée, et moi-même).

Dois-je préciser qu'il avait réussi à s'emparer des fleurs ?

— Tu sais, Abby... Je crois qu'il ne voulait vraiment pas que tu attrapes le bouquet, avait commenté Opal une heure plus tard aux urgences de l'hôpital, où nous attendions qu'un médecin vienne soigner la cheville foulée de tante Annette.

Opal a moins de tact qu'une enfant de quatre ans, mais c'est justement pour ça que je l'écoute. Et, une fois de plus, elle avait raison : mon petit ami n'avait effectivement aucune envie que j'attrape ce fichu bouquet. Parce que j'aurais pu y voir un signe du destin. Et m'imaginer en future Mme Charlie.

J'en avais rêvé, pourtant. Jusqu'à cet incident fatidique, bien sûr. Charlie, lui, avait pris la poudre d'escampette sans même s'excuser auprès de ma tante.

Conclusion : ce type avait un vrai problème. L'engagement le terrifiait. Or, je n'avais rien vu

venir. Ni pendant le premier quart d'heure de notre relation ni ensuite.

— Oublie Charlie, avait déclaré Olivia en beurrant ses toasts. C'est de l'histoire ancienne. Un vrai passif agressif, je te l'accorde, mais ce n'était rien comparé à Ted Puck. Celui-là, Abby, c'était le pire de tous ! Le genre à draguer la serveuse dès votre première sortie au resto !

Ted était mon dernier ex en date. Je l'avais aimé — vraiment aimé, je veux dire. Je m'étais même figuré qu'il était l'homme de ma vie. De toute évidence, je n'avais pas été assez attentive à notre premier rendez-vous, puisque je n'avais pas remarqué le panneau « Attention : danger » qui clignotait au-dessus de sa tête. Un panneau rouge, accompagné du message suivant : « Ce mec te trompera pendant ta fête d'anniversaire avec une femme qu'il te présentera comme étant sa cousine Mary. »

Six longs mois s'étaient écoulés depuis cette pénible soirée. C'était le temps qu'il m'avait fallu pour recommencer à fréquenter le sexe opposé. Ou, plus précisément, pour trouver celui que je cherchais. Car, cette fois, je savais exactement ce que je voulais : un Clark Kent. Un type bien élevé, doux et poli, qui se métamorphoserait en quelqu'un d'autre (et de préférence en superhéros plutôt qu'en supercrétin), mais uniquement si l'avenir du monde en dépendait.

Mon Clark Kent, un charmant conseiller fiscal nommé Henry Fiddler, que je fréquentais depuis un mois (« Jusqu'ici tout va bien », me répétais-je chaque matin), me conduisait en ce moment précis chez ma sœur Olivia, où une trentaine de parents et d'amis attendaient de le rencontrer. Ou, plus exactement : ils attendaient de voir à quelle excentricité il allait bien pouvoir se livrer. Puisque, comme ma famille aime à le répéter avec l'ironie mordante qui la caractérise : « Abby a le chic pour les choisir, c'est sûr ! »

Autrement dit : ils considèrent tous mes petits amis comme des dingues.

Bon, j'exagère. Mes proches n'étaient pas venus chez Olivia uniquement pour faire la connaissance de ma dernière conquête : la réunion était organisée pour célébrer la circoncision de mon neveu Oscar, le fils d'Olivia, né huit jours plus tôt. Mais ma sœur n'avait pas pu s'empêcher d'annoncer à ses invités que j'avais enfin mis un terme à ma période de deuil post-Ted Puck, que j'avais rencontré quelqu'un et que j'avais même accepté de l'amener à la Brit Milah de son fils !

— Et s'il se jette sur le mohel pendant la circoncision ? s'était exclamé le mari d'Olivia, franchement inquiet, devant plusieurs membres de la famille. On ne sait jamais... Les petits amis d'Abby sont capables de tout !

Il y allait un peu fort, mais il n'avait pas tort, hélas. Si par miracle les hommes que je fréquentais ne se transformaient pas en goujats de la pire espèce lorsqu'ils étaient en présence de ma famille et de mes amis, à la manière de Charlie et de Ted, ils se muaient soudain en parfaits abrutis, comme le gars que j'avais rencontré à la fac : je l'avais invité au vingtième anniversaire de mariage de mon père et de ma belle-mère, et il n'avait rien trouvé de mieux à faire que de répondre en javanais à toutes les questions qui lui étaient posées. Nous avons rompu avant le dessert.

Pourquoi ? Mais pourquoi, bon sang ? Était-ce leur faute ou la mienne ? Étais-je particulièrement mal tombée ou avais-je le don d'attirer tous les imbéciles de Nouvelle-Angleterre ?

— Tu devrais lire Lui plaisez-vous tant que ça ? m'avait conseillé Opal après l'épisode du

repas en javanais. L'auteur explique que la seule raison pour laquelle les mecs acceptent de rencontrer nos parents, c'est parce qu'ils savent que nous nous sentirons obligées de leur offrir une petite gâterie au lit le soir même. Ça n'a donc rien à voir avec l'intensité de leurs sentiments pour nous ou la manière dont ils envisagent notre relation. Le hic, c'est qu'à cette occasion, lorsqu'ils se retrouvent devant nos parents, certains comprennent brutalement que nous ne leur plaisons pas tant que ça. Alors, ils paniquent... et ils se mettent à parler en javanais.

Ou ils tordent la cheville de votre tante. Ou ils vous trompent pendant votre soirée d'anniversaire avec une femme qu'ils vous ont présentée comme leur cousine Mary (elle avait sûrement un prénom beaucoup plus glamour, mais il m'est sorti de la tête).

— Et, dix minutes plus tard, avait conclu Opal, ils prennent leurs jambes à leur cou. Tout ça parce qu'ils doutaient de leurs sentiments depuis le début !

Elle venait d'énumérer les mille et une excuses que les femmes (et moi en particulier) trouvent aux hommes « qui ne sont pas sûrs de leurs sentiments ». Je n'avais écouté qu'un mot sur deux, mais elle avait peut-être raison, au fond.

J'observai Henry du coin de l'œil — si gentil, si poli, si normal, avec ses lunettes à monture ultralégère, ses Dockers et sa chemise à rayures. Si je ne lui plaisais pas tant que ça, aurait-il accepté de rencontrer ma famille au grand complet à peine un mois après notre premier rendez-vous ? Alors qu'il savait pertinemment qu'il n'avait aucune chance d'obtenir une petite gâterie de ma part (puisque nous n'avions pas encore couché ensemble) ? Si je ne lui plaisais pas tant que ça, serait-il venu me chercher à midi pile un dimanche, en pleine saison de football, un bouquet de lys à la main pour moi, un autre dans sa voiture pour ma sœur Olivia ? M'aurait-il complimentée sur ma tenue — un pull jaune pâle et une longue jupe en daim marron, que je n'aurais pas dû mettre parce qu'il commençait à neiger ?

Non, non et non. De toute façon, les imbéciles ne portent pas de Dockers. Sauf s'il s'agit d'imbéciles déguisés en gentils conseillers fiscaux.

C'était fort possible, hélas.

Je m'enfonçai dans mon siège, qu'Henry avait préchauffé pour moi en appuyant sur un des boutons de sa Subaru Outback. Au fait, un homme qui conduit un break Subaru Outback peut-il être un goujat ?

Non, non et non ! Je devais y croire. Je devais retrouver foi en moi-même et en la gent masculine. Me convaincre qu'Henry n'était pas un Ted Puck. Ou un Charlie. Ou un Riley. Ou un Tom. Seigneur, j'aurais pu remonter jusqu'à l'école maternelle comme ça !

— Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, affirmait Olivia la semaine dernière. Henry n'a rien à voir avec Ted Puck. Tout simplement parce que tu ne peux pas trouver pire que Ted. Ça n'existe pas. Alors, oublie le passé, ma chérie. Tu viens de rencontrer quelqu'un d'autre, c'est génial, non ? Je suis certaine qu'Henry est formidable.

Elle avait raison : Henry était formidable ! Vraiment formidable. Je n'avais aucune raison d'en douter puisque, cette fois, j'avais fait attention aux moindres détails de notre premier rendez-vous. Résultat des courses : Henry était i-rré-pro-cha-ble. Il n'avait commis aucun des péchés capitaux contre lesquels Olivia et Opal m'avaient mise en garde. Il n'avait pas plongé les yeux dans le décolleté de la serveuse. Il n'avait pas parlé de ses ex. Il n'avait pas qualifié sa mère ou sa

dernière copine en date de « sale garce ». Et il n'avait pas dû interrompre notre repas pour s'entretenir avec le contrôleur judiciaire chargé de sa mise en liberté conditionnelle.

Irréprochable, je vous dis.

Oui, tout se passerait bien. Henry ne se transformerait pas en crétin pendant la circoncision. Il ne se mettrait pas à chanter à tue-tête. Ni à danser le french cancan au risque de bousculer le circonciseur à l'instant précis où il se pencherait sur le jeune Oscar Grunwald.

La neige tombait sans relâche, à présent. Nous avons emprunté l'autoroute 295 vers Freeport, où Olivia s'était installée depuis son mariage. Je couvais mon chauffeur d'un œil énamouré. Qui aurait pensé qu'un conseiller fiscal puisse être aussi mignon ? En plus d'être grand, mince et musclé, Henry avait les épaules larges, les cheveux presque noirs, les yeux bleus... et, cerise sur le gâteau : il arborait une adorable fossette au creux de la joue droite.

Je poussai un soupir de satisfaction. Je n'avais pas seulement trouvé mon Clark Kent : j'avais déniché une version rajeunie de Christopher Reeve !

« Tout se passera bien. Répète après moi : tout se passera bien. »

Comment aurait-il pu en être autrement ? Sous mon regard énamouré, disais-je, Henry fredonnait la rengaine qui passait à la radio de son abominable voix de fausset — le genre de voix qui l'aurait exclu à vie des plateaux de la Star Academy, mais qui me fit sourire.

Je venais d'entonner le refrain avec lui quand il éteignit brusquement l'appareil et prit une profonde inspiration.

— Abby, j'ai quelque chose à te demander. Je ne sais pas très bien comment m'y prendre, mais... voilà : j'aimerais savoir où nous en sommes, toi et moi. Je vais rencontrer ta famille et...

Je lui offris un sourire quasi béat. Quel soulagement de pouvoir me noyer dans ses yeux bleus sans craindre de le voir se transformer en supergoujat ! Puisque, c'est bien connu, les goujats ne s'interrogent jamais sur l'état de leur relation. Sauf s'ils ont besoin de tout contrôler, bien sûr. Mais Henry, qui m'avait laissée libre de programmer l'autoradio, n'avait rien d'un maniaque obsessionnel.

Décidément, cet homme avait tout pour plaire. Et il me plaisait, indéniablement. L'heure était peut-être venue de le lui montrer ? Oui, pourquoi pas ?

Plus tard dans la journée, après la Milah d'Oscar, lorsque nous rejoindrions l'un ou l'autre de nos appartements respectifs, je me blottirais peut-être contre son torse en murmurant « Fais-moi l'amour, Henry, je t'en supplie » ou une autre phrase du même genre. L'instant serait d'autant plus solennel que j'avais mis un point d'honneur à ne pas céder à ses avances au cours du mois écoulé. A neuf reprises, je m'étais chastement retirée dans mon appartement après lui avoir souhaité bonne nuit sur le pas de la porte — non sans avoir pris beaucoup de plaisir à ses baisers, bien sûr. Mais cette phase de modération touchait à sa fin : j'allais enfin pouvoir lui arracher ses vêtements ! Et, si je me sentais en forme, je m'autoriserais peut-être — je dis bien peut-être — à lui offrir la petite gâterie dont il rêvait depuis le premier jour ! Oui, tout était possible, car Henry n'était pas un Ted Puck ! Hourra ! Je n'étais pas malchanceuse en amour ! Je n'avais pas le don d'attirer tous les minables de Nouvelle-Angleterre. Je n'aurais pas besoin d'années de psychanalyse pour régler mes problèmes de cœur !

— Abby ? Tu as entendu ce que je viens de dire ?

— Bien sûr que j'ai entendu. Je suis agréablement surprise, c'est tout. D'habitude, ce sont les femmes qui s'interrogent sur l'avenir de leur relation, pas les...

— Je m'interroge sur notre avenir sexuel, Abby, rien de plus.

Oh !

Il me décocha un coup d'œil interrogateur, mais je gardai les yeux obstinément fixés sur le va-et-vient des essuie-glaces.

— On sort ensemble depuis un bon mois, reprit-il. Et tout ce qu'on a fait jusqu'à présent, c'est se bécoter comme deux adolescents attardés !

— Tu sais bien que je sors d'une histoire compliquée... Je n'ai pas forcément envie de me jeter sur le premier venu ! Sérieusement, Henry... je t'aime beaucoup. Vraiment beaucoup. Mais la sexualité est une étape importante pour moi, et je voulais seulement être sûre que...

— Que quoi ? Qu'on va se marier ? On se connaît depuis un mois, Abby !

Oh oh ! Je me sentais nettement moins amoureuse, tout à coup.

— Je ne te demande pas de m'épouser !

C'était vrai, en plus. Je n'avais jamais envisagé cette éventualité — enfin, pas encore.

— Un mois, ce n'est pas très long, continuai-je. Et... je ne me sens pas tout à fait prête. Mais, si ça peut te faire plaisir, sache que tu m'attires énormément. J'ai de plus en plus de mal à te dire non.

Il posa une main sur ma cuisse. Plus haut que la décence ne l'autorisait.

— Alors, dis-moi oui, susurra-t-il.

Je saisis mon gobelet de café, soigneusement calé dans l'espace prévu à cet effet entre nos sièges, et le portai à mes lèvres pour gagner du temps.

— Je... je ne suis pas encore prête, Henry.

— Ce soir, peut-être ? insista-t-il avec une note d'espoir dans la voix. J'aurai rencontré toute ta famille. Ça t'aidera peut-être à te sentir plus proche de moi ?

Oh, non ! Pourquoi Opal avait-elle toujours raison ?

— Peut-être, hasardai-je. Mais c'est difficile de prévoir un truc pareil, non ? Tout ce que je peux te dire, c'est que je saurai quand le moment sera venu. D'accord ?

Attention, Henry ! Tu frôles la catastrophe. Un peu plus et tu seras hors-jeu.

Il ôta sa main de ma cuisse et la reposa sur le volant.

— D'accord. C'est difficile de te résister, c'est tout.

« Ton compliment me va droit au cœur, mon chéri, mais maintenant bas les pattes, compris ? »

— Parle-moi un peu de cette fête, reprit-il. Nous allons célébrer la naissance du fils de ta sœur, c'est ça ?

Je respirai plus librement. Il avait raison : mieux valait changer de sujet.

— Oui, officiellement, il s'agit de la Brit Milah du bébé. Mais c'est aussi l'occasion pour toute

la famille de faire la connaissance d'Oscar.

Henry éclata de rire.

— Oscar ? Ton neveu s'appelle Oscar ?

— Ne m'en parle pas. Comme si nous n'avions pas assez de prénoms en O dans la famille !

Eh oui ! Olivia avait épousé Oliver. Ensemble, ils avaient donné naissance à un adorable petit garçon qu'ils avaient prénommé... Oscar. J'avais poliment émis un avis contraire, mais ma sœur avait refusé de m'écouter. De toute façon, nous n'avons jamais eu les mêmes goûts, Olivia et moi. Nées à quelques mois d'écart (je m'expliquerai sur cette question un peu plus tard), nous avons toujours été très différentes. Et, aujourd'hui, nous menons des vies radicalement opposées. Elle est mariée, je suis célibataire. Je me cogne aux murs de mon petit appartement du centre-ville de Portland ; elle habite une gigantesque villa dans une banlieue résidentielle — son jardin à lui seul fait la taille de mon pâté de maisons ! Et, bien sûr, je n'aurais jamais prénommé mon fils Oscar.

— Tu finiras par t'y faire, assura gentiment Henry, son sourire faisant resurgir l'adorable fossette au creux de sa joue droite. Alors, c'est quoi, une Brit Milah, exactement ?

Sa curiosité me fit chaud au cœur. Je ne suis pas juive (ma mère est méthodiste), mais mon père l'était, et sa seconde femme l'est également. Mes demi-sœurs, Opal et Olivia, ont été élevées dans le respect des traditions, que j'ai appris à connaître au fil des années. Certaine qu'Henry serait aussi enthousiaste que moi à l'idée de participer à une cérémonie rituelle, je m'empressai de lui transmettre mon savoir... Mais j'avais à peine commencé mon explication que la voiture fit une légère embardée. Les pneus patinèrent sur la neige fondue, et le conducteur qui nous suivait nous mit en garde d'un sévère coup de Klaxon.

— Méfie-toi. La route est plus glissante qu'il n'y paraît.

Henry ne répondit pas. Les mains crispées sur le volant, il obliqua vers une aire de repos et se gara au beau milieu du parking désert.

— Je ne comprends pas bien, Abby. Tu es en train de me dire qu'ils vont circoncire le bébé au milieu du salon ? Devant tout le monde ?

Je lui décochai un regard stupéfait. Il avait failli perdre le contrôle de la voiture parce que j'avais prononcé le mot circoncision ?

— Oui. Mais personne ne va attaquer le bébé avec une hache ! C'est le mohel qui s'en charge, pas un ogre. Et l'opération ne prendra que quelques secondes... C'est une cérémonie rituelle, une tradition juive pratiquée depuis des siècles. A quoi t'attendais-tu, au juste ? ajoutai-je en me forçant à sourire.

Il était pâle comme un linge, à présent. Le simple fait de hausser les épaules parut lui coûter un effort infini.

— Donc ce... ce môle, comme tu dis, va vraiment ôter le prépuce du nourrisson devant toute la famille ? Et vous irez déjeuner ensuite ?

C'était plus qu'il n'en pouvait supporter, apparemment. Il s'affala sur le volant comme une poupée de chiffon et demeura inerte un instant, puis il remit le contact et regagna l'autoroute sans m'accorder un regard.

J'aurais pu profiter du silence qui s'en suivit pour rectifier sa prononciation — « C'est un mo-hel, Henry, pas un môle » —, mais le moment semblait mal choisi. Mieux valait le laisser recouvrer ses esprits. Et retrouver son sens de l'humour, s'il ne l'avait pas définitivement égaré, hélas.

Une poignée de secondes plus tard, il porta son gobelet de café à ses lèvres, aspira une gorgée du liquide brûlant... et en renversa une partie sur sa jolie chemise gris perle.

— Oh, non ! s'exclama-t-il, l'air effaré.

— Ne t'inquiète pas : ça part à l'eau gazeuse. Je m'en occuperai quand on arrivera chez Olivia.

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas me présenter chez eux dans cet état... C'est vraiment gênant ! Arrêtons-nous chez L.L. Bean en passant : je pourrai m'acheter une nouvelle chemise et me changer sur place. Ça ne prendra pas plus de dix minutes. On est en avance, de toute façon.

Je jetai un regard à ma montre. Il était presque 12 h 30, et nous étions attendus à 13 heures..., ce qui nous laissait effectivement le temps de faire un crochet par le centre commercial, situé à deux minutes de chez Olivia.

— D'accord, acquiesçai-je. Allons-y.

Quelques instants plus tard, il se gara devant l'entrée du vénérable magasin d'articles de sport. Comme chacun sait, L.L. Bean est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, trois cent soixante-cinq jours par an (oui, même à Noël !) au cas où quelqu'un aurait besoin d'une tente au milieu de la nuit, d'un sac à dos à 5 heures du matin...

Ou d'un canoë gonflable, pensai-je en suivant Henry entre deux rangées d'embarcations multicolores... auxquelles il n'accorda pas un regard. Sourcils froncés, il se dirigeait à grands pas vers le rayon du prêt-à-porter masculin. Avait-il oublié « l'épreuve » qui l'attendait ? Ou s'était-il résigné à se plier aux traditions de la famille Foote ? Difficile de le savoir : il n'avait pas ouvert la bouche depuis dix minutes. Arrivé à destination, il saisit trois chemises à rayures sur un portant et s'élança vers les cabines d'essayage.

Je l'attrapai par le bras.

— Henry ? Quand nous serons chez Olivia... Tu ne seras pas obligé de regarder, tu sais. Tu pourras même aller dans la pièce voisine, si tu préfères ne pas assister à la cérémonie, d'accord ?

Il m'adressa un sourire crispé et alla s'enfermer dans la cabine la plus proche.

Je demeurai à l'endroit où il m'avait laissée, près d'une pile de pyjamas à carreaux, identiques à celui que mon père me demandait immanquablement pour Noël. Cette année, comme les deux précédentes, nous avons dû nous débrouiller sans lui : il était mort d'une crise cardiaque trois ans plus tôt. Pourtant, Opal, Olivia et moi avons perpétué la tradition en plaçant les cadeaux que nous lui destinions sous le sapin, comme nous l'avions toujours fait. Rien ne manquait à l'appel : ni le pyjama à carreaux que j'avais choisi avec soin, ni les pantoufles en daim qu'il aimait recevoir d'Olivia, ni le peignoir de bain avec un renne brodé sur la poche avant qu'il avait commandé à Opal quelques semaines avant sa mort. Combien de temps ferions-nous durer cette étrange coutume ? Je n'en avais aucune idée — tout comme j'ignorais ce que Veronica, ma belle-mère, faisait des cadeaux que nous offrions à son défunt mari.

J'ignorais également ce que fabriquait Henry dans la cabine. Il y était depuis cinq bonnes minutes, à présent ! Je laissai passer deux, puis trois minutes supplémentaires pour ne pas le brusquer. Mais, lorsque dix minutes se furent écoulées, n'y tenant plus, je m'approchai des cabines et l'appelai à voix haute.

— Henry ?

Pas de réponse.

— Henry ?

Toujours rien.

Un vendeur s'avança vers moi, une pile de jeans sur les bras.

— Il n'y a personne à l'intérieur, mademoiselle.

— Je cherche mon petit ami — un grand brun, qui essaye des chemises... Vous ne l'avez pas vu ?

— Un grand brun ? Si. Il est entré il y a dix minutes, mais il est ressorti presque aussitôt.

« Pardon ? »

— Comment ça, il est ressorti ? Je n'ai pas bougé d'ici !

M'avait-il cherchée sans me voir près des pyjamas à carreaux et des pulls irlandais ? Ou était-il allé directement à la caisse en supposant que j'y serais déjà ?

Je promenais un regard perplexe autour de moi quand mon téléphone portable se mit à sonner. Le numéro d'Henry s'affichait sur le petit écran.

— Alors mon chéri, on est perdu ? ironisai-je en prenant l'appel. Attends-moi près des caisses, j'arrive ! Mais dépêche-toi un peu, d'accord ? Nous allons finir par être en retard et...

— Pardonne-moi, Abby. C'est au-dessus de mes forces.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce qui est au-dessus de tes forces ?

— Tout ! Devoir attendre la saint-glinglin pour te toucher. Assister à une circoncision. Voir les gens s'empiffrer de pâtisseries pendant qu'un nouveau-né se fait mutiler dans la pièce voisine...

Je levai les yeux au ciel, excédée. Quel nigaud, bon sang !

— Puisque je te dis que tu n'es pas obligé de regarder ! Tu pourras même t'enfermer dans la cuisine jusqu'à ce que ce soit terminé.

« Pour ce qui est du sexe, en revanche, tu peux toujours courir ! », songai-je, furieuse.

— Franchement, Abby... C'est au-dessus de mes forces, répéta-t-il. Je n'en peux plus.

— Attends-moi dans la voiture. Tu me déposeras chez ma sœur, et nous discuterons de...

— Désolé, m'interrompit-il. Je suis déjà sur l'autoroute. Pardonne-moi. Je ne pouvais vraiment pas faire autrement.

J'entendis un clic sur la ligne, puis plus rien.

Il m'avait raccroché au nez.

Ma vue se brouilla. Je nageais en plein cauchemar, ou quoi ?

— Mais... et moi? criai-je dans l'appareil muet. Et le cadeau d'Oscar ? Tu es parti avec le cadeau d'Oscar, imbécile ! Et le gâteau au miel !

J'allais me réveiller d'un instant à l'autre. Tout serait normal, et...

Non. J'étais bien réveillée. Mon petit ami avait pris la fuite. Dix minutes avant de rencontrer ma famille. Parce qu'il n'avait pas le courage d'assister à la circoncision de mon neveu.

— Crétin ! hurlai-je dans le combiné sous le regard ahuri des clients de L.L. Bean. Supercrétin ! Espèce de...

La rage et les sanglots m'étouffaient. Je me laissai choir sur la pile de pyjamas à carreaux, brusquement obnubilée par tout ce que Supercrétin avait emporté avec lui :

Ma dignité.

Le petit ami que je me réjouissais de présenter à ma famille.

L'énorme singe en peluche que j'avais mis une heure à choisir chez Toys'R'Us.

L'adorable sortie de bain qui m'avait coûté une fortune chez Baby Gap.

Le gâteau au miel traditionnel commandé depuis des lustres à la seule pâtisserie juive de Portland.

Les quatre bouteilles de Coca qu'Olivia m'avait demandé d'apporter.

Le parapluie qui aurait dû éviter à mes cheveux soigneusement lissés — une heure de torture montre en main — de se transformer en abominables frisottis.

Je baissai les yeux sur mes bottes préférées. Celles qui se laçaient derrière, qui avaient cinq centimètres de talons... et que je n'aurais jamais dû porter parce qu'elles étaient en daim et qu'il neigeait.

— Je vais le tuer ! marmonnai-je.

Le vendeur, qui étiquetait une pile de jeans sur la table voisine, me toisa d'un air soupçonneux.

— Puis-je vous aider, mademoiselle ?

« Oui. Aidez-moi à tuer Supercrétin. »

Je secouai la tête et me dirigeai tant bien que mal vers le rayon des chaussures pour femmes, où j'attrapai une paire de baskets bon marché (pas question de mouiller mes bottes adorées) et de grosses chaussettes en coton pour éviter d'attraper des ampoules. Puis j'effectuai un passage express au rayon enfants pour y dénicher un cadeau de remplacement pour Oscar — une combinaison en peau lainée avec des oreilles d'ours sur la capuche — avant de foncer à la cafétéria où je m'emparai sans réfléchir des premiers desserts qui me tombèrent sous la main : un cheesecake et une tarte aux noix de pécan. Pour le Coca, je déclarai forfait — en espérant que personne n'aurait la mauvaise idée de s'en plaindre.

J'étais à cent mètres de chez Olivia quand le vent se leva. La neige s'abattait par rafales sur les rues désertes. Pour lutter contre les larmes, je tentai d'échafauder une version humoristique de mon histoire, d'en faire une bonne blague dont nous pourrions rire tous ensemble autour du buffet, mais je dus renoncer presque aussitôt. Ce n'était pas drôle du tout, en fait. C'était même franchement glauque.

Génial ! Maintenant, je pleurais comme une madeleine sur le trottoir verglacé. Je fis glisser

l'anse du sac de pâtisseries jusqu'à mon coude et tirai un mouchoir de ma poche pour tamponner les coulures de mascara. J'étais déjà victime des abominables frisottis. Autant éviter de ressembler en plus à un panda, non ? J'attaquais l'œil droit quand le carton du cheesecake, que j'avais posé en équilibre sur ma paire de bottes dans un des sacs L.L. Bean, en profita pour s'échapper et atterrir à mes pieds.

A l'envers, évidemment.

Une voiture klaxonna dans mon dos. Je sursautai, prête à glapir sur l'imbécile qui oserait me faire une remarque... et me figeai, interdite. C'étaient Opal et Jackson, son fiancé.

— Abby chérie, qu'est-ce qui t'a pris de venir à pied un jour pareil ? s'exclama Opal. Et de mettre des baskets avec une jupe en daim ? ajouta-t-elle en grimaçant d'horreur.

Je souris à travers mes larmes. Je n'avais jamais été aussi contente de la voir.

— La prochaine fois qu'un type t'invite à dîner, je viens avec vous ! décréta Opal en appuyant sur la sonnette des Grunwald.

Je venais de lui raconter ma rupture avec Henry. Qui était sans doute revenu chez lui à l'heure qu'il était, avec mon singe en peluche et mes quatre bouteilles de Coca.

— Comme ça, poursuivit-elle, quand il te proposera un second rendez-vous après avoir éternué dans son assiette, dragué la serveuse ou gémi sur son enfance malheureuse, je serai là pour dire non!

— Ce ne sera pas nécessaire, répliquai-je. Parce que je n'accepterai plus aucune invitation.

Cette fois, j'en avais ma claque. Des hommes et des rendez-vous. Terminé. Basta. Adiós muchachos. A partir de maintenant, je me vouerais corps et âme à mon travail — bien que mon métier ne réclame aucun dévouement. Je lirais les classiques. Je ferais du bénévolat. Du latin. Du piano. Tout sauf chercher l'âme sœur.

Un maître d'hôtel en pantalon noir et chemise blanche nous ouvrit la porte. Il nous débarrassa de nos manteaux et de nos paquets et nous invita à passer dans le salon, où je me frayai un passage parmi les nombreux invités de ma sœur. Certains visages m'étaient familiers — j'avais dû les côtoyer aux fiançailles ou au mariage d'Olivia —, et je souris poliment à ceux qui me reconnaissaient. La plupart d'entre eux étaient des parents de Veronica ou d'Oliver. Du côté de mon père, la famille était peu nombreuse et dispersée à travers le pays. J'avais nettement plus de contacts avec les proches de ma mère, qu'Olivia connaissait à peine : les deux parties de la famille ne s'étaient rencontrées qu'une fois depuis le divorce de mes parents, à l'occasion de la remise de mon diplôme universitaire. Et, comme je venais de faire vœu de célibat, il était très improbable qu'ils se croisent de nouveau dans les décennies à venir.

Olivia s'avança vers moi. Hormis l'enfant qu'elle tenait dans ses bras, rien ne laissait soupçonner qu'elle avait accouché huit jours plus tôt : elle était absolument radieuse. Une publicité vivante pour la maternité. Ses cheveux blonds, bien coupés, encadraient doucement son visage subtilement maquillé. Ses boucles d'oreilles en argent tintaient gaiement à chacun de ses mouvements. Et son ensemble Banana Republic était impeccable — bébé n'avait même pas bavé sur son épaule. C'était stupéfiant. Même en m'y prenant trois jours à l'avance, je ne serais pas arrivée à un résultat pareil, alors que je n'avais personne à nourrir — pas même un chat ou une plante verte !

Et ce n'était pas tout : non contente d'être une hôtesse et une épouse parfaite, Olivia était aussi une mère irréprochable. J'aperçus, glissés dans la poche de sa jupe, les trois petits calepins qui lui servaient à noter les moindres faits et gestes d'Oscar (le rouge pour la couleur et la consistance des selles, le bleu pour l'heure et la durée des tétées et le vert pour les sourires, les rots et les pleurs).

Stupéfiant, je vous dis.

Et moi? Moi, j'avais égaré mon agenda quinze jours plus tôt, vers la mi-janvier. Bref, j'étais loin, très loin d'atteindre la perfection de ma demi-sœur.

Olivia jeta un regard impatient à ma droite, puis à ma gauche. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour regarder derrière moi. Et, ne trouvant pas ce qu'elle cherchait, elle posa la question que j'aurais tout donné pour ne pas entendre.

— Où est Henry ? Présente-le-moi vite ! Je meurs d'envie de le connaître !

— Il m'a quittée, annonçai-je en engloutissant la tartelette au chocolat que je venais de saisir au vol sur le plateau d'un serveur.

Hmm. Délicieux. Rien de tel qu'un peu de chocolat pour vous remonter le moral. Il faudra que je...

— Comment ça, il t'a quittée ? s'exclama-t-elle, incrédule. Quand je t'ai eue au téléphone ce matin, tout allait très bien !

Tandis que j'apaisais mon chagrin en avalant une deuxième, puis une troisième tartelette au chocolat, Opal se lança dans le récit complet de mes mésaventures — depuis l'arrivée d'Henry chez moi à midi tapant, un bouquet de lys à la main, jusqu'aux cent quarante-deux dollars que je venais de déboursier chez L.L. Bean en chaussettes de randonnée et autres articles de première nécessité.

Je m'attendais à des exclamations du genre « Comment a-t-il osé faire une chose pareille ? » ou encore « Ce type ne te méritait pas, ma chérie ! », mais ce fut tout le contraire qui se produisit : au lieu de blâmer Henry, tout le monde me blâma, moi, d'avoir encore tiré un mauvais numéro.

— Où trouves-tu des losers pareils ? s'esclaffa mon adorable beau-frère.

— Tu ferais peut-être bien d'aller en parler à un thérapeute ? suggéra une tante pleine de sollicitude.

— Ce dont Abby a vraiment besoin, c'est d'un homme comme son père, affirma Veronica en posant un plateau de bagels au saumon fumé sur le buffet. Lui, c'était un homme bien !

Elle avait raison — à un détail près : cet homme merveilleux avait trompé ma mère. Dans les semaines qui avaient suivi ma naissance. Tombé sous le charme de Veronica, sa nouvelle secrétaire, il n'avait pas tardé à devenir son amant. Puis le père de son enfant à naître. Ce qui expliquait la courte différence d'âge entre Olivia et moi — à peine dix mois. Ensuite, il aurait pu reproduire le schéma. Et profiter du congé maternité de Veronica pour lui jouer le même tour qu'à ma mère. Mais non : il l'avait épousée et lui était resté fidèle jusqu'à sa mort, tout au long de leurs vingt-cinq ans de mariage. Leur amour était si évident que je ne pouvais même pas leur en vouloir.

Mais revenons au présent. A mesure que la nouvelle de ma rupture avec Henry faisait le tour de la maison, certains invités, pris de compassion à mon égard, décidèrent de jouer les entremetteurs en me présentant les quelques célibataires qui assistaient à la réception. Sept jeunes gens me furent ainsi offerts sur un plateau, tous de la même manière.

— Connais-tu Abby, la sœur d'Olivia ? C'est une jeune femme charmante, n'est-ce pas ? Elle est journaliste, responsable des choix de la rédaction au magazine Maine Life. Au fait, Ronald/Michael/Jonathan, tu as créé ta boîte, non ? Abby pourrait te décerner le titre de meilleur plombier/avocat/podologue de la région !

Là, je commençais à voir rouge. Un, parce que je n'avais aucune envie de rencontrer quelqu'un d'autre. Et deux, parce que je ne mélangeais plus ma vie professionnelle et ma vie privée. J'étais

tombée dans ce panneau plusieurs mois auparavant et je m'étais juré qu'on ne m'y reprendrait plus. Pour faire court, disons que j'avais été menée en bateau par un certain Riley, qui était sorti avec moi uniquement pour que je mette son nom dans la liste des meilleurs experts-comptables de Portland. Le temps que je comprenne l'entourloupe, il était trop tard : l'article était sous presse, monsieur avait pris la poudre d'escampette, et je m'étais décerné le titre de pauvre cloche de l'année.

N'en déduisez pas pour autant que mon système est véreux : hormis cet incident, je peux m'enorgueillir d'une conscience professionnelle intacte. Personne ne m'a jamais achetée, et je n'ai jamais acheté personne. Mes listes, publiées chaque mois dans le magazine, sont établies sans autre critère de choix que mes préférences personnelles. Un exemple ? Si j'adore le porc aux champignons noirs du resto chinois qui vient de s'installer en bas de chez ma copine Jolie, je le nomme aussi sec Meilleur porc aux champignons noirs de l'est de la ville. Les honneurs vont aussi aux particuliers : le type qui m'a aidée à sortir ma voiture d'une congère l'hiver dernier s'est vu décerner la médaille du « meilleur bon samaritain ». Amusant, non ? Et le pire, c'est que ça marche. Ce qui n'était au départ qu'une colonne coincée entre l'horoscope et le courrier des lecteurs est désormais une rubrique à part entière. Finch, mon patron, a fini par accepter d'élargir mes attributions au vu des kilos de lettres que je recevais chaque semaine : ma petite colonne générait plus de courrier à elle toute seule que le reste du magazine ! A croire que l'ensemble de la population du Maine avait besoin de mes conseils avisés...

Quel est le meilleur salon pour s'offrir une manucure en cinq minutes chrono ? La météo annonce du beau temps pour demain : indiquez-moi une bonne balade à faire dans les environs ! Où larguer ma petite amie avant de devoir assister à la Brit Milah de son neveu ?

(Non, je blague. Cette requête-là, personne ne me l'a envoyée. Mais, si on me pose la question, je saurai y répondre : chez L.L. Bean, sans hésitation !)

Les réactions des lecteurs sont enthousiastes : la plupart de ceux qui ont suivi mes recommandations écrivent au journal pour s'en féliciter ou pour approuver mes choix. Bien sûr, je reçois aussi des lettres de mécontentement — trois ou quatre par mois, pas plus —, mais, aussi véhémentes soient-elles, elles ne suffisent pas à me décourager. Je suis manifestement incapable de choisir le meilleur parti du Maine, mais je suis plutôt douée pour le reste. Et j'en ai fait mon métier.

Je tentais d'échapper aux griffes d'une tante d'Oliver, déterminée à me marier avec son arrière-petit-neveu (dix-neuf ans à peine et un appareil dentaire étincelant) quand Olivia vint à ma rescousse.

— Abby ? appela-t-elle depuis le couloir. Peux-tu venir m'aider, s'il te plaît ? Je dois nourrir Oscar et...

— J'arrive !

J'abandonnai tante et neveu à leur sort et courut vers la chambre du bébé.

— J'ai l'impression qu'une pause te fera du bien, chuchota Olivia en refermant la porte derrière nous.

Opal était là, elle aussi. Confortablement installée dans un fauteuil à bascule, elle lisait l'édition du week-end de son quotidien préféré en sirotant un cocktail à la pêche. Une assiette de crudités était posée sur la table ronde à côté d'elle. Quant à Oscar, il dormait paisiblement dans les bras de sa mère. La Brit Milah n'avait duré que deux minutes. Tout s'était très bien passé et, contrairement aux prévisions d'Henry, le bébé s'était vite remis de ses émotions.

Ce qui n'était pas mon cas, hélas.

— Ça va ? demanda Olivia, qui avait parfois le chic pour lire dans mes pensées.

Je hochai la tête.

— Ça ira. Un de ces jours.

— Abby, commença Opal d'un ton sentencieux en pointant un bâtonnet de carotte vers moi, personne ne m'a jamais traitée comme un chien. Et tu sais pourquoi ? Parce que je ne me laisse pas faire. Répète après moi : je ne me laisserai pas faire par le premier crétin venu !

— Le problème, c'est que je n'ai rien vu venir ! protestai-je. Henry était un crétin invisible : il était parfait jusqu'au moment où il est devenu odieux. Ted aussi, d'ailleurs.

Ted — mon grand amour perdu. Six mois après notre rupture, je n'arrivais toujours pas à penser à lui sans verser une larme.

— Les hommes parfaits ne se transforment pas subitement en crétins, rétorqua ma sœur cadette en faisant tourner le diamant de deux carats qui brillait à son doigt — preuve que Jackson n'était pas un crétin, lui.

— Ça leur arrive parfois, objecta calmement Olivia, les yeux tournés vers la fenêtre.

Oh oh ! Oliver avait-il révélé son côté obscur, lui aussi ? Je décochai un regard interrogateur à son épouse.

— Olivia ? Est-ce que tout va bien ?

— Tout va très bien, assura-t-elle en souriant. Je suis un peu fatiguée, c'est tout. Et je meurs de faim.

Elle embrassa tendrement le crâne duveteux du bébé avant d'ajouter :

— Si tu le prenais un peu, le temps que je mange un morceau ?

— Bien sûr.

Je n'avais porté Oscar qu'une fois, quelques heures après sa naissance. J'avais craint le pire, évidemment, mais la scène se déroulait à l'hôpital, où des dizaines de médecins et d'infirmières pouvaient sauver la vie du bébé si je faisais une bêtise. Alors qu'ici, à la maison... Serais-je à la hauteur de la situation ? Olivia n'en doutait pas, manifestement. Elle posa son fils dans mes bras et se laissa choir dans un fauteuil avec un soupir de satisfaction.

Oscar plissa son petit nez, mais il continua de dormir paisiblement. Je le contemplai avec ravissement. Il était si petit, si mignon, si... léger dans mes bras !

— Olivia, dis-je sans réfléchir, je n'ai rien de prévu cet après-midi. Je peux rester après la fête, si tu veux. Je vous aiderai à tout ranger et je m'occuperai d'Oscar pour que tu puisses te reposer un peu.

Je n'étais pas la baby-sitter la plus expérimentée de la planète, loin de là. Et la perspective de passer le reste de la journée avec Oliver Grunwald, qui commençait chacune de ses phrases par « Tu sais quel est ton problème ? » comme s'il n'était pas courtier en hypothèques mais psychothérapeute pour belle-sœur en détresse, me donnait des boutons.

Entre mon beau-frère et moi, l'inimitié était réciproque. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle je n'avais pas été choisie comme marraine d'Oscar : Oliver craignait que ma vie sentimentale chaotique ne porte préjudice à son fils, si par malheur je devais me charger de son éducation. Argh ! Rien que d'y penser, j'avais envie de hurler. Mais Olivia était débordée, et j'étais prête à tout pour l'aider — même à supporter son insupportable époux.

— C'est vraiment gentil de ta part, Abby, répondit-elle, mais ce ne sera pas nécessaire. Les serveurs se chargeront de tout ranger, et Oliver m'a promis de s'occuper d'Oscar pour que je me repose... Mais je retiens l'idée, en tout cas. Une autre fois, peut-être ?

J'acquiesçai, un peu dépitée. Moi qui pensais lui faire plaisir, c'était raté !

— Moi aussi, je vous aurais volontiers donné un coup de main, affirma Opal en feuilletant la section « mariages » du journal — section qui rivalisait avec ma vie amoureuse dans le choix de ses sujets de conversation favoris chaque fois que nous nous retrouvions entre filles. Mais j'ai rendez-vous avec la foldingue en fin d'après-midi pour essayer des chapeaux.

La foldingue en question était sa future belle-mère. Je ne l'avais vue qu'une fois, au repas de fiançailles d'Opal et de Jackson, et elle ne m'avait pas paru plus folle qu'une autre. En revanche (mais j'avais gardé mes impressions pour moi), j'avais été frappée par sa ressemblance avec Opal : c'était ma sœur avec trente ans de plus.

Le mariage de la cadette des sœurs Foote serait célébré en février, quelques jours après la Saint-Valentin, dans un hôtel ultra-chic des environs de Portland, à Prouts Neck, une des stations balnéaires les plus réputées de la côte Est. Naturellement, en tant que sœur aînée et proche de la mariée, je ferai partie des demoiselles d'honneur. A condition que j'accepte de porter une perruque. Car, tenez-vous bien : sur décision de la mariée, toutes les demoiselles d'honneur devraient être blondes.

Moi comprise.

— Mes photos de mariage seront sublimes ! s'était exclamée Opal quelques mois plus tôt, lorsqu'elle m'avait annoncé que je devrais porter une perruque le jour J. Toutes mes copines seront blondes, et tous les serveurs seront bruns. C'est génial, tu ne trouves pas ? Dis... Tu n'es pas vexée, au moins ? avait-elle ajouté en feignant l'inquiétude. J'ai très envie de t'associer à la fête. Mais je voudrais vraiment que toutes les filles soient blondes. Et, si tu viens en brune..., ce ne sera pas pareil, tu comprends ?

Opal était littéralement obsédée par Paris Hilton. Elle avait adopté son apparence et copié ses manies, allant même jusqu'à reproduire ses tics de langage et à s'entourer de plusieurs copines blond platine. Si bien qu'aujourd'hui, hormis les millions de dollars hérités de papa, rien ne manquait à la panoplie. Ma sœur était aussi grande, blonde et mince que son idole. Et son visage présentait les mêmes contours irréguliers — les yeux trop grands, le nez trop long, la bouche trop large — qui, mis tous ensemble, composaient un tableau étrange mais d'une indéniable beauté. Olivia n'était pas moins jolie, bien que très différente : chez elle, tout semblait savamment

équilibré, depuis l'arrondi de son menton jusqu'à la racine de ses cheveux couleur miel. Et cette beauté idéale (ni trop ni pas assez) la rendait presque intimidante. A mes yeux, en tout cas.

Bref, mes deux sœurs étaient blondes. Et l'idée de rejoindre leur club le temps d'une soirée ne me déplaisait pas tant que ça, en fait.

— Regardez ça, les filles ! s'écria Opal en nous tendant le journal à la page qu'elle était en train de lire. L'hôtel de la Pointe Noire est cité parmi les « endroits les plus chic pour se marier cette année » ! J'ai bien fait de le choisir, non ?

Nous approuvâmes docilement, et elle reprit sa lecture, un sourire ravi aux lèvres. Elle venait de tourner la page quand un détail apparemment inattendu la fit tiquer. Ses lèvres s'arrondirent de surprise, mais elle referma vivement le journal et le posa sur la table, l'air de rien.

— Qu'y a-t-il ? demanda Olivia, intriguée.

— Rien, mentit Opal en lançant un regard effaré dans ma direction.

— Si ça me concerne, je préfère le savoir tout de suite, déclarai-je. Vas-y, Opal. Montre-nous cet article.

Elle se mordilla la lèvre. Hésita encore un instant, puis consentit à me tendre le journal à la page incriminée.

Mes yeux s'arrêtèrent aussitôt sur l'objet du délit. C'était un faire-part apparemment anodin, inséré parmi la vingtaine d'annonces du même genre publiées dans l'édition du week-end.

Puck-Darling

Ted Puck et Mary-Kate Darling sont heureux de vous annoncer leurs fiançailles...

Je poussai un cri rauque et lançai le journal à travers la pièce comme s'il venait de me mordre. « Je ne regarderai pas. Je m'en fiche complètement. Je ne regard... »

La tentation était trop forte. Comment ne pas craquer ? Je ramassai les pages froissées d'une main tremblante. Et me forçai à lire la suite.

Ça donnait à peu près ça : « Ted, salaud infidèle, et Mary-Kate, allumeuse de premier ordre, prévoient de se marier en décembre prochain. » Enjolivé par mes soins, bien sûr.

Je jetai un œil à la photo des tourtereaux. Ted était beau comme un dieu. Et Mary-Kate avait l'air d'un ange. Pour une fois, ma mémoire ne m'avait pas fait défaut : elle s'appelait bien Mary (Mary-Kate pour les intimes). Et elle avait à peu près la même tête que moi, constatai-je avec stupeur. Oui, maintenant que j'avais le temps de la regarder de plus près (notre première rencontre avait été expédiée en cinq secondes — le temps qu'il lui avait fallu pour se rhabiller et quitter ma chambre en courant), notre ressemblance me sautait aux yeux. Longs cheveux bruns. Yeux noisette. Pommettes hautes sur un visage rond qui la faisait paraître plus sympathique qu'elle ne l'était en réalité.

Quant à Ted, avec son sourire ahuri et ses yeux brillants, un bras négligemment passé autour des épaules de sa fiancée, il était un condensé de bonheur à lui tout seul. Mais il avait exactement la même expression sur la seule photo de nous que j'avais gardée. Elle avait été prise par mon amie Jolie, que nous avons rencontrée par hasard sur la promenade qui borde la baie de Casco, à l'est de Portland. Réveillés en fin de matinée après notre première nuit d'amour, nous étions sortis, Ted

et moi, pour promener Clinton, son labrador noir (ainsi baptisé en hommage à son président préféré). J'étais radieuse — et raide amoureuse —, ce matin-là. Il faisait un temps splendide, les voiliers se balançaient doucement dans la baie, les cerisiers en fleur ondulaient sous la brise légère. Ted m'avait chuchoté une blague à l'oreille, j'avais ri en levant les yeux vers lui..., et Jolie avait parfaitement su capter la magie de cet instant.

Après notre rupture, j'avais passé des heures à scruter cette photo pour essayer de comprendre ce qui était arrivé. Comment étions-nous passés de cette belle matinée de printemps au désastre qui avait marqué ma soirée d'anniversaire, trois mois plus tard ?

Oui, à peine trois mois après notre balade au bord de l'eau, je m'étais jetée sur Ted pour l'étrangler de mes propres mains. J'y serais peut-être parvenue si ma mère, prise de panique, n'avait pas tiré sa bombe lacrymogène de son sac et appuyé dessus en hurlant pour nous séparer. Elle visait Ted, mais c'est moi qui ai reçu le spray en plein visage. Dans la confusion générale, tandis que je pleurais de douleur sur la moquette : 1) Ted a réussi à s'échapper et 2) Mary-Kate, que j'avais trouvée agenouillée entre ses jambes, s'est élancée vers la porte en remontant à la hâte sa microjupe en lamé sur sa taille de sylphide.

Plus tard dans la nuit, après le départ des derniers invités, Rebecca et Jolie, mes meilleures amies, avaient sorti du congélateur le vacherin glacé que Rebecca avait préparé pour moi (elle est chef pâtissière). Elles avaient planté deux bougies dessus, un 2 et un 8, et l'avaient posé sur mes genoux..., mais je n'avais même pas eu la force de souffler. Quand j'étais finalement allée me coucher, j'avais trouvé un soutien-gorge en dentelle noire sous mon oreiller. Ce n'était pas le mien, et il sentait le Chanel n° 5.

Joyeux anniversaire, Abby !

— Allez-vous enfin me dire ce qui se passe ? s'exclama Olivia, me ramenant brusquement au présent.

Je lui tendis le journal.

— Devine qui s'est fiancé avec sa cousine ? marmonnai-je en étouffant un sanglot.

Décidément, j'avais la larme facile aujourd'hui.

Olivia parcourut le faire-part, observa la photo d'un regard froid et me rendit le journal.

— Ted est un salaud, Mary-Kate est une garce : ils sont faits l'un pour l'autre !

Opal acquiesça.

— Je vous parie qu'elle trouvera Ted en train de lutiner la nounou dans quelques années.

Sa prédiction me mit un peu de baume au cœur.

— Vous avez raison : il m'aurait rendue très malheureuse, dis-je en froissant la page du journal, que je lançai dans la corbeille, sous la table à langer d'Oscar. Et voilà... Bon débarras !

— Eh ! protesta Opal. Je n'ai pas fini de le lire !

On frappa à la porte. C'était Veronica (ou Démonica, comme la surnommaient autrefois mes copines de classe — injustement, d'ailleurs, car elle n'était pas vraiment méchante).

— Venez, mes chéries ! chantonna-t-elle. C'est l'heure de la photo de famille !

Je me levai et me rassit aussitôt. Ce n'était pas moi qu'elle voulait sur la photo — seulement

elle et ses filles. Une main sur leurs épaules, elle les entraînait déjà dans le couloir, quand Olivia remarqua sa bévue.

— Abby aussi, dit-elle vivement.

Veronica sourit un quart de seconde trop tard.

— Bien sûr ! Abby aussi !

Abby aussi. A eux seuls, ces deux petits mots résumaient toute mon enfance.

Nous rejoignîmes le salon en file indienne, et Veronica nous fit aligner devant la baie vitrée qui donnait sur le jardin. Ma tante Marian s'empara d'un appareil photo et se plaça devant nous, prête à appuyer sur le déclencheur.

— Dites mistigri ! s'écria Veronica, reprenant à son compte la phrase fétiche de mon père.

— Merdegris ! répliqua Opal en souriant.

Je souris à mon tour. Depuis l'adolescence, et malgré des punitions répétées, ma petite sœur s'amusait à dire « merdegris » au lieu de « mistigri » chaque fois que nous prenions des photos de famille. Elle avait douze ans la première fois qu'elle s'était livrée à ce petit jeu. Olivia et moi en avions quatorze. Nous étions réunis pour fêter le treizième anniversaire de mariage de mon père et de Veronica. Sur la photo, Opal, vêtue de rose fuchsia des pieds à la tête, se tient à ma droite et me fait des oreilles d'âne en se mordant les joues pour retenir un fou rire. A ma gauche, Olivia, en future présidente de l'association des parents d'élèves de Freeport, arbore un twin-set gris et un collier de perles beaucoup trop guindés pour son âge. Sourcils froncés, elle fixe la moquette d'un air maussade. Quant à moi, je suis la petite brune aux yeux marron coincée entre les deux grandes blondes aux yeux bleus. Chaque fois que je regarde ce cliché, j'ai l'impression d'être la réponse la plus évidente à la question : « Cherchez l'erreur dans la photo ci-jointe. »

Une seconde après avoir appuyé sur le déclencheur, ce jour-là, mon père s'était rendu compte qu'Opal m'avait fait des oreilles d'âne. Il l'avait gentiment sermonnée, déclenchant le fou rire qu'elle retenait à grand-peine. Veronica était furieuse contre Opal, qui avait gâché la photo, et contre Olivia, qui ne s'était pas donné la peine de sourire.

— Vous ne pourriez pas prendre exemple sur Abby, pour une fois ? s'était-elle écriée, les mains sur ses hanches moulées dans un tailleur griffé.

— C'est ça, avait répondu Opal d'un ton railleur. Pour qu'on devienne ennuyeuses comme la pluie ? Merci bien !

(Nous n'étions pas très solidaires, à l'époque.)

Fin diplomate, mon père avait contenté tout le monde en nous promettant des bons-cadeaux du centre commercial voisin si nous acceptions de recommencer la prise. En souriant, cette fois, et sans oreilles d'âne.

Nous avons accepté, bien sûr. Opal avait souri d'une boucle d'oreille à l'autre. Olivia, qui avait économisé tout l'été pour s'offrir les bottes de ses rêves, avait mimé la bonne humeur. Et j'avais offert à la postérité le sourire figé que je réservais aux photos de classe.

— Parfait ! avait déclaré mon père, l'œil vissé à l'objectif. Ne bougez plus... Dites Mistigri !

— Merdegris ! avait crié Opal à l'instant où nous entendions le dé clic — avant d'être envoyée

dans sa chambre par sa mère.

J'ai collé les deux photos côte à côte dans mon album de famille. Celle de gauche représente l'instant de vérité. Elle montre le vrai visage de ma famille, et c'est pour ça que je l'ai toujours préférée à celle de droite, qui donne l'image d'un bonheur fabriqué, trop lisse pour être vrai.

— Dis-moi, Abby... Où est passé ton nouveau petit copain ? s'enquit ma tante Marian en rendant l'appareil photo à Veronica. J'ai hâte de faire sa connaissance ! J'espère que c'est un type bien, cette fois. Pas comme le précédent. Ou celui d'avant. Ou celui d'encore avant ! conclut-elle dans l'hilarité générale.

Merdegris.

Ma longue expérience des peines de cœur m'a appris que le meilleur moyen de me sentir mieux (enfin, un tout petit peu mieux) après une rupture — même si la rupture en question était en fait souhaitable parce que le type qui vient de me quitter était un supercrétin déguisé en homme idéal —, le meilleur moyen de me faire du bien dans un moment pareil, c'est de me mettre sur mon trente et un. Voilà pourquoi lundi matin, je ne suis pas partie bosser avec une mine de papier mâché et un cafard à fendre l'âme. Non, je me suis fait un Brushing, je me suis maquillée avec soin, puis j'ai enfilé mon ensemble préféré — une robe portefeuille noire qui a l'avantage d'être aussi adaptée à une journée au bureau qu'à un rendez-vous amoureux, et des escarpins en tweed — et je me suis regardée dans la glace. Le stratagème fonctionnait : j'avais l'air bien plus en forme que je ne l'étais en réalité.

Ma satisfaction fut de courte durée. Parce que, évidemment, il s'est mis à pleuvoir pendant mes vingt minutes de marche quotidienne jusqu'au bureau. Evidemment, c'était une pluie torrentielle. Et, bien sûr, j'avais laissé mon parapluie (que je trimballe toujours avec moi d'habitude) sur la banquette arrière de la voiture de Supercrétin. Résultat : je suis arrivée à destination trempée jusqu'aux os. Mes précieux escarpins en tissu jouaient les éponges de bitume, et mes cheveux péniblement lissés pendaient de chaque côté de mon visage comme des oreilles de cocker.

Pour ne rien arranger, j'ai dû subir le fou rire de la réceptionniste de Maine Life, cette peste de Marcella French, qui s'est esclaffée en me pointant du doigt à l'instant où je suis arrivée dans le hall, qu'elle garde comme un cerbère.

J'ai ignoré ses sarcasmes et me suis dirigée, tête haute, vers le minuscule box qui me sert de bureau. Et là, comme si je n'avais pas déjà assez souffert, il a fallu que mon regard se pose sur Henry. Oui, Supercrétin en personne. Enfin, pas en chair et en os — en photo, seulement. Beurk ! Qu'est-ce qui m'avait pris d'accrocher cette photo débile sur mon lieu de travail ?

Elle datait de notre deuxième sortie ensemble, un dîner en bateau dans la baie de Casco. Un photographe avait fait poser les convives à la proue du navire, devant une bouée de sauvetage rouge et blanc. Ceux qui jugeaient l'image à leur goût pouvaient l'acquérir pour quatorze dollars et quatre-vingt-dix-neuf cents — sur papier glacé, s'il vous plaît. Je ne l'avais pas trouvée particulièrement réussie : Henry et moi nous tenions côte à côte, un sourire gêné aux lèvres. Nous n'étions pas encore assez intimes pour nous enlacer ou nous prendre la main, et notre posture trop raide prêtait à sourire. Mais Henry s'était senti obligé de me l'offrir, et je l'avais apportée au bureau le lendemain matin. Elle était restée plusieurs semaines au fond d'un tiroir, jusqu'à ce que, la semaine précédente, après un déjeuner particulièrement agréable avec Henry, je me sois décidée à la scotcher au-dessus de mon ordinateur.

Je me penchai vers le cliché et foudroyai Supercrétin du regard. Qu'il aille au diable, lui et sa stupide fossette ! Il ne répondit rien, mais son sourire prit un pli goguenard. Je me raidis. Il se moquait de moi, ou quoi ? J'attrapai le jeu de fléchettes miniatures que ma collègue Shelley m'avait offert à la fête de Noël de l'entreprise et visai Henry en plein cœur. Ou ce qui en faisait office chez cet être manifestement dépourvu de fibres émotionnelles.

— En plein dans le mille ! m'exclamai-je, ravie.

Shelley passa la tête au-dessus du « mur » de contre-plaqué qui séparait mon box du sien.

— Abby ? Qu'est-ce que tu fais ?

Ma seconde fléchette venait de transpercer le nez d'Henry.

— Je vais le tuer ! Ce salaud m'a larguée chez L.L...

— Mademoiselle Foote ?

Je fis volte-face et me figeai, muette de stupeur. Je n'avais pas reconnu la voix de mon interlocuteur, mais son visage, lui, m'était familier. Comment aurais-je pu l'oublier ? C'était Benjamin Orr, le grand amour de mes années de lycée ! Je ne l'avais pas revu depuis la remise des diplômes, douze ans plus tôt, mais je l'aurais reconnu entre mille. Lui, en revanche, ne se souvenait certainement pas que nous avions fréquenté le même établissement scolaire. Il n'avait jamais rien su de mes sentiments à son égard : comme des dizaines d'autres filles de mon âge, je l'avais passionnément aimé de loin, sans jamais oser l'approcher. Ben était notre héros. Beau comme un dieu, doué en tout, il était à la fois le capitaine de notre équipe de football et le meilleur en math du lycée. Moi, j'étais la fille invisible : celle qu'on ne remarque pas. Et qui ne se fait pas remarquer.

Il se tenait sur le seuil de mon box, l'air hésitant. Un homme l'accompagnait, âgé d'une cinquantaine d'années. Son père ? Oui, c'était la seule explication possible. Ben était venu avec son papa pour me demander de figurer dans une de mes listes. Celle des plus beaux mecs du Maine, peut-être ? Les yeux les plus renversants ? Le sourire le plus sensuel ?

— Mademoiselle Foote ? insista-t-il.

— Oui, c'est moi. Je suis Abby Foote, dis-je sans parvenir à le quitter des yeux.

Il était grand — un mètre quatre-vingt-cinq. Large d'épaules. Des cheveux très sombres assortis à des yeux très noirs. Un regard intense, pétillant de vie et d'intelligence. Le teint clair, le menton décidé. A dix-sept ans, il était franchement craquant. A trente ans, il était carrément irrésistible.

Ils sortirent chacun un badge doré de la poche de leur veste et me la tendirent sans un mot. Tout en fixant d'un air soupçonneux la fléchette fichée dans le nez d'Henry.

J'esquissai un mouvement de recul. Ils étaient de la police ? Mais alors...

— Ma mère a eu un accident, c'est ça ? Dites-moi tout. C'est Opal qui ne va pas bien ? Olivia ? Veronica ? Ou... Oh, mon Dieu, Oscar !... Qu'est-il arrivé à Oscar ?

— Vous n'avez pas mentionné votre beau-frère, observa le plus âgé des deux hommes. Pourquoi ? Vous avez l'intention de le tuer, lui aussi ?

Hein ? Je lançai un regard interloqué à Shelley, qui poussa un petit cri et disparut vivement derrière la cloison.

— Ne faites pas attention, dit Ben pour tempérer ces propos. Mon collègue n'a pas encore bu son quatrième café de la matinée. Rassurez-vous : votre famille va très bien. C'est pour Ted Puck que nous sommes venus.

Ted Puck ? Qu'avait-il encore fait, celui-là ?

Ben me tendit la main.

— Je suis l'inspecteur Benjamin Orr, de la brigade criminelle de la police de Portland. Et voici mon collègue, l'inspecteur Frank Fargo. Nous sommes chargés d'enquêter sur le meurtre de Ted

Puck.

Le quoi ? J'ouvris la bouche, mais aucun son n'en sortit. Ted avait été assassiné ? Non. Impossible. Il y avait une erreur : ils parlaient forcément d'un autre Ted Puck.

Je me redressai, presque rassurée par mon propre raisonnement.

— Le Ted Puck que je connais va très bien. Je l'ai vu hier — ou plutôt, j'ai vu sa photo dans le journal. Il a fait publier un faire-part pour annoncer ses fiançailles.

— Ouais. On parle bien du même, répliqua l'inspecteur Fargo en griffonnant quelques mots dans un petit carnet à spirales.

Je fixai Fargo, puis Ben d'un regard hébété. J'eus vaguement conscience d'avoir la bouche ouverte, mais je ne parvins ni à la fermer ni à émettre le moindre son. La stupeur m'avait rendue muette. Alors, c'était donc vrai ? Ted était mort ? Vraiment mort ?

— D'après nos sources, reprit Fargo, Ted avait invité sa fiancée, Mary-Kate Darling, à votre soirée d'anniversaire il y a six mois, quand Ted et vous étiez encore ensemble. Vous les avez surpris au cours de cette même soirée dans une situation... compromettante. Est-ce exact ?

Les locaux de Maine Life furent brusquement plongés dans le silence. Comme si chacun retenait son souffle. Ou que tout le monde tendait l'oreille pour entendre ma réponse.

Ben dut percevoir ma gêne, car il promena un regard circulaire autour de lui.

— Nous ferions peut-être mieux d'aller discuter ailleurs... Dans une salle de réunion, peut-être ?

— Vous pouvez utiliser la petite salle de conférences, au bout du couloir, annonça Gray Finch, mon patron, en passant la tête dans mon bureau. Deuxième porte à gauche, en sortant d'ici. Je vais demander à mon assistante de vous apporter du café.

Il marqua une pause, avant d'ajouter d'un air pincé :

— Notre chère Abby n'a pas trop d'ennuis, j'espère ?

Fargo eut un sourire de vieux renard.

— Un grand café me fera du bien, merci.

Finch tressaillit. Il me lança un regard inquiet, puis s'éloigna sans demander son reste.

— Allons-y, mademoiselle Foote, dit Fargo. Nous vous suivons.

Je ne bougeai pas d'un pouce. Et pour cause : j'étais toujours clouée sur place.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit doucement Ben.

Je secouai la tête. Très lentement. A plusieurs reprises.

— C'est juste que... Je n'arrive pas à y croire.

— Nous non plus, répliqua Fargo d'un ton sarcastique. Venez. Le café nous attend. C'est la deuxième porte à gauche, pas vrai ? C'est pas pour rien que je suis dans le métier, vous savez : je n'oublie rien, moi !

Sa remarque me sembla de mauvais augure, mais je n'étais pas en état de réfléchir. Je lui emboîtai le pas sans faire de commentaire. Ben ferma la marche, et nous longeâmes le couloir sous le regard curieux de mes collègues, qui tendirent le cou pour nous apercevoir.

J'ouvris la porte de la salle de réunion et invitai deux hommes à entrer. Fargo s'assit au bout de la longue table ovale ; Ben s'installa à sa gauche, et je pris place face à lui, toujours en état de choc.

— Commençons par le commencement, déclara Ben en posant sur la table un petit carnet identique à celui de Fargo. Nous avons quelques questions à vous poser. Acceptez-vous de nous répondre ?

Je hochai la tête.

— Bien. Vous avez rencontré Ted Puck l'année dernière et vous avez été sa petite amie pendant quelques mois. C'est bien cela ?

Je hochai la tête.

On frappa à la porte.

— Oui ? dit Fargo.

C'était Marcella, qui apportait le café. Elle se glissa dans la pièce, les yeux arrondis de curiosité, et posa le plateau sur la table avec un soin infini. Puis elle s'éloigna à reculons, un sourire faussement innocent aux lèvres. Comme si elle n'avait pas du tout l'intention d'écouter notre conversation.

Alors qu'elle en mourait d'envie, bien sûr.

— N'oubliez pas de fermer la porte derrière vous, intima Fargo d'un ton glacial.

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux et claqua la porte dans sa précipitation à s'enfuir. C'était drôle, mais je n'eus pas la force de rire. En fait, je ne comprenais toujours pas ce qui m'arrivait.

Ben ne sucra pas son café et il en but une longue gorgée avant de poursuivre l'entretien.

— Nous parlions de votre relation avec Ted. Pouvez-vous nous dire quand elle avait commencé, et à quelle date elle s'est terminée ?

— Eh bien... Nous avons rompu en juillet, le 7. C'était le soir de mon anniversaire. Nous sortions ensemble depuis le mois d'avril.

— Pourquoi avez-vous rompu, exactement ? demanda l'inspecteur Fargo. Nous avons notre petite idée sur la question, ajouta-t-il en ricanant, mais nous aimerions que ce soit vous qui nous le racontiez.

— Ah oui ? m'exclamai-je.

Et ce fut tout. J'avais de nouveau perdu ma langue.

Fargo attendit puis, n'entendant rien venir, il haussa les sourcils.

— Vous préférez qu'on vous raconte l'histoire ? Pas de problème. D'après les témoins que nous avons interrogés, Ted Puck est venu à votre soirée d'anniversaire accompagné de Mary-Kate Darling, sa future fiancée, qu'il vous a présentée comme une cousine de province. La soirée s'est déroulée normalement jusqu'à ce que votre mère, vos demi-sœurs et vous n'entriez dans votre chambre à coucher, où vous avez surpris Mary-Kate à moitié nue, penchée sur l'entrejambe de votre compagnon. Qui n'était lui-même plus très habillé.

Je m'empourprai aussi violemment que Marcella French, une minute plus tôt.

— Qui vous a raconté ça ?

Fargo fit mine de ne pas avoir entendu.

— Cette découverte ne vous a pas fait plaisir, j'imagine. Vous avez dû être sacrément énervée contre Ted!

Enervée ? Il plaisantait, ou quoi ? Je l'aurais taillé en pièces, oui ! D'autant que je n'étais pas seule à l'instant de la fatale découverte : ma mère et mes sœurs m'accompagnaient. Je les avais emmenées dans ma chambre pour leur montrer le cadeau que Ted m'avait offert en arrivant. Un cadeau ? Eh oui ! Après m'avoir présenté sa « cousine », ce sinistre individu (que je prenais encore pour l'homme de ma vie) m'avait entraînée dans ma chambre, où il m'avait demandé de fermer les yeux. Je m'étais exécutée en riant, et il avait posé une petite boîte au creux de ma main. Une boîte en velours noir, juste assez grande pour contenir une bague.

J'avais manqué m'évanouir. S'il m'avait demandée en mariage à cet instant précis, j'aurais dit oui. Sans hésiter. Je tremblais de joie en ouvrant la boîte..., qui ne contenait pas une bague, mais une paire de boucles d'oreilles en diamant. J'avais été un peu déçue, bien sûr, mais pas tant que ça. Les boucles d'oreilles me plaisaient beaucoup. Et puis Ted ne m'aurait pas offert un bijou aussi précieux si je ne comptais pas pour lui. Oui, c'était un beau cadeau. La preuve d'un grand amour.

C'est ce que je m'étais dit en ouvrant la boîte.

Pauvre cloche, va !

Une semaine plus tard, j'avais aperçu les mêmes boucles d'oreilles, au Wal-Mart du coin. Cent pour cent zirconium sur une monture en plaqué argent, le tout pour la modique somme de neuf dollars et quatre-vingt-dix-neuf cents.

Mais, ce soir-là, quand Ted me les avait offertes, je n'y avais vu que du feu. Je m'étais pendue à son cou, je l'avais couvert de baisers — et j'avais même failli accepter de me laisser lutiner sur la moquette de ma chambre, « vite fait bien fait », comme il le suggérait d'un ton coquin. Mais la crainte d'être surprise dans le feu de l'action par un de mes invités m'avait retenue.

— Ce n'est que partie remise..., avais-je murmuré en lui offrant un dernier baiser.

Nous nous étions quittés sur cette promesse, et j'avais rejoint le salon sur un petit nuage.

La chute n'en avait été que plus rude quand j'avais surpris Ted, une demi-heure plus tard, entre les mains expertes de Mary-Kate. Je venais de faire irruption dans ma chambre, ma mère et mes sœurs sur les talons, pour leur montrer les boucles d'oreilles. J'imaginai déjà le cri d'excitation d'Opal et le sourire ravi de ma mère... Au lieu de quoi, nous étions tombées sur une vision d'horreur, à jamais gravée dans ma mémoire : Ted était assis au bord du lit, la braguette ouverte, les mains sur les épaules de sa « cousine » qui, agenouillée sur la moquette, lui faisait une grosse gâterie.

J'entends encore ma mère et Olivia glapir de dégoût, et Opal crier « espèce de porc ! » tandis que je bredouillais, d'une voix que la stupeur rendait méconnaissable :

— Mais... c'est ta cousine!

Ted m'a lancé un regard navré. C'était la goutte d'eau. Sans plus réfléchir, je m'étais jetée sur lui en hurlant, et ma mère avait sorti sa bombe lacrymogène de son sac.

Dans la mêlée qui avait suivi, Ted, un mètre quatre-vingt-dix pour quatre-vingt-dix kilos de muscles, était parvenu à m'échapper sans difficulté. Il m'avait lâchement appelée une heure plus tard pour m'offrir un semblant d'explication.

— Ecoute, ce n'est pas ma cousine, d'accord ? Je sais que je n'aurais pas dû l'amener à ta soirée. Je n'aurais même pas dû venir..., mais tu y tenais tellement ! Alors je me suis dit que je viendrais quand même, histoire de passer un moment avec toi. J'avais l'intention de t'annoncer que j'avais rencontré quelqu'un d'autre, mais pas ce soir... Je ne suis pas un monstre, quand même ! Franchement, j'aurais préféré que les choses se passent autrement, mais, puisque tu sais tout, on est quittes, non ? Dis Abby... je ne t'ai pas fait mal, au moins, quand nous nous sommes battus, tout à l'heure ?

« Non, Ted, tu ne m'as pas fait mal. Pas le moins du monde. Je n'ai pas une égratignure. »

Je m'éclaircis la gorge, un peu gênée. Fargo me fixait d'un regard soupçonneux, tandis que Ben notait mes propos dans son calepin. Je venais de leur raconter toute l'histoire. Et je ne comprenais toujours pas ce que je faisais là.

— Quand nous sommes arrivés dans votre bureau, tout à l'heure, vous avez évoqué Ted en affirmant l'avoir vu hier, énonça Fargo sans me quitter des yeux. Où et quand s'est produite cette entrevue ?

— Je ne l'ai pas réellement vu : je suis tombée sur sa photo dans le journal, rectifiai-je. A la rubrique des faire-part de mariage.

Ben but une autre gorgée de café.

— Qu'avez-vous ressenti en lisant ce faire-part ?

Je me tournai vers lui, heureuse d'échapper au regard inquisiteur de son collègue. Mais sa question m'agaçait. Il ne s'attendait tout de même pas à ce que je lui déballe mes états d'âme ? Je haussai les épaules, histoire de rester polie.

Fargo se pencha vers moi.

— Le greffier de la cour ne pourra pas prendre note de vos haussements d'épaules, mademoiselle Foote. Entraînez-vous dès maintenant à parler à haute et intelligible voix : ce sera beaucoup mieux pour le procès.

Pardon ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de procès ? J'avais manqué un épisode ou quoi ?

Je me forçai à réfléchir... Et, brutalement, la lumière fut.

— Attendez un peu... Vous pensez... que j'ai essayé d'assassiner Ted ?

— Que vous avez essayé de l'assassiner ? répéta Fargo. Ce type est mort, je vous le rappelle.

— Abby, intervint Ben. Je peux vous appeler Abby ?

Il m'offrit un sourire bienveillant — enfin !

— Nous ne laissons aucune piste de côté, c'est tout.

Je les regardai tour à tour, le bon flic et le mauvais flic. Mes mains se mirent à trembler. Je les

cachai sous la table en décidant de jouer la carte du bon flic.

— Vous ne vous en souvenez certainement pas, inspecteur Orr, mais nous étions dans le même lycée, vous et moi. Hip Hip pour les Rangers ! ajoutai-je comme une idiote.

Ben me dévisagea avec attention, sourcils froncés. Puis il secoua la tête.

— Votre visage ne me dit rien. Mais nous étions très nombreux, dans ce lycée. Et je passais beaucoup de temps avec l'équipe de foot.

J'acquiesçai poliment. Il avait raison : en terminale, nous étions très exactement cent soixante-quatre élèves. Pas étonnant que je n'ai pas laissé d'empreinte sur son radar !

— Ce que je voulais dire, c'est que vous me connaissez, insistai-je. Enfin, vous auriez pu me connaître. Nous avons grandi dans le même quartier, nous avons eu les mêmes profs...

— Mademoiselle Foote, m'interrompt Fargo. L'un des criminels les plus dangereux du Massachusetts fréquentait le même lycée que moi. Ça ne l'a pas empêché de couper trois personnes en petits morceaux.

Oh !

Ben fit tourner les pages de son calepin.

— Abby, où étiez-vous hier soir entre 19 heures et 21 heures ?

— Chez moi. J'ai déjeuné chez ma sœur, qui organisait une fête de famille, et j'y suis restée jusqu'en milieu d'après-midi. Puis je suis rentrée à la maison.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Fargo.

— Pas grand-chose.

C'était vrai. J'avais passé le reste de la journée sous la couette.

Fargo haussa les sourcils.

— Vous n'avez rien fait de particulier entre hier après-midi et ce matin, quand vous êtes partie au travail ? J'ai du mal à le croire !

— J'avais eu une journée difficile. J'ai regardé la télé et je me suis couchée tôt.

Ils me demandèrent ce que j'avais regardé, et je fus forcée de leur dire que j'avais passé la fin de l'après-midi devant des rediffusions d'Urgences, et la soirée entre une émission de télé-réalité débile et les flashes d'informations déprimants de CNN. Vers 22 heures, écœurée, j'avais éteint la lumière et déployé une énergie infinie pour tenter de m'endormir. Lorsque j'y étais finalement parvenue, il était plus de minuit.

— Avez-vous donné des coups de téléphone ? s'enquit Ben.

— Oui. J'ai appelé quelques amies dans l'après-midi, mais elles n'étaient pas chez elles. Puis Opal, ma demi-sœur, m'a téléphoné vers 19 heures.

— Combien de temps êtes-vous restée en ligne ?

— A peu près une demi-heure. Et quinze minutes, une heure plus tard, quand Opal m'a rappelée en arrivant chez elle. Nous devons régler les détails de la tenue que je porterai à son mariage, le mois prochain.

— Avez-vous parlé de Ted ? intervint Fargo.

— Un peu. Elle s'inquiétait pour moi à cause de l'annonce de ses fiançailles avec Mary-Kate. Nous l'avions découverte ensemble dans le journal..., mais ça ne me troublait pas tant que ça, en fait. C'est ce que j'ai dit à Opal, pour la rassurer.

— Etiez-vous sincère ?

— Oui. Ted et moi, c'est de l'histoire ancienne. J'ai tourné la page. D'ailleurs, j'avais rencontré quelqu'un d'autre.

— Vraiment ? susurra Fargo. Il y a donc un homme dans votre vie, mademoiselle Foote ?

— Il y avait un homme dans ma vie, rectifiai-je d'un air faussement dégagé. Nous avons rompu hier midi. Juste avant d'arriver chez ma sœur.

Une fois de plus, je dus leur livrer le récit complet de mes mésaventures. J'optai pour le mode tragicomique en espérant les faire rire. Ou susciter leur compassion.

Mon échec fut total.

— Ça alors ! s'exclama Fargo, un sourire railleur au coin des lèvres. Vous vous faites souvent larguer, dites-moi !

— Je... je..., commençai-je.

Impossible d'aller plus loin. Je sentis mes joues s'empourprer.

— Résumons-nous, proposa Fargo sans cesser de sourire. Il y a six mois, Ted Puck vous trompe avec Mary-Kate Darling pendant votre soirée d'anniversaire. Vos proches assistent à la scène, ce qui la rend encore plus humiliante. Vous parvenez néanmoins à « tourner la page » et vous rencontrez un autre homme, qui vous quitte lui aussi, pas plus tard qu'hier, quelques minutes avant d'arriver chez votre sœur, qui organisait une grande réunion familiale. Vous vous y rendez donc seule. Là, vous subissez les moqueries de vos proches, qui s'amusent de votre malchance en amour. Puis votre demi-sœur vous montre le faire-part de mariage de Ted, publié dans l'édition du week-end. Vous rentrez chez vous seule, vous regardez la télé et vous passez quelques coups de fil. Pendant ce temps, Ted, lui, est mystérieusement assassiné. C'est bien cela ?

— Je... je ne l'aurais peut-être pas formulé de cette manière, mais... l'essentiel y est, en tout cas.

— Parfait. Passons aux détails, si vous le voulez bien. Puis-je avoir le nom du jeune homme que vous fréquentiez jusqu'à hier midi ?

Une minute plus tard, après avoir scrupuleusement noté les coordonnées d'Opal, d'Olivia et d'Henry dans leurs calepins respectifs, les inspecteurs se décidèrent enfin à prendre congé.

— Merci, Abby, déclara Ben en plongeant ses yeux sombres dans les miens. Vous nous avez beaucoup aidés.

— Mademoiselle Foote ? dit Fargo, la main sur la poignée de la porte. Soyez gentille : ne quittez pas la ville. Ce serait mal vu au procès.

— Qui a fait le coup, à ton avis ? s'enquit Jolie, ma meilleure amie, en me tendant une tasse de thé.

Je haussai les épaules — ma nouvelle manière de répondre aux questions qui m'étaient posées.

Jolie ne s'en formalisa pas. Elle s'assit près de moi sur le canapé du salon et m'enveloppa dans mon châle mohair. Je me laissai faire sans rien dire et la remerciai d'un sourire. Sa présence, comme celle des autres, me faisait un bien fou. Outre Jolie, que je connais depuis toujours (nous nous sommes rencontrées à l'école primaire), il y avait Rebecca, ma copine de lycée devenue chef pâtissière, Shelley, la journaliste avec qui j'ai sympathisé dès mon arrivée à Maine Life, trois ans plus tôt, et Roger, le secrétaire de rédaction du magazine, que je fréquentais rarement en dehors du bureau, mais que je considérais comme un ami.

Shelley et Roger s'étaient installés sur des coussins par terre, dos au mur et face au canapé, leur plateau-repas sur les genoux. Jolie, qui se nourrissait d'un rien, grignotait une carotte. Rebecca s'était assise à la table de la salle à manger pour faire honneur à l'assortiment de crudités qu'elle avait acheté chez son traiteur favori.

Conscients de la crise que je traversais, ils m'avaient tous apporté deux sortes de plats : le premier pour me reconforter, le second pour satisfaire ma gourmandise la plus éhontée. Résultat : le bar qui séparait ma mini-cuisine de mon minisalon croulait sous les aliments les plus variés — cornet de frites, sandwich au poulet mayonnaise, salade de macaronis, friand au fromage fondu, tiramisu, tarte aux noix de pécan et fondant au chocolat.

C'était bon d'avoir de vrais amis. Surtout dans un moment pareil.

Lorsqu'ils étaient arrivés chez moi, peu après midi, ils étaient aussi choqués par la mort de Ted que je l'étais moi-même. Ils l'avaient tous rencontré quand nous sortions ensemble. Et je leur avais tellement parlé de lui qu'ils avaient l'impression de le connaître (presque) aussi bien que moi.

— Je n'arrive pas à croire qu'il soit mort ! avaient-ils déclaré au moins trois fois chacun en l'espace d'un quart d'heure.

Moi non plus, je n'y arrivais pas. Deux bonnes heures s'étaient écoulées depuis que les inspecteurs m'avaient laissée seule dans la petite salle de réunion. La stupeur m'avait clouée sur place, et je n'avais pas eu la force de bouger — même quand mes collègues avaient envahi la pièce pour me presser de questions et m'assaillir de remarques, toutes plus embarrassantes les unes que les autres.

— Les flics pensent que tu as fait le coup, c'est ça?

— Je te parie qu'il trompait toutes ses copines à tour de bras. Le coupable se cache parmi elles, c'est sûr !

— De quoi est-il mort, exactement ? Un coup de couteau ? Une balle dans la tempe ? On l'a noyé, peut-être?

J'avais redressé la tête, hébétée. Comment Ted était-il mort ? Je n'en avais aucune idée. Mais j'espérais qu'il n'avait pas trop souffert.

— C'est toi qui l'as tué ? m'avait même demandé une collègue — Marcella, évidemment.

— Bien sûr que non ! avait tempêté Shelley en entrant dans la salle de réunion, Roger sur les talons. Fichez-lui la paix, bon sang ! avait-elle ajouté à l'adresse de ceux qui me fixaient comme une bête curieuse. Vous ne voyez pas qu'elle est sous le choc ?

Elle m'avait pris la main et guidée jusqu'à mon bureau, où elle m'avait fait asseoir, le temps d'aller chercher son bonnet et son écharpe en laine rose vif accrochés de l'autre côté de la cloison. Elle m'avait enfoncé le bonnet sur les yeux, puis elle avait glissé mes bras dans les manches de ma doudoune, qu'elle avait soigneusement zippée, avant d'enrouler l'écharpe autour de mon cou.

— Rentre chez toi, avait-elle ordonné en me tendant mon sac à main. Je dirai à Finch que tu as besoin d'un jour de congé — peut-être même de deux. Ne t'inquiète de rien et ne pense à rien, surtout. Je ferai basculer ta ligne sur la mienne pour répondre à tes coups de fil. Veux-tu que j'appelle un taxi ?

J'avais secoué la tête.

— Non, je préfère marcher. L'air me fera du bien... J'ai besoin de me remettre les idées en place.

— Comme tu voudras. Roger et moi te rejoindrons pour déjeuner : on quittera le bureau à midi pile. C'est dans deux heures... D'ici là, appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, d'accord ?

J'acquiesçai et quittai les lieux le plus discrètement possible. Il pleuvait toujours, mais, cette fois, je m'en fichais : Shelley m'avait si bien enturbannée que je ne sentis même pas les gouttes glisser sur son bonnet rose. Je piquai un sprint sous l'averse et m'arrêtai, hors d'haleine, sous l'auvent d'une boutique de prêt-à-porter pour passer quelques coups de fil.

J'appelai d'abord Jolie et Rebecca, qui promirent de venir déjeuner avec moi, puis je laissai un message à Opal et à Olivia pour leur annoncer la nouvelle. Je m'arrêtai ensuite devant un kiosque à journaux, mais la mort de Ted ne faisait pas encore la une des quotidiens locaux. Ce n'était qu'une question d'heures : mon ex aurait sûrement droit aux honneurs du journal de la mi-journée sur une des chaînes du câble.

J'avais vu juste. Rebecca venait de nous rejoindre quand le présentateur du journal de midi aborda le sujet. Nos cinq paires d'yeux se rivèrent sur le poste tandis qu'une photo de Ted apparaissait en haut à gauche de l'écran. Je retins mon souffle, avec l'impression d'avoir été projetée dans une dimension parallèle. D'ailleurs, le présentateur semblait s'adresser directement à moi. Et ses mots m'explosaient au visage comme des bombes miniatures.

— La police lance un appel à témoins dans le cadre de l'enquête sur le meurtre de Ted Puck, un jeune banquier d'affaires retrouvé mort tôt ce matin dans le port de plaisance... Les enquêteurs semblent écarter la thèse du vol à main armée, puisque la victime n'a pas été dévalisée : sa montre, son portefeuille et son téléphone portable n'ont pas disparu. Si vous disposez de la moindre information sur cette affaire, n'hésitez pas à appeler la police de Portland au 555-1444. Passons à présent aux informations nationales...

Jolie se leva pour éteindre le poste et reprit place sur le canapé.

— Quand tu as vu les enquêteurs ce matin, étaient-ils déjà sur une piste ? me demanda-t-elle.

Elle était conseillère juridique et, bien qu'elle se soit spécialisée dans le droit des affaires, elle

en savait assez sur les pratiques de la brigade criminelle pour éclairer notre lanterne. D'ailleurs, avec son tailleur noir, son chemisier crème et son collier de perles, elle semblait tout droit sortie du palais de justice.

— Je... je crois que oui.

Jolie arqua un sourcil.

— Ils ont un suspect ? Qui est-ce ?

— Moi, confessai-je avec un frisson. Ils me trouvent des airs coupables... tout ça parce que Ted m'a humiliée en public le soir de mon anniversaire !

— Toi ? s'exclama Shelley. C'est absurde ! Tu ne ferais pas de mal à une mouche !

— Et ce n'est pas tout... Le plus dingue, c'est qu'un des deux flics était au lycée avec moi. Benjamin Orr, ça te dit quelque chose ? ajoutai-je à l'adresse de Jolie, qui avait partagé tous mes émois d'adolescente.

— Ça alors ! C'est dingue, en effet... Est-ce qu'il a beaucoup changé ?

— Non. Il est toujours aussi beau.

— En tout cas, c'est plutôt une bonne chose, non ? intervint Shelley en reposant son sandwich au thon, à moitié entamé, sur le plateau que je lui avais donné. Je veux dire, si tu connais ce flic, tout va s'arranger... Il sait bien que tu n'es pas du genre à assassiner ton ex. Il pourra témoigner en ta faveur !

— Ça m'étonnerait : le fait que nous ayons été au lycée ensemble n'a pas paru l'émouvoir. D'ailleurs, il ne se souvenait même pas de moi.

— Mais... tu étais folle de lui ! s'écria Jolie, l'air dépité. Comment a-t-il pu t'oublier ?

— Primo, c'était il y a douze ans. Et secundo, il n'a jamais fait attention à moi.

Ma copine se mordit la lèvre, à court d'arguments. Même avec la meilleure volonté du monde — et Dieu sait qu'elle en a ! —, Jolie ne pouvait pas réécrire l'histoire : Ben ne m'avait jamais accordé un regard, et elle le savait aussi bien que moi.

Rebecca but une gorgée de Coca light avant d'apporter sa pierre à l'édifice.

— Tu n'es sans doute pas la seule à avoir été humiliée par Ted : sa fiancée l'a peut-être surpris au lit avec une autre, elle aussi ! C'était tout de même le roi des salauds, non ?

Nous nous tournâmes vers elle. Sa remarque, qui lui valut quelques regards étonnés, ne me surprenait pas vraiment. Pourtant, du haut de son mètre soixante-deux, avec ses cheveux blonds coupés à la garçonne et ses grands yeux bleus, Rebecca la gentille pâtissière n'avait rien d'une harpie. Mais elle avait récemment appris que son compagnon la trompait depuis plusieurs mois avec son ex-petite amie. Et sa confiance dans la gent masculine en avait été sérieusement ébranlée.

Ted, lui, m'avait trompée avec sa future petite amie, mais ça revenait à peu près au même, en fait.

Jolie me tapota gentiment l'épaule.

— Ne t'en fais pas : je suis sûre que la police arrêtera le coupable. Tu as entendu ce qu'ils ont dit aux infos ? Ted avait encore son portefeuille sur lui... L'assassin n'en avait donc pas après son

argent. C'était lui qu'il voulait tuer, et personne d'autre. Le meurtrier était certainement un de ses proches !

— Elle a raison, approuva Roger. Sais-tu si Ted avait des ennemis ?

— A part toi ? plaisanta Shelley.

Roger rougit et lui donna un coup de coude dans les côtes. Ce n'était un secret pour personne : Roger avait un faible pour moi. Il m'avait invitée à boire un verre le jour de mon arrivée à Maine Life, trois ans auparavant, mais il était beaucoup trop grand, trop pataud et trop timide pour éveiller mon intérêt. J'avais gentiment refusé en prétextant que je ne mélangeais pas ma vie professionnelle et ma vie privée, mais il avait réitéré sa demande à plusieurs reprises au cours des semaines suivantes. Finalement, je m'étais résolue à lui avouer qu'il ne me plaisait pas, mais que je serais très heureuse de le compter parmi mes amis. Il avait plutôt bien accueilli la nouvelle, et nos relations s'étaient poursuivies sans heurts — mais sa flamme ne s'était pas éteinte pour autant.

J'en avais eu la preuve le lendemain de ma rupture avec Ted. J'étais si désespérée que j'avais raconté toute l'histoire à Roger. Il m'avait écoutée en blêmissant de rage, puis il avait copieusement voué Ted aux gémonies (ce qui m'avait fait du bien). Mais, lorsqu'il avait ajouté « Comment a-t-il osé te tromper ? Si tu étais ma petite amie, je te chérirais jusqu'à la fin de mes jours », j'avais failli m'enfuir en courant.

Je voulais être chérie, bien sûr. Mais pas par Roger.

— Vous savez ce que je pense ? énonça-t-il en rougissant de plus belle. Un type assez abject pour se comporter comme Ted l'a fait avec Abby le soir de son anniversaire a forcément beaucoup d'ennemis. A force d'être odieux avec tout le monde, il en a payé le prix.

Ce n'était probablement pas faux. En tout cas, Ted n'avait pas beaucoup d'amis. Il était enfant unique, et ses parents étaient morts six ans plus tôt dans un accident de voiture. Hormis son cousin germain, qui vivait en banlieue avec sa femme et ses enfants, je ne lui connaissais aucune famille proche.

— Dès que nous en saurons plus sur les circonstances de sa mort, nous saurons s'il a été tué par un homme ou par une femme, affirma Jolie d'un ton docte. A moins qu'on lui ait tiré dessus : l'arme à feu est utilisée indifféremment par les hommes ou par les femmes. Mais les femmes ont plutôt tendance à poignarder leurs victimes, tandis que les hommes les étranglent ou les assomment. Avec une batte de base-ball, par exemple.

Un silence interloqué ponctua son intervention, et Jolie se crut obligée de préciser qu'elle regardait toutes les séries policières à la télé. Puis Shelley donna le signal du départ : il était presque 14 heures, et ils devaient tous retourner travailler. Ils m'embrassèrent en me faisant jurer de les appeler si je n'arrivais pas à dormir. Roger me serra maladroitement dans ses bras, et Shelley refusa de reprendre son bonnet et son écharpe.

Lorsqu'ils furent partis, je me retrouvai seule dans la cuisine, face à une montagne de boîtes en carton remplies de nourriture. Mais la simple idée de manger me donnait des haut-le-cœur. Je voulais que mes amis reviennent et qu'ils restent avec moi jusqu'à... jusqu'à quand, au juste ?

Je tournai le dos à la cuisine et entrai dans le salon. Prenant mon courage à deux mains, je sortis mon album photo de la bibliothèque avec autant de précautions que s'il s'était agi d'une pièce de

musée. Je l'ouvris à la page que j'avais consacrée à Ted. Il n'y avait qu'une photo, celle que Jolie avait prise dans le parc, face à l'océan, un matin d'avril.

« Je t'aime tellement ! m'avait-il déclaré peu après. Je veux passer tout mon temps avec toi. »

Il avait l'air sincère. Pourtant, deux mois plus tard, il était tombé amoureux de Mary-Kate Darling. Plus j'y pensais, moins je comprenais comment il avait pu à ce point virer de bord.

— Je suis vraiment désolée de ce qui t'est arrivé, murmurai-je en me penchant vers la photo. Je t'en ai voulu, c'est vrai, mais je te jure que je n'ai jamais cherché à me venger.

Il le savait sans doute. A moins qu'il ait été tué d'une balle dans le dos.

Je réprimai un frisson. Je n'étais plus très sûre de vouloir connaître les circonstances de sa mort, après tout.

Le téléphone sonna. C'était Opal.

— Je n'arrive pas à y croire, Abby ! Et la police n'arrête pas de poser des questions sur toi !

— Ah oui ? Quel genre de questions ? répliquai-je comme si c'était le dernier de mes soucis.

— Ils veulent savoir à quelle heure je t'ai parlé hier soir. A quelle heure tu es partie de chez Olivia. Dans quel état tu étais quand tu as découvert Ted avec Mary-Kate le soir de ton anniversaire... Ils sont dingues, je te jure ! Je leur ai répondu que tu étais hyperamoureuse de Ted, que tu étais prête à l'épouser alors que vous ne sortiez ensemble que depuis trois mois, et que tu avais été humiliée à mort quand tu l'avais surpris en train de se faire turluter par un sosie d'Angelina Jolie le soir de ton anniversaire. Après, quand le flic m'a demandé si je pensais que tu avais tué Ted, j'ai dit « bien sûr que non », mais que si tu l'avais fait je comprendrais parfaitement pourquoi. C'est vrai, tu sais. Il t'a quand même fait la pire des crasses !

Je levai les yeux au plafond. C'était ça, mon alibi ?

— Je n'arrive pas à y croire ! répéta-t-elle sans reprendre son souffle. Maman a complètement pété les plombs. Oliver aussi. Et Olivia se fait tellement de souci pour toi... Les flics ne l'ont pas lâchée de la journée, tu te rends compte ! Ils ont passé sa baraque au peigne fin !

— Ah bon ? Pour quoi faire ?

— Ils cherchent des preuves, j'imagine.

— Des preuves de quoi ?

Ils étaient censés vérifier mon alibi, non ? Pas rassembler des preuves contre moi !

— Ils veulent savoir si tu as pris le flingue d'Oliver, murmura-t-elle.

Je faillis tomber de ma chaise.

— Oliver a un flingue ?

— Tu ne le savais pas ? Génial. Je vais rappeler l'inspecteur pour le lui dire.

— Non, je ne le savais pas, confirmai-je. Mais je doute que la police accorde la moindre importance à ta déclaration.

Pour moi, en revanche, c'était important. L'assassin s'était donc servi d'un revolver pour tuer Ted... Mais combien de fois avait-il tiré ? L'avait-il tué sur le coup ou seulement blessé ? Je n'en saurais manifestement pas plus ce soir. Et c'était peut-être mieux ainsi. Je commençais à me sentir

mal. Vraiment mal.

— Opal, repris-je en m'efforçant de ne pas perdre le fil de la conversation, as-tu dit aux inspecteurs que je savais qu'Oliver avait un revolver chez lui ?

— Eh bien... J'ai peut-être dit que tu le savais, avoua-t-elle d'un ton gêné. Oliver a expliqué aux inspecteurs qu'il avait acheté le revolver au début de la grossesse d'Olivia. Pour leur sécurité à tous les deux. Il m'en avait parlé, à l'époque, et j'étais persuadée que tu étais au courant, toi aussi... Mais ce qui compte, c'est que l'arme était exactement là où Oliver l'avait rangée quand il l'a apportée à la maison. Il ne s'en est jamais servi, et elle n'avait pas bougé, tu comprends ! Et ça, il l'a dit aux inspecteurs, Abby. Le problème, c'est que les flics ont quand même tenu à confisquer le flingue. Ils ont dit que c'était une pièce à conviction. Depuis, Olivia et Oliver sont morts d'inquiétude.

— Parce qu'ils n'ont plus de flingue à la maison ? lançai-je comme une boutade.

— Non. Parce qu'ils pensent que tu aurais pu prendre le revolver, aller tuer Ted et revenir chez eux au milieu de la nuit pour remettre l'arme à sa place.

Hein ?

— Attends un peu... Qui a imaginé ce scénario ? La police ou Oliver et Olivia ?

Silence.

— Eh bien... Les inspecteurs et Oliver ont évoqué cette possibilité.

Oh... mon... Dieu ! Mes jambes se mirent à trembler. Je me laissai choir sur le canapé et crispai les doigts sur le combiné comme si ma vie en dépendait.

— Heureusement, je peux compter sur l'analyse balistique, dis-je d'un ton lugubre. La balle qui a tué Ted n'est pas la même que celles qui se trouvent dans le revolver d'Oliver. Dès que le labo de la brigade criminelle aura délivré son rapport, je serai innocentée.

— Bien sûr, Abby, répliqua ma sœur sans la moindre conviction. Euh... Voilà Jackson ! Je te laisse. Rappelle-moi plus tard, d'accord ?

— Tu ne m'en voudras pas si j'appelle mon avocat à la place ? On n'a droit qu'à un coup de fil par jour en prison.

Long silence.

— Je plaisantais, Opal.

Silence encore plus long.

— Je ne sais pas comment tu fais pour plaisanter dans un moment pareil, commenta-t-elle enfin. Allez, à plus tard. Je t'embrasse.

A peine avais-je raccroché que le téléphone sonna de nouveau. C'était l'inspecteur Fargo.

— Je voulais juste m'assurer que vous étiez toujours en ville, déclara-t-il. A plus tard, mademoiselle Foote.

Oui, c'est ça, à plus tard. Quand je serai innocentée. Ou envoyée au pénitencier le plus proche.

Biiip ! Biiip ! Biiip !

« Faites que ce soit Rebecca ou Jolie ! », priai-je en décrochant le combiné de l'Interphone, encastré dans le mur de l'entrée. C'était peu probable, pourtant : il n'était pas encore 17 heures, et mes copines quittaient rarement leur boulot avant 18 h 30.

— Allô ? dis-je d'une voix incertaine. Qui est-ce ?

Une belle voix grave emplit l'appareil.

— C'est l'inspecteur Orr. J'aimerais vous poser quelques questions.

Je déclenchai l'ouverture de la porte et me retournai pour examiner mon reflet dans le miroir du couloir. J'avais troqué ma robe portefeuille et mes escarpins en tweed (qui séchaient sous le radiateur de la cuisine) contre un pantalon de jogging, de grosses chaussettes et un T-shirt blanc. Fallait-il que je m'habille de manière plus « convenable » ? Pas sûr. Ma tenue d'intérieur avait au moins le mérite de la sobriété. Si je me changeais, j'aurais l'air d'en faire trop — et je risquais d'éveiller encore plus les soupçons de l'inspecteur. Pour faire bonne mesure, je défis ma queue-de-cheval et me passai rapidement les doigts dans les cheveux. Le résultat — naturelle mais pas négligée — me sembla correct. Les tueurs en série ont souvent l'air hirsute, non ?

Toc, toc, toc.

Je tirai le battant, et la silhouette de Benjamin Orr apparut dans l'encadrement de la porte. C'était tellement dingue que je dus presque me pincer pour y croire. Rendez-vous compte : le type qui avait régné en maître absolu sur mes rêveries d'adolescente se tenait devant moi. A cinquante centimètres, pas plus. Il était beau comme un dieu. Et il...

— Je suis désolé de vous déranger chez vous, dit-il, mais il faut vraiment que je vous pose quelques questions.

Je lançai un regard par-dessus son épaule.

— Vous êtes seul ? Votre équipier n'est pas avec vous ?

— Il travaille sur d'autres aspects de l'affaire. Je peux entrer ?

Je reculai d'un pas, et il s'engouffra dans l'espace exigü qui me servait d'entrée. Là, il ôta son pardessus et son écharpe, qu'il suspendit au portemanteau, avant de me suivre dans le salon.

— Je ne suis donc pas votre seul suspect, commentai-je avec la sensation de respirer plus librement. Je viens de faire du café. Vous en voulez ?

Il hocha la tête.

— Volontiers. Merci.

Il m'accompagna jusqu'à la cuisine, mais il resta sur le seuil — normal, puisque la pièce ne pouvait accueillir qu'une seule personne à la fois — et il me regarda sans rien dire. Ou plutôt, il regarda ce qu'il y avait à regarder. Ma cuisine. Mes ustensiles. Mon grille-pain. Mon minifour et ma boîte à café. A croire qu'il se demandait où j'avais caché l'arme du crime !

Je remplis deux tasses sous son regard d'airain et me retournai, un sourire crispé aux lèvres.

— Autant vous le dire tout de suite, inspecteur Orr...

— Appelle-moi Ben, m'interrompit-il. Et tu peux me tutoyer. J'ai vérifié : nous étions effectivement au lycée ensemble.

Non ? Pas possible !

— J'ai regardé l'album de notre année de première : tu n'as vraiment pas changé ! assura-t-il.

Je le fusillai du regard.

— Vous... Tu te fiches de moi ? J'ai l'air d'une ado attardée sur cette photo !

Il rit, mais je ne trouvais pas ça drôle. Cette photo était une vraie calamité : non seulement j'étais la plus petite de la classe cette année-là, mais j'étais maigre comme un clou, j'avais les cheveux trop courts, les épaules voûtées. Et on aurait pu jouer au backgammon sur mon torse.

— Ce que je voulais te dire, Ben, repris-je en m'efforçant d'avoir l'air naturelle, c'est qu'Opal m'a raconté que Fargo et toi, vous avez fait une perquisition chez Olivia. Et que vous avez emporté le revolver de mon beau-frère. Eh bien, c'est une démarche inutile, parce que je ne savais même pas qu'Oliver avait une arme !

— Ce n'est pas l'arme du crime, de toute façon. Nous l'avons emportée avec nous pour l'examiner de plus près. Nous la restituerons à ton beau-frère dès que nous aurons terminé. Et toi, as-tu un revolver ?

— Non, répondis-je en lui tendant une tasse de café. Je ne saurais même pas comment m'en servir : je n'en ai jamais eu entre les mains.

— Comment comptais-tu tuer Henry Fiddler, alors ?

— Quoi ?

Les sachets de faux sucre que je m'apprêtais à verser dans mon café m'avaient échappé des mains, mais je ne fis pas un geste pour les ramasser : la stupeur m'avait clouée sur place.

Ben posa tranquillement sa tasse sur le comptoir. Puis il se pencha, prit les sachets d'aspartame, les ouvrit et les versa dans mon café, qu'il remua avec soin avant de me le tendre.

C'était gentil, mais je ne parvins même pas à le remercier. Je l'observai d'un air hagard tandis qu'il tirait son calepin de sa poche pour me lire ses notes.

— Un des vendeurs du rayon de prêt-à-porter masculin de l'enseigne L.L. Bean, sur l'autoroute 295, affirme t'avoir entendue dire « Je vais le tuer ! » peu avant 13 heures, hier. Tu faisais alors clairement allusion à Henry Fiddler, qui venait de rompre avec toi par téléphone. Tu as réitéré cette menace ce matin, lorsque mon équipier et moi sommes entrés dans ton bureau pour t'interroger. Compte tenu des circonstances, nous avons été contraints d'en avertir M. Fiddler, qui s'est immédiatement mis sous notre protection.

— Quoi ? Mais c'est absurde ! Je...

Je n'eus pas la force d'achever ma phrase. A quoi bon essayer de me défendre ? Ben ne me croirait pas, de toute façon. Je me laissai choir sur le canapé et fixai le bout de mes chaussettes avec accablement.

Mon hôte laissa le silence s'étirer — une tactique de flic pour me déstabiliser, sûrement. Assis en face de moi, il but plusieurs gorgées de café avant de reprendre la parole.

— Abby, dit-il en cherchant mon regard, je vais être franc avec toi. Tu as vraiment l'air d'être quelqu'un de bien. Ta famille et tes amis aussi. Tu as un bon boulot, que tu exerces avec une compétence indéniable. Et, jusqu'à hier midi, tu avais un petit ami. Bref, tout semblait normal. Mais cet équilibre s'est brusquement rompu : d'abord, ton petit ami te quitte quelques minutes avant d'assister à la réception familiale à laquelle il était attendu avec impatience. Ensuite, tu apprends dans le journal que ton ex s'est fiancé avec la femme avec qui il t'a trompée à ta soirée d'anniversaire. Trop c'est trop. Tu craques. D'autres l'auraient fait à ta place. Ce sont des choses qui arrivent, Abby. Tu peux me le dire, tu sais.

Je me redressai, effarée.

— Tu n'es pas sérieux !

— Je n'ai jamais été aussi sérieux, au contraire, répliqua-t-il d'un ton affreusement solennel.

« Ne panique pas. Respire. Respire. Respire. »

— Je n'ai pas tué Ted, dis-je avec toute la fermeté dont j'étais encore capable.

Il se renversa contre le dossier du fauteuil et croisa les mains sur ses genoux. Mais il garda le silence.

— Et je n'ai pas l'intention de tuer Henry ! ajoutai-je, excédée. J'ai dit ça chez L.L. Bean parce que je lui en voulais de m'avoir plaquée cinq minutes avant d'arriver chez Olivia. Mais je ne le pensais pas : c'était une façon de parler, une expression, le genre de truc qu'on dit sans réfléchir !

— Là où je travaille, Abby, c'est-à-dire au commissariat général de Portland, cette expression a un sens précis. Et nous ne la prenons pas à la légère, crois-moi. Mais j'ai tout de même une bonne nouvelle à t'annoncer. Les appels que tu as passés à tes amies et ceux que tu as reçus de ta sœur apparaissent sur le listing de ta compagnie de téléphone. Nous avons donc la preuve que tu étais bien chez toi pendant la majeure partie de la soirée d'hier, au cours de laquelle Ted a été assassiné. Mais vingt minutes séparent les deux appels d'Opal, ce qui te laissait techniquement le temps d'aller tuer Ted et de revenir chez toi pour répondre au téléphone.

De mieux en mieux. S'il continuait comme ça, j'allais douter de sa santé mentale. Ou de la mienne.

— Je n'ai pas tué Ted, répétais-je. Il faut que tu me croies !

— Je crois aux preuves. Aux mobiles. Aux moyens, récita-t-il comme s'il passait l'examen d'entrée à l'école de police.

— Ne me dis pas que tu as des preuves contre moi ! Ce n'est pas possible... A moins que quelqu'un essaie de me faire porter le chapeau ?

— Je ne peux pas discuter de l'enquête avec toi. Sauf si la discussion te concerne directement.

Et alors ? Ça me concernait, non ?

— Suis-je victime d'une machination ? insistai-je. As-tu trouvé un de mes cheveux ou un de mes vêtements près du corps de Ted ?

— Je n'ai pas le droit de te répondre.

— Ah oui ? Tu as seulement le droit de me fichier la peur de ma vie, c'est ça ?

— Je ne cherche pas à te faire peur, Abby. Je mène l'enquête, c'est tout.

— Parfait. C'est fini pour aujourd'hui, alors ?

Quelle ironie : dix ans plus tôt, je me serais damnée pour avoir une longue conversation avec Benjamin Orr. Et, le jour où mon rêve devenait enfin réalité, je n'avais qu'une envie : mettre ce dieu vivant à la porte !

— Pas encore, déclara-t-il. Il me faudrait la liste de tous les hommes qui ont compté dans ta vie sentimentale — même les aventures d'un soir — annotée et classée par ordre chronologique.

Là, c'était sûr : ce type était complètement frappé.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Pour l'enquête.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Ça t'arrive de répondre aux questions qui te sont posées ?

Il sourit, manifestement amusé.

— Oui. Quand c'est possible. Essaie pour voir.

— Très drôle. Pour ton information : je n'ai jamais eu d'aventures d'une nuit. Et je ne suis pas une dragueuse en série.

— C'est noté. Mais j'ai tout de même besoin de cette liste. Le mieux serait de la rédiger par ordre chronologique, comme je te le disais, et d'y faire figurer toutes les informations dont tu disposes : les coordonnées de l'homme en question, la date de votre rencontre et celle de votre rupture. Si tu as des commentaires à faire, n'hésite pas. Dans une enquête comme celle-ci, tous les détails comptent. Je passerai la chercher demain matin, ajouta-t-il en se levant.

Génial §

— Combien d'années dois-je couvrir, exactement ?

— Le plus possible. Tu peux remonter jusqu'à la maternelle, si tu avais un petit copain à l'époque.

— Attends... Tu veux dire que le béguin que j'ai eu pour un certain Raymond Phipps, en deuxième année de maternelle, peut vraiment faire avancer l'enquête ?

— Oui. Tout peut faire avancer l'enquête, même Raymond Phipps. Alors tâche de n'oublier personne. Ça vaudra mieux.

Super ! Cette petite plongée dans mon passé promettait d'être embarrassante.

— Merci pour le café, Abby.

Il se leva et se dirigea vers l'entrée, où il récupéra son pardessus et son écharpe.

— Ben, dis-je en me plantant devant lui, je te le répète : je n'ai pas tué Ted. Je n'ai même pas voulu le tuer.

— C'est noté, affirma-t-il en ouvrant la porte. Merci de m'avoir reçu. A demain. Ah, j'allais oublier : ne quitte pas la ville. Nous pouvons avoir besoin de toi à tout moment.

Mon penchant pour les crétins avait commencé en maternelle, quand je m'étais prise d'affection

pour Raymond, un petit blondinet qui avait les meilleurs casse-croûte de la classe. Chaque jour, sa mère empaquetait un délicieux sandwich à la sauce bolognaise ou au beurre de cacahuètes, un morceau de cheddar orange vif et une barre chocolatée — une vraie, pas une miniature —, une pomme ou une orange, une canette de Coca et un petit paquet de chips, le tout dans une mallette à l'effigie de Peter Pan. Au même moment, ma mère mettait deux carottes ou une tomate, un sandwich au jambon ou au thon, une briquette de lait et un fruit dans un petit sac isotherme beige. Après les vacances de Noël ou de Pâques, elle ajoutait un morceau de chocolat, si j'en avais reçu pour les fêtes.

Vous n'auriez pas préféré les pique-niques de Raymond, vous ? Moi si.

Il faut dire que je traversais un cap difficile. J'avais cinq ans et je venais de comprendre, avec une lucidité qui m'avait échappé jusqu'alors, que mon père ne vivait pas avec nous parce qu'il avait une autre famille, une autre femme et deux autres filles, dont l'une se trouvait dans ma classe. Pour ne rien arranger, Olivia, qui était déjà parfaite, me racontait chaque matin comment papa était venu les réveiller, Opal et elle, et comment il leur avait fait de gros câlins avant de leur préparer des pancakes et du chocolat chaud pour le petit déjeuner.

Des années plus tard, j'avais découvert que Veronica était à l'origine de ces comptes rendus systématiques : elle avait demandé à Olivia de me décrire en détail leur vie de famille afin que je ne me sente pas exclue.

Moi qui m'étais sentie exclue toute ma vie, j'avais trouvé sa théorie plutôt comique. Mais ça, c'était des années plus tard. Sur le moment, je subissais en silence les comptes rendus d'Olivia. Et, plus je me sentais exclue, plus je faisais une fixette sur le déjeuner de Raymond Phipps. Puis, par extension, sur Raymond lui-même.

Je l'aimais en silence depuis plusieurs semaines quand il avait hurlé :

— Arrête de me regarder comme ça ! Si tu veux une chips, t'as qu'à demander, O.K.?

Ma première humiliation. Tout le monde avait éclaté de rire. Sauf Olivia. Ça aussi, je m'en souvenais.

— Il paraît qu'il fait encore pipi au lit, m'avait-elle chuchoté à l'oreille.

Ma passion pour Raymond Phipps n'avait pas survécu à cette révélation : brusquement dégrisée, j'avais cessé de lui trouver le moindre intérêt. Plus tard, j'ai souvent regretté la facilité avec laquelle je m'étais guérie de mon premier amour : si toutes mes peines de cœur avaient été aussi courtes, je n'en serais pas là aujourd'hui !

Je m'assis devant mon ordinateur et créai un nouveau fichier Word, que j'intitulai « Liste des coups de cœur et des relations sentimentales d'Abby Foote ». J'inscrivis Raymond Phipps en haut de la page, avec la mention suivante :

« Troisième année de maternelle. J'ai cessé de l'aimer le jour où j'ai appris qu'il faisait encore pipi au lit. »

Mon numéro deux : Stephen Fingerman. C'était à l'école primaire. Il faisait des grimaces atroces et il se vantait de manger des fourmis vivantes. Je n'ai pas résisté longtemps à son charme, mais il m'a laissée tomber pour une Russe l'année suivante.

Numéro trois : Dylan Gold. Je venais d'avoir quatorze ans. Il m'a quittée un jour où j'étais avec Olivia, à la cantine du collège. Nous faisons la queue au self-service quand il a glissé son plateau entre nous pour me faire la déclaration suivante :

— Je ne veux plus sortir avec toi parce que je préfère ta copine. J'y peux rien, c'est comme ça.

Mon cœur avait cessé de battre. Il préférerait Jolie ? A part Olivia — qui n'était pas tout à fait une amie —, Jolie était ma seule vraie copine, à l'époque.

— Tu peux aller lui parler pour moi ? m'avait suppliée Dylan. J'aimerais savoir si je lui plais.

— T'es dingue ou quoi ? s'était exclamée Olivia. Va lui demander toi-même !

Dylan avait ajouté une assiette de frites à son plateau, avant de répondre :

— Le problème, c'est que je ne sais pas où elle va à l'école, ni où elle habite, ni comment elle s'appelle.

Hein?

— De quelle copine tu parles ? avais-je demandé, perplexe.

— La grande blonde avec les bottes lacées jusqu'aux genoux. Je vous ai vues au centre commercial ce week-end et, depuis, j'arrête pas de penser à elle.

Olivia avait poussé un cri de surprise.

— Mais... c'est ma sœur ! Elle s'appelle Opal et elle a douze ans !

Dylan avait rougi comme une pivoine.

— Ah bon ? J'aurais pas cru, à la voir comme ça.

Olivia avait levé les yeux au plafond.

— Elle met du coton dans son sous-tif, O.K.?

Il avait baissé les yeux sur ma poitrine — désespérément plate —, puis il avait repris son plateau en haussant les épaules. Et il était parti sans se retourner.

— C'était lui, ton petit copain ? avait commenté Olivia, l'air dégoûté. Quelle horreur !

— On ne sortait pas vraiment ensemble, avais-je prétendu avant de filer pleurer aux toilettes en prétextant une envie pressante.

Numéro quatre : Marco Cantinelli. Le roi du dortoir des filles. Il a brièvement jeté son dévolu sur moi en première année de fac. Je lui ai donné ma virginité. Comme ma voisine de chambre. Et toutes les autres filles de l'étage.

Numéro cinq : Jonathan Alterman. Le roi du javanais. Rencontré en octobre pendant ma deuxième année de fac, quitté en avril au cours d'un repas de famille qui s'est terminé en drame. Aux dernières nouvelles, il vit dans un kibboutz en Israël.

Numéro six : Slade. Rencontré quelques mois après la fin de mes études. Je l'aimais vraiment bien, celui-là. Il se faisait appeler Slade, et je n'ai jamais su s'il s'agissait de son nom ou de son prénom. Il refusait d'embrasser sur la bouche, comme Julia Roberts dans *Pretty Woman*. Nous sommes restés un mois ensemble, puis il a dû partir en Alaska pour son travail. Enfin, c'est ce qu'il m'a dit, mais je l'ai croisé à plusieurs reprises dans des restos ou des bars du centre de Portland au cours des années suivantes.

Numéro sept : Charlie Heath. Le joueur de base-ball. Nous sommes sortis six mois ensemble, il y a deux ans. Tout allait bien jusqu'à ce qu'il blesse ma tante Annette en se jetant sur le bouquet de mariée qu'Olivia avait lancé après la cérémonie.

Numéro huit : Tom Greer. Quatre mois de relations satisfaisantes, brusquement interrompues en décembre, il y a plus d'un an. Il m'a annoncé notre rupture en m'envoyant un e-mail au bureau, une heure avant la soirée de Noël de Maine Life à laquelle il était censé m'accompagner.

« Je ne pourrai pas venir ce soir. J'ai rencontré quelqu'un d'autre. Désolé. Tu sais que je ne suis pas doué pour les confrontations. »

Numéro neuf : Riley Witherspoon. Deux mois de fréquentation assidue. Il me plaisait beaucoup, mais il a rompu en février, après la sortie du numéro de Maine Life dans lequel je lui accordais la palme du meilleur expert-comptable de Portland.

Après ça, j'ai rencontré Ted Puck, qui m'a quittée en juillet dernier (inutile de m'étendre sur le sujet : vous savez déjà tout).

Et, pour finir, Henry Fiddler ce mois-ci (idem).

Le meurtre de Ted fit la une du journal du soir sur le câble. Evidemment, je ne pouvais pas ne pas regarder. Mais le présentateur n'en savait guère plus que dans l'édition de la mi-journée. Seule information notable : il n'y avait pas eu de témoins. Ted avait été abattu vers 20 heures la veille au soir, mais son corps n'avait pas été trouvé avant les premières heures du jour ce matin.

Aucun témoin ne s'était manifesté. Et pour cause : Ted avait été pris au piège par l'assassin, qui l'avait attiré dans un endroit isolé. Y étaient-ils allés ensemble, s'y étaient-ils rejoints, ou bien le tueur avait-il suivi Ted jusque-là avant de passer à l'attaque ? Mes questions demeuraient sans réponse. Et déjà, d'autres surgissaient. Si Ted ne connaissait pas le tueur, qu'était-il allé faire au bout du quai un soir de janvier ? Un jogging ? Une promenade avec son chien ? Avait-il rendez-vous avec quelqu'un — une femme, peut-être ? Pourquoi dans cet endroit précis ? Il n'y avait rien sur ce quai — pas même un petit café !

Il n'avait pas été dévalisé : ce n'était donc pas une agression qui aurait mal tourné. C'était lui que l'assassin visait, et lui seul. Se connaissaient-ils pour autant ? Ted était peut-être impliqué dans une affaire pas très nette — une dette de jeu, une histoire de drogue ? C'était possible, mais j'en doutais. Mon ex était bien trop respectable, et trop bien payé, pour être impliqué dans de tels trafics. A moins qu'il n'ait été aussi déloyal en affaires qu'en amour ?

Si c'était le cas, l'agenda ou le courrier électronique de Ted auraient livré quelques secrets... Or, le simple fait que la police oriente ses soupçons sur moi prouvait que rien, dans l'ordinateur, le téléphone portable ou le serveur de messagerie de Ted, ne témoignait d'un rendez-vous pris pour la veille, vers 20 heures, au bout de la jetée. Ben et son partenaire semblaient très minutieux : si les collègues ou les relations d'affaires de Ted leur avaient semblé suspects, ils m'auraient

laissée tranquille.

Non, c'était moi qui les intéressais. Parce que j'étais la copine éconduite, la femme bafouée : j'avais pu chercher à me venger. Ce n'était pas totalement idiot de leur part — mais alors, pourquoi ne pas soupçonner aussi les autres ex de Ted ? Je n'en connaissais aucune, mais j'étais certaine qu'elles existaient. Par dizaines.

Malheureusement, Ted ne s'était jamais épanché sur le sujet.

— Les filles me posent toujours des tas de questions sur mes ex mais, en fait, elles ne veulent pas vraiment savoir, m'avait-il répliqué quand je lui avais timidement demandé de me raconter son passé amoureux.

Il fallait que je sache, pourtant. Et si je demandais à Ben ? Non. Inutile de compter sur lui pour me renseigner : monsieur Je-ne-peux-pas-discuter-de-l'affaire-avec-toi resterait bouche cousue, j'en étais sûre.

Tant pis. Je me débrouillerais seule. Je finirais bien par les retrouver, les anciennes copines de Ted !

Avant cela, je tenais à me rendre sur les lieux du crime. Dans le meilleur des cas, cette petite expédition me rafraîchirait la mémoire ; elle ferait resurgir une conversation, un détail que Ted avait mentionné quand nous sortions ensemble. Dans le pire des cas, elle me rendrait très triste. Et, comme je l'étais déjà, ça ne changerait pas grand-chose.

Ma décision était prise. Je passai aussitôt un coup de fil à Jolie pour lui annoncer mon projet.

— Méfie-toi, dit-elle. Ça risque de te faire un choc... N'y va pas seule, surtout ! J'ai prévu de rester tard au bureau ce soir mais demain, je pourrai t'accompagner, si ça te tente toujours.

Rebecca me fit à peu près la même réponse.

Mais c'était maintenant que j'avais envie d'y aller. Je tentai ma chance auprès d'Opal et d'Olivia, sans grand espoir de les convaincre. Telles que je les connaissais, elles trouveraient un moyen de se défausser...

J'avais vu juste. J'eus droit au répondeur chez Olivia, ce qui signifiait qu'elle filtrait ses appels, puisqu'elle était forcément chez elle avec Oscar à 18 heures, un soir de semaine. Opal me répondit, mais elle assistait à une répétition de son dîner de mariage (jamais entendu parler d'un truc pareil).

Restait Shelley, qui vint immédiatement à ma rescousse. Elle avait prévu de passer la soirée avec son mec, mais elle me jura qu'elle préférait venir avec moi.

— Baxter ne veut jamais sortir, argua-t-elle, et je commence à en avoir ma claque de passer toutes mes soirées devant sa télé ! Donc, je te retrouve là-bas, Abby. Mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée... Ça risque d'être franchement glauque s'il y a encore des traces de sang...

Je ne m'inquiétais pas outre mesure : il pleuvait sans discontinuer depuis la veille, et les « traces » avaient sûrement disparu. Je ne m'attendais à rien de spécial, en fait. L'endroit serait sans doute aussi beau et paisible que d'habitude — sauf pour moi, qui le trouverais horrible.

Je me trompais. La magie des lieux continuait d'agir, peut-être parce qu'il n'y avait rien à voir, justement. Les bateaux ancrés pour l'hiver tanguaient doucement sur les eaux noires, et les

réverbères répandaient une jolie lumière dorée sur les caillebotis usés par l'eau salée.

Je m'avançai prudemment vers le bout de la jetée, que barrait un ruban de plastique jaune délimitant la scène du crime, quand un bruit de pas résonna dans mon dos.

— Abby ! cria Shelley.

Elle venait de surgir au coin de la rue, son bonnet de laine rouge vif enfoncé sur ses boucles brunes. Elle me fit un signe de la main et courut à ma rencontre.

— Quel froid de canard ! s'exclama-t-elle en frottant ses mains gantées l'une contre l'autre. C'était sans doute pareil hier soir... Je ne comprends vraiment pas ce que Ted venait faire ici !

Je haussai les épaules.

— Je me posais la même question. A mon avis, il était impliqué dans un trafic louche. Ou il voyait une femme en cachette... Enfin, il avait forcément rendez-vous avec quelqu'un, tu ne crois pas ?

— Sans doute. Mais ne te casse pas trop la tête : la police finira bien par tirer l'affaire au clair !

— Je sais bien. En fait, je... je n'arrive pas à croire qu'il soit vraiment mort, murmurai-je en fixant le bout du quai. Il était si plein d'énergie ! Il avait mille idées à la minute, il ne tenait pas en place... et, tout à coup, plus rien. C'est tellement absurde !

— Tu l'aimais vraiment, n'est-ce pas ? dit-elle en me prenant doucement le bras.

— Oui. Et tu sais... je crois même que je lui ai pardonné ce qu'il m'a fait. Ça aurait pu m'arriver à moi aussi, de tomber amoureuse de quelqu'un d'autre... Après tout, ce n'est pas interdit par la loi !

— Non, mais rien ne l'obligeait à se comporter comme le dernier des salauds. Ne lui cherche pas d'excuses, Abby. Pardonne-moi d'être brusque, mais ce type était un connard. Et sa copine ne valait pas mieux que lui ! Franchement, tu en connais beaucoup des filles qui arrivent chez toi et s'enferment cinq minutes plus tard avec ton mec dans ta chambre pour lui faire des mamours ? Si je ne les avais pas vus de mes propres yeux ce soir-là, je n'aurais pas cru un mot de ton histoire !

— Tu n'es pas la seule : tout le monde était effaré..., mais j'aurais préféré que le spectacle se donne à huis clos, crois-moi ! Heureusement que Baxter n'était pas là, lui ! Comme ça, il y a au moins une personne de mon entourage qui n'est pas au courant... C'est idiot, mais ça me console un peu !

Shelley me lança un regard contrit.

— Je lui en ai parlé, en fait. C'était difficile de...

— Garder le secret ? achevai-je. Je comprends. On a envie de tout se raconter quand on s'aime... Et puis, c'est aussi à ça que servent les mecs, non ? A propos, je suis vraiment touchée que tu aies annulé ta soirée avec Baxter pour m'accompagner ici. Peu de filles en auraient fait autant.

— Je ne veux pas ressembler à ce genre de filles, justement. Baxter serait ravi, pourtant : il rêve d'une femme toujours disponible, qui le ferait passer avant tout le reste, alors qu'il n'hésiterait pas, lui, à me laisser tomber si un de ses copains l'appelait au secours. Il aimerait que je vienne m'installer chez lui, mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée. J'aurais préféré qu'il

prene un vrai engagement, qu'il fasse un effort..., mais il ne veut rien changer à ses habitudes. Alors... je ne sais plus très bien où j'en suis, en fait, conclut-elle en se mordant la lèvre.

— Et lui ? demandai-je. Qu'attend-il de toi, au juste?

— Il n'arrête pas de dire qu'il m'aime comme un fou, mais il préfère attendre d'avoir terminé son internat, pour annoncer nos fiançailles. Il rêve de m'offrir un grand mariage, avec tout le tralala. Mais, comme mes parents ne sont plus là pour m'aider, c'est lui qui devra tout financer.

Elle prit une profonde inspiration, comme chaque fois qu'elle mentionnait la mort de ses parents, tués dans un accident de voiture près de cinq ans plus tôt.

Lorsque mon père avait succombé à une crise cardiaque, trois ans auparavant, Shelley avait été la seule de mes collègues à venir aux funérailles. Elle m'avait aussi remis une lettre extrêmement émouvante, un bouquet de fleurs et un plat entier de lasagnes maison, sa spécialité. Cet événement avait soudé notre amitié, qui ne s'était jamais démentie par la suite. Nos pères reposaient dans le même cimetière, et nous nous y rendions souvent ensemble.

— Bref, tu ne sais pas si tu dois t'installer avec lui ou non, résumai-je. Je ne suis pas certaine d'être la mieux placée pour te répondre : depuis la fac, je n'ai jamais tenu plus de six mois avec un mec, tu te rends compte?

— Je sais..., mais tu n'y es pour rien, Abby !

— J'ai juste le chic pour tomber sur des crétins.

— Je crois surtout que tu n'as pas encore rencontré le bon : celui-là, tu le reconnaîtras au premier coup d'œil!

— Merci. C'est gentil de me dire ça.

Et je priai de toutes mes forces pour qu'elle ait raison.

— Viens, dit-elle soudain. Allons dîner quelque part. Ce sera plus agréable que de piétiner ici. Tu n'apprendras rien de plus, de toute façon. Et je ne suis même pas certaine que ce pèlerinage te fasse du bien... Ça pourrait même te donner des cauchemars, au contraire !

Je secouai la tête.

— Il faut que je voie où Ted a été tué. Pour que ça devienne réel, tu comprends ? Sinon, je continuerai de m'imaginer qu'il est encore vivant quelque part...

— Bon. Si tu y tiens vraiment... Allons-y.

Je glissai mon bras sous le sien, et nous avançâmes sur le quai. Je voyais nettement le ruban de plastique jaune, à présent. Et une silhouette au bord de l'eau, dans la zone interdite au public.

Je me figeai.

— Attends... Je crois que c'est Mary-Kate Darling ! chuchotai-je à Shelley.

J'en eus la confirmation quand la femme se pencha pour poser un bouquet de fleurs sur le bitume : c'était bel et bien Mary-Kate ! Elle se redressa, porta son regard sur les eaux sombres... puis elle reprit les fleurs et les brisa rageusement. Les pétales froissés voltigèrent dans la lumière des réverbères comme des papillons pris dans un halo.

Nous échangeâmes un coup d'œil interloqué.

— Bizarre, murmurai-je.

— Très bizarre, renchérit Shelley.

Une brusque rafale dispersa les pétales sur le quai. Très droite, les épaules en arrière, Mary-Kate lança les tiges brisées à la mer. Puis elle fit volte-face et se mit à courir dans notre direction. Elle s'arrêta en me voyant, et la haine la plus farouche se peignit sur son visage. Je n'eus pas le temps de réagir : elle avait déjà repris sa course.

Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu au coin de Commercial Street.

— Elle n'avait rien d'une veuve éplorée, remarquai-je.

— Ça, c'est sûr, approuva Shelley. On aurait plutôt dit une mante religieuse !

J'appelai Ben dès l'ouverture du commissariat le lendemain matin pour lui raconter le curieux spectacle auquel j'avais assisté la veille au soir (Mary-Kate et sa crise de nerfs florale), mais il n'était pas dans son bureau.

Normal, puisqu'il s'apprêtait à débarquer chez moi. Cinq minutes plus tard, il sonna à l'Interphone.

— Bonjour. Tu as préparé la liste que je t'ai demandée ? s'enquit-il quand je lui ouvris la porte.

Comme d'habitude (parce que ça commençait à en devenir une), je perdis mes moyens. Et me noyai bêtement dans la contemplation de son physique de rêve. Il était si beau. Si sexy. Si...

— Entre, dis-je, recouvrant brusquement l'usage de la parole.

Il garda ses gants et son manteau — signe qu'il était pressé de repartir. Pour aller traquer le vrai meurtrier de Ted, ou pour m'emmener derechef au commissariat ?

Je priai pour la première hypothèse et lui tendis la liste, qu'il passa rapidement en revue.

— Qu'as-tu l'intention d'en faire, au juste ? ai-je timidement demandé.

— Je ne suis pas autorisé à te répondre, Abby. Tu sais bien que l'enquête est en cours... A propos, que faisais-tu sur les lieux du crime hier soir ?

Je ne cillai même pas. Alors, comme ça, Mary-Kate m'avait balancée ? C'était forcément elle qui avait appelé l'inspecteur pour lui signaler ma présence sur les quais...

Intéressant. Et plutôt malin de sa part, en fait. En alertant Ben, elle peaufinait son image de fiancée éplorée, en pèlerinage sur les lieux où son bien-aimé avait été sauvagement assassiné. Tandis que moi, la méchante ex, j'y étais sûrement revenue pour vérifier que je n'avais laissé aucun indice derrière moi !

— J'avais besoin de voir où ça s'est passé, expliquai-je maladroitement.

— Tu sais que la plupart des criminels reviennent sur les lieux de leur crime ?

— Non, je l'ignorais, répondis-je, mal à l'aise. Mais je n'étais pas seule, hier soir : Mary-Kate Darling était là, elle aussi. Ça ne te semble pas bizarre ?

— Pas vraiment. Je peux comprendre qu'elle ait souhaité voir l'endroit où son fiancé a rendu son dernier souffle.

— N'empêche, insistai-je, rien ne prouve que Mary-Kate n'a pas tué Ted. Elle l'a peut-être surpris avec une autre, elle aussi ! La jalousie l'a rendue folle de rage, prête à tout pour se venger... C'est plausible, non ?

Et, pour enfoncer le clou, je lui racontai l'épisode des fleurs brisées.

— Elle était manifestement en colère, admit-il. Mais ça aussi, je peux le comprendre : le chagrin nous affecte tous de manière différente.

— J'ai perdu un de mes proches, moi aussi. Je sais ce qu'est le chagrin, crois-moi ! répliquai-je un peu trop vivement.

Il me lança un regard de biais, avant de poursuivre :

— De toute façon, Mary-Kate a un alibi très solide pour la nuit du crime. Pas toi.

— Ah bon ? Où était-elle ?

— Je ne peux pas te répondre. Ce ne serait pas professionnel, je te l'ai déjà dit. Et puis, ça ne servirait à rien : Mary-Kate ne fait pas partie des suspects.

— Et moi ?

— Disons que ton cas a retenu notre attention.

— Et les autres ex de Ted ? T'es-tu intéressé à leur cas ? L'une d'elles a peut-être craqué, comme tu dis !

— Abby, je ne peux vraiment pas en discuter avec toi, mais je t'assure que nous explorons toutes les pistes. Merci pour la liste, ajouta-t-il en la glissant dans la poche de son manteau. A bientôt.

Et il partit sans se retourner.

— Si vous étiez à ma place, comment vous y prendriez-vous pour savoir ce que faisait Mary-Kate Darling le soir où Ted a été assassiné ? demandai-je à Jolie et à Rebecca en fin d'après-midi.

Elles étaient passées me voir pour me remonter le moral, et nous parlions de l'enquête.

— Je ferais ce que font les avocats quand ils cherchent une info qu'ils ne peuvent pas obtenir par les canaux officiels, répondit Jolie. Je me plongerais dans les journaux et sur Internet. Lance une recherche sur Mary-Kate : je ne serais pas étonnée que tu trouves la réponse à ta question. Elle a forcément accordé des interviews à la presse !

Je m'emparai du Portland Daily News, que Rebecca avait déposé sur le comptoir. Et là, victoire : il y avait deux articles sur le meurtre de Ted. Et, au milieu du second, l'information que je cherchais :

Par un étrange et déchirant caprice du destin, la fiancée de Ted Puck, Mary-Kate Darling, choisissait sa liste de mariage chez Crate & Barrel au moment du meurtre. « Je n'arrive pas à croire que j'hésitais entre deux services en porcelaine quand Ted a... Quand mon Ted adoré a été tué », nous a-t-elle confié avant de fondre en larmes.

Hmm. Pas si solide que ça, l'alibi de la demoiselle. Rien ne l'avait empêchée de fausser compagnie aux vendeurs de Crate & Barrel, le temps d'aller commettre un petit meurtre sur la jetée — habilement située près du magasin —, et d'être de retour trente minutes plus tard pour choisir sa batterie de casseroles !

De toute façon, je n'en démordais pas : une femme capable de sauter sur le petit copain d'une autre, le soir de l'anniversaire de ladite autre, était assez impitoyable pour commettre un meurtre de sang-froid.

Donc, étape numéro un : briser l'alibi de Mary-Kate. Etape numéro deux : convaincre Benjamin de sa culpabilité (et, du même coup, de mon innocence).

Je regardai ma montre. Parfait. J'avais juste le temps d'aller faire un tour en ville avant la fermeture des boutiques !

J'adore Crate & Barrel. Chaque fois que je pénètre dans ce temple de la déco, j'ai l'impression d'avoir enfin une vie sentimentale réussie. D'être une femme amoureuse et heureuse de l'être. Les présentoirs remplis de verres en cristal, les tiroirs d'argenterie, les tables couvertes de porcelaine et les lits parés de draps multicolores me font l'effet d'une ode à la vie de couple, et je me promène entre les allées avec le sourire béat d'une future mariée.

Lorsque j'arrivai, ce soir-là, il était 20 heures. Le magasin était bondé. Rempli de couples épanouis. C'est bien simple : je n'avais jamais vu autant d'hommes dans un magasin — à part au Salon de l'auto, bien sûr.

Je jouai des coudes pour atteindre le comptoir des listes de mariage, puis j'attendis quelques minutes qu'un ordinateur se libère. Une fois seule devant la machine, je tapai Darling et Puck. Et là, stupeur : huit pages de listing s'affichèrent à l'écran !

Zut ! Mary-Kate avait peut-être vraiment passé trois heures à choisir ses cadeaux de mariage.

— Monsieur, s'il vous plaît ? dis-je en me tournant vers un vendeur. J'aimerais acheter un cadeau pour une amie. Mais sa liste est si longue que je n'arrive pas à choisir... Pourriez-vous m'aider ?

Il acquiesça en souriant.

— Bien sûr ! Voyons voir..., énonça-t-il en se penchant vers l'écran. Oh ! Mon Dieu !... Vous n'êtes pas au courant ? Le fiancé de votre amie a été assassiné !

Il avait achevé sa phrase dans un murmure, comme s'il craignait de troubler la clientèle en mentionnant un acte aussi barbare.

— Je sais, répondis-je d'un air contrit. Mais j'ai pensé qu'elle serait touchée de recevoir un des cadeaux qu'elle avait choisis pour leur vie commune. Un bibelot ou un objet un peu ludique, peut-être ?

— Quelle bonne idée ! Il suffit de chercher, dit-il en faisant défiler la liste à l'écran. Tenez : que diriez-vous de cet adorable réveille-matin à l'ancienne ?

J'examinai la photo de l'article en question : typiquement le genre de truc que j'offrirais à ma pire ennemie.

— C'est tout à fait ce que je cherche, affirmai-je. Merci de votre aide. Je n'y serais jamais parvenue toute seule, avec une liste pareille ! Mary-Kate a dû y passer des heures !

— Oh oui ! Je m'en souviens très bien, parce que je l'ai conseillée à plusieurs reprises. Elle hésitait souvent entre deux ou trois marques, et je l'ai aidée à choisir.

— La pauvre ! Elle devait être é-pui-sée... J'espère qu'elle s'est offert une petite pause ?

— Maintenant que vous le dites, oui, je me rappelle l'avoir vue quitter le magasin, une heure après son arrivée. Elle est revenue une demi-heure plus tard, et nous avons complété la liste ensemble. Elle est certainement allée boire un café.

Bingo. Explosé, l'alibi. Grillée, Mary-Kate.

— Certainement, acquiesçai-je en souriant de toutes mes dents. Merci encore de votre aide. A bientôt.

En trente minutes, Mary-Kate avait pu aller boire un café, en effet. Ou filer sur les quais et tuer son fiancé — pour une raison que j'ignorais encore...

Mais que Ben se ferait une joie de découvrir !

Je dormais encore quand Ben sonna à l'Interphone le lendemain matin. Soit il était insomniaque, soit il avait d'autres questions à me poser... Soit il voulait me prendre au dépourvu.

Si c'était le cas, il ne serait pas déçu, songeai-je en m'observant dans le miroir de l'entrée. J'avais eu le temps de m'asperger le visage d'eau froide pendant qu'il empruntait l'ascenseur, mais rien de plus. Comme la veille, Ben aurait droit à la vraie Abby. Sans maquillage. En pyjama de velours rose et les cheveux emmêlés.

Génial !

Je lui ouvris la porte en retenant un bâillement. Il me salua d'un signe de tête, puis il baissa les yeux vers mes pantoufles Winnie l'Ourson (un cadeau de mon père).

Son silence me parut réprobateur.

— Le carrelage est glacé, expliquai-je, tout en remuant les orteils pour faire bouger les oreilles de Winnie.

Il ne sourit pas. Pour tout dire, il avait l'air franchement... sinistre.

— Il faut que je te parle, annonça-t-il d'une voix d'outre-tombe.

— Moi d'abord, répliquai-je vivement.

S'il avait l'intention de m'arrêter (et vu la tête qu'il faisait, c'était probable), autant lui raconter tout de suite ce que j'avais appris chez Crate & Barrel — ça pourrait le faire changer d'avis, non ?

— Hier soir, je suis allée interroger le vendeur de Crate & Barrel — celui qui a aidé Mary-Kate Darling à choisir sa liste de mariage, le jour du meurtre. Il m'a affirmé qu'elle avait quitté le magasin une heure après son arrivée. Elle est revenue une demi-heure plus tard pour compléter sa liste. Alors, c'est sûr, maintenant : il y a un trou dans son emploi du temps. Elle aurait pu aller tuer Ted ! achevai-je d'une voix vibrante de conviction...

Qui n'eut aucun effet sur Ben. Il ôta son manteau, l'accrocha près du mien. Et me dévisagea froidement.

— Ce qui semble de plus en plus sûr, c'est que tu aurais pu aller tuer Ted. Tu veux savoir pourquoi ?

— Pas franchement. Tu veux savoir pourquoi ?

Il croisa les bras sur son torse.

— Oui.

— Parce que ta théorie ne tient pas debout. Tu perds ton temps avec moi, Ben. Je te le répète : je n'ai pas tué Ted. Je n'ai même pas voulu le tuer. Cette idée ne m'a jamais traversé l'esprit !

— Comment se fait-il, alors, que deux de tes ex aient été victimes de tentatives d'assassinat ?

Sa question me fit l'effet d'un uppercut.

— Hein ? De quoi tu parles ?

— C'est très simple. Ted Puck a été assassiné le jour où l'annonce de ses fiançailles a paru dans la presse. Une annonce que tu reconnais avoir lue, Abby. La coïncidence ne m'avait pas échappé,

mais j'étais résolu à ne pas en tenir compte. Sauf qu'hier après-midi, en travaillant sur la liste que tu m'as donnée, j'ai découvert que deux de tes anciens petits copains ont été sauvagement agressés quelques jours après t'avoir quittée. Avoue que c'est troublant... Je n'ai plus le choix, maintenant : si tu n'as pas un alibi en béton pour ces deux événements, je serai obligé de te placer en détention provisoire.

Je me laissai tomber sur le bras d'un fauteuil, complètement hébétée. Le cauchemar ne s'arrêterait donc jamais ?

— Quels anciens petits copains ? demandai-je avec difficulté.

Ben s'assit en face de moi et ouvrit son calepin.

— Riley Witherspoon et Tom Greer.

— Quelqu'un a essayé de tuer Riley et Tom ? C'est bien ça ?

— Oui. C'est exactement ça.

— Bon. La plaisanterie a assez duré. Si c'est pour une caméra cachée, tu peux me le dire !

— Désolé, Abby. Ce n'est pas une blague.

— Mais je n'ai tué personne, bon sang ! Et je n'ai jamais essayé non plus !

Il plongea ses yeux dans les miens.

— Je ne peux plus te croire sur parole : il me faut des preuves. Réfléchis bien. Que faisais-tu il y a un peu plus d'un an, le 22 décembre, à 18 h 30 ?

— Le 22 décembre ? Comment veux-tu que je m'en souviennne ?

— Je me creuserais la cervelle, si j'étais toi. Cherche dans ton agenda. Le 22 décembre était un samedi.

— Attends, je crois que je sais... C'était le lendemain de la fameuse soirée de Noël au bureau... Tom m'avait envoyé un courrier électronique cinq minutes avant le début de la fête pour m'annoncer qu'il ne viendrait pas. Ça, c'était le 21 décembre... Donc, le 22, j'étais au dîner de fiançailles d'Opal et de Jackson ! annonçai-je triomphalement. Je m'en souviens parce qu'Opal avait d'abord souhaité organiser la réception le 21. Elle l'avait décalée au lendemain pour que je puisse assister à la soirée de Maine Life et venir au repas de famille. Tom était invité aussi, d'ailleurs.

— A quelle heure a commencé le dîner de fiançailles ? demanda Ben en sortant un stylo de sa poche.

— J'y suis allée à 17 heures pour aider Opal et Veronica à tout installer. Les invités sont arrivés vers 19 heures. Je suis partie vers minuit.

— Avec qui as-tu passé le plus de temps au cours de la soirée ? Donne-moi plusieurs noms, si possible. Je recouperai les témoignages des invités avec le tien pour vérifier ta déposition.

Je réfléchis un court instant.

— Opal pourra témoigner en ma faveur. Veronica aussi. Et... j'ai parlé longtemps avec un type, un copain de Jackson. Il venait de se faire larguer, lui aussi, et nous avons échangé nos impressions. Je ne me souviens plus de son prénom, mais tu pourras le demander à Jackson.

— Je n’y manquerai pas.

— Merci, ironisai-je. Maintenant que j’ai répondu à ta question, peux-tu me dire ce qui est arrivé à Tom ?

— Prépare-toi d’abord un bon café, suggéra-t-il. Tu en auras besoin pour affronter certains détails. C’est assez sanglant, je te préviens.

Un frisson désagréable me parcourut.

— Ah bon ? C’est si terrible que ça ?

— Et ce café, ça vient ?

— Minute, papillon. C’est pas Dunkin’ Donuts, ici!

Cette fois, le miracle se produisit : Ben leva les yeux vers moi, et il sourit — le genre de sourire à damner une sainte.

Je le contemplai avec ravissement... et me repris, un peu vexée. Si mon sourire avait le même effet sur lui, je n’aurais pas tant de mal à le convaincre de mon innocence !

Le monde est vraiment mal fait.

Je me dirigeai vers la cuisine et profitai du petit répit dans la conversation pour reprendre mes esprits. Ou ce qu’il en restait. Au fond, je n’avais pas très envie de savoir ce qui était arrivé à Tom et à Riley. Surtout si c’était sanglant... Ils n’avaient quand même pas été dévorés par des grizzlis ? Ou jetés en pâture aux alligators du zoo ?

Je mis l’eau à chauffer d’une main tremblante et m’interdis d’échafauder d’autres hypothèses. Echec sur toute la ligne : lorsque je revins dans le salon, cinq minutes plus tard, j’étais pâle comme un linge.

— Je suis prête, annonçai-je en posant le plateau sur la table basse. Raconte-moi tout.

Il but une gorgée de café, avant de répondre :

— Quelqu’un a poussé Tom Greer sous les roues d’un camion. Il attendait que le feu passe au rouge à un carrefour du centre-ville. Il s’en est tiré, mais avec de multiples fractures. Il a souffert durant des mois.

Oh ! C’était sanglant, en effet. Et douloureux.

— On l’a vraiment poussé ? murmurai-je, horrifiée. C’était peut-être un accident ?

Il secoua la tête.

— Non. M. Greer est catégorique sur ce point. Les faits se sont produits trois jours avant Noël. Le centre-ville était bondé, les piétons faisaient quasiment la queue pour traverser, les bras chargés de paquets... J’ai pensé, comme toi, que M. Greer avait peut-être été bousculé par erreur. Mais, quand je lui ai posé la question, il m’a affirmé qu’il avait clairement senti deux mains se poser dans son dos et le pousser violemment.

— Ce n’était pas moi. Et j’ai les moyens de le prouver. A 18 h 30, ce soir-là, j’étais déjà au dîner de fiançailles d’Opal. Elle te le confirmera, ainsi que le reste de ma famille et l’ensemble des invités. C’est imparable, Ben.

— Espérons-le, dit-il. Ce n’est pas tout : que faisais-tu le 28 février de l’année dernière, vers

19 h 45 ?

Je m'autorisai un soupir excédé.

— Aucune idée. Je vais chercher mon agenda.

Heureusement que je ne l'avais pas perdu, celui-là ! Il dormait paisiblement dans le tiroir de mon bureau. Je m'en emparai et l'ouvris à la dernière semaine de février.

— Le 28 février, j'étais invitée chez ma belle-mère pour fêter son anniversaire, répondis-je en me tournant vers Ben. Je suis arrivée à 19 heures et je suis repartie vers 23 heures... Et Riley ? Que lui est-il arrivé, ce soir-là ?

— Il a été attaqué par un pit-bull. Deux jours après avoir rompu avec toi.

Argh ! Ça, c'était vraiment sanglant.

— Un pit-bull ! m'exclamai-je, sincèrement choquée. Est-ce qu'il s'en est sorti ?

— Si c'est de Riley que tu parles, oui, il s'en est sorti. Avec un gros trou dans la jambe droite.

Je fermai les yeux pour ne pas imaginer les détails de la scène en question.

— C'est dingue... Deux de mes ex ont été attaqués après m'avoir quittée. Le troisième a été tué. Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

— A toi de me le dire.

Je me redressai, piquée au vif.

— Combien de fois faut-il te le répéter ? Je n'ai pas tué Ted ! Et je n'ai pas essayé de tuer Tom et Riley ! Je ne comprends rien à cette histoire, tu entends ?

— Quelle est ta version des faits, dans ce cas ? poursuivit-il, imperturbable. Comment expliques-tu que Ted ait été abattu après avoir annoncé ses fiançailles avec ta rivale ? Que Tom ait été poussé sous un camion après t'avoir quittée ? Et Riley mordu par un pit-bull après votre rupture ? Je veux bien croire aux coïncidences, mais là, c'est plutôt louche, non ?

Je dus admettre qu'il avait raison. Les coïncidences se produisent rarement en aussi grand nombre.

— Riley m'a raconté que tu l'as insulté après votre rupture, continua Ben en tournant les pages de son calepin. Tu étais très fâchée contre lui, apparemment.

— Oui, j'étais fâchée. Et je le suis encore. Ce type s'est servi de moi pour obtenir un article dans Maine Life. Il m'a larguée comme une vieille chaussette le jour où le magazine est sorti. Avoue que ce n'est pas très élégant !

— Certes, reconnut-il sans lever les yeux. Mais Tom a subi le même traitement de ta part le jour où il t'a annoncé votre rupture : tu l'as insulté, lui aussi. Tu es même allée jusqu'à souhaiter que lui et sa nouvelle copine, je cite : « s'empoisonnent avec la bûche de Noël ».

Je piquai un fard. Où était-il allé pêcher des détails pareils ? Si le sol avait pu s'ouvrir sous mes pieds à cet instant, j'aurais volontiers disparu sous terre.

— C'était immature de ma part, je te l'accorde. Mais j'étais vraiment bouleversée. Rends-toi compte : Tom m'a quittée cinq minutes avant la soirée de Noël de Maine Life. Par mail, en plus !

— Donc, tu as cherché à te venger. Tu as suivi Tom le lendemain après-midi. Quand il s'est

arrêté à ce carrefour, tu t'es glissée dans la foule et tu l'as poussé sous le camion.

— Pas du tout. J'ai un alibi, je te le rappelle.

— C'est vrai. Mais il ne suffit pas d'être allée à un repas de famille pour être blanchie, Abby. Personne ne peut garantir que tu ne t'es pas absentée un moment, le temps d'aller agresser Tom ou Riley.

— Dans ce cas, pourquoi ne soupçonnes-tu pas Mary-Kate ? Le vendeur de Crate & Barrel m'a affirmé qu'elle a quitté le magasin pendant une bonne demi-heure. Or, cette absence coïncide avec l'heure du crime ! Que te faut-il de plus ?

— Tu oublies que Mary-Kate n'est pas suspectée du meurtre de Ted.

— Elle pourrait l'être.

Il termina son café et se leva.

— Je suis navré de te le dire, mais tu es désormais notre principal suspect.

Je me levai à mon tour, mais mes jambes refusèrent de me porter : je m'effondrai sur mon kilim marocain comme une poupée désarticulée. Ben s'élança vers moi et m'aida à me redresser. Ce faisant, il me sonda du regard, comme pour s'assurer que je ne jouais pas la comédie.

Je sentis la moutarde me monter au nez. Ce type était vraiment têtu comme une mule.

— Combien de fois faut-il que je te le dise : je n'ai pas tué Ted! assénai-je. Et je n'ai pas agressé Tom et Riley ! Mes amis te le diront : je ne ferais pas de mal à une mouche !

Il se tut un instant. Puis il reprit, d'un ton terriblement neutre :

— Ta liste ne mentionne personne entre le collège et la fac. Tu n'as pas eu de petits copains au lycée ?

Je priai pour ne pas rougir.

— Non.

— Dommage. J'aurais pu les connaître, puisque nous étions dans le même établissement... Tu n'es pas allée au bal de fin d'année, en terminale ?

Le bal. Quand j'avais compris que Ben ne ferait jamais attention à moi, j'avais accepté l'invitation de Pete Strummer, qui avait insisté toute l'année pour sortir avec moi, un peu comme Roger, mon collègue de Maine Life.

— Si. J'y suis allée avec Pete Strummer.

— Pete Strummer ? Vraiment ?

Il fit un effort manifeste pour ne pas éclater de rire.

— Oui, vraiment, répliquai-je, un peu vexée. Pourquoi ? Tu as une dent contre Pete ?

— Pas du tout. Je le connaissais à peine. Mais il avait la réputation d'être un peu... maladroit, si ma mémoire est bonne.

Maladroit? Pete était si distrait qu'il se cognait aux murs. Aux portes. Aux gens. A tout ce qui se trouvait sur son passage, en fait. Quand je lui ai demandé, un matin d'avril, pourquoi il n'avait pas remarqué les deux majorettes en tenue qui discutaient au milieu du couloir et qu'il venait de percuter, il m'a répondu : « Je pensais à toi. Et au problème de trigonométrie que le prof de maths

nous a donné pour demain. »

— Ta mémoire n'est pas si bonne que ça, puisque tu ne te souviens pas de moi ! répliquai-je sans réfléchir.

Au fond, je ne comprenais pas que Ben ne m'ait pas remarquée : j'avais passé l'année entière à contempler son profil en cours d'espagnol. A le dévorer des yeux à la cantine. A le suivre du regard dans les couloirs. Et il ne m'avait même pas vue !

C'était à...

— Abby ? murmura-t-il. A quoi penses-tu ? Tu ne dis plus rien.

Difficile de ne pas rougir, là encore. Mais j'y parvins. Tant bien que mal.

— Je... je pensais au lycée.

Il se leva, prêt à partir.

— J'y pense parfois, moi aussi.

Je l'accompagnai jusqu'à la porte et le regardai enfiler son manteau.

— Au fait... Dois-je prendre un avocat ? demandai-je.

— A toi de voir. Il n'y a pas d'urgence, puisque nous n'avons pas retenu de charges contre toi. A bientôt, Abby. Merci pour le café.

Après son départ, je restai un long moment blottie dans mon fauteuil favori. Que m'arrivait-il ? Deux jours plus tôt, tout allait (presque) bien. Et, brusquement, tout s'était mis à aller de travers.

Explication numéro un (la pire) : un dingue avait décidé de s'en prendre à mes ex. Et de m'envoyer en prison à sa place.

Explication numéro deux (vaguement réconfortante) : j'étais victime d'une étrange série de coïncidences. Ça existait, non ? Prenez Mark Twain, par exemple. Né le jour du passage de la comète de Halley. Mort le jour du passage de la même comète.

Y avait-il une relation quelconque entre Mary-Kate Darling, Riley et Tom ? Je me creusai les méninges — en vain. Je pouvais envisager que cette fille ait tué Ted : elle l'avait peut-être surpris avec une autre, ou bien Ted lui avait subitement annoncé qu'il ne voulait plus l'épouser. Alors, elle avait craqué, comme disait Ben. Mais pourquoi se serait-elle attaquée à Tom et à Riley ? Ça n'avait aucun sens !

D'où l'idée des coïncidences. Quelqu'un avait peut-être bousculé Tom au carrefour, sans le faire exprès. Et quelqu'un d'autre avait peut-être lâché par mégarde un pit-bull chez Riley. C'était (théoriquement) possible. Du même coup, les agressions dont ils avaient été victimes devenaient de simples accidents. Qui n'avaient rien à voir avec moi. Parfait. Restait le meurtre de Ted. Ça, c'était tout sauf un accident. Et plus j'y pensais, plus je trouvais à Mary-Kate des airs de coupable idéale.

Je décrochai le téléphone. J'avais rencontré Jonathan, le cousin germain de Ted, à deux occasions, et nous avions sympathisé. Avec un peu de chance, il accepterait de me parler. Et, si j'étais vraiment chanceuse, il me livrerait quelques infos intéressantes sur la fiancée de mon ex.

— Je n'arrive toujours pas à y croire, dit Jonathan Alexander en vidant trois paquets de sucre dans sa tasse de café.

Nous étions installés au Starbucks du Vieux Port. Nos deux cappuccinos, le brownie de Jonathan et mon cookie géant se côtoyaient sur la petite table qui séparait nos fauteuils club.

Agé d'une quarantaine d'années, Jonathan, le cousin germain de Ted du côté de sa mère, était marié et père de triplés. Il ressemblait un peu à Ted — sauf qu'il avait du ventre. Et un pull marin à motifs ridicules (un semis de petits homards rouge vif).

Ted et moi avons été invités chez lui à deux reprises au printemps dernier : pour un barbecue en famille et pour le sixième anniversaire des triplés. A cette occasion, Ted avait offert aux enfants un portique flambant neuf qui avait été installé dans le jardin en début de matinée. Equipé de deux balançoires, d'échelles et d'une corde à nœuds, il était surmonté d'une cabane en forme de château fort, dans lequel Ted avait passé une bonne partie de l'après-midi avec les triplés. Il s'était si bien mêlé à leurs jeux, partageant leur excitation, essuyant leurs larmes ou riant aux éclats à la moindre de leurs facéties que j'étais tombée folle amoureuse de lui (pour la vingtième fois en vingt jours).

Domage que ma mémoire ne soit pas plus sélective... J'aurais eu moins de chagrin si j'avais pu effacer les bons souvenirs et ne garder que les mauvais. Mais j'avais vraiment été heureuse avec Ted. Et je n'étais pas près de l'oublier.

— Je n'arrive pas à y croire non plus, répondis-je. Il était si inventif, si plein d'énergie !

Jonathan hocha la tête.

— Tu l'as vu avec les enfants : il pouvait passer des heures à jouer avec eux sans se lasser. Les triplés l'adoraient. Nous l'invitions chaque année pour Thanksgiving depuis la mort de ses parents. En fait, nous étions ses seuls proches, puisqu'il était enfant unique... D'ailleurs, j'ai souvent pensé que sa façon de multiplier les relations amoureuses était un défi, un pied de nez au destin qui l'avait privé de sa famille. Comme ça, il avait toujours une copine en réserve en cas de rupture.

Bingo. A mon tour de sortir mon calepin de détective !

— D'après toi, Mary-Kate n'était donc pas la seule femme de sa vie ?

Jonathan mordit dans son brownie, avant de répondre :

— Si. Elle avait peu à peu évincé toutes les autres, en fait.

Dont moi.

Avais-je pensé à voix haute ? Mon interlocuteur se figea, l'air embarrassé.

— Je ne t'ai pas blessée, j'espère ? Je sais que tu as souffert de l'inconstance de Ted, mais l'eau a coulé sous les ponts, n'est-ce pas ?

Je le rassurai d'un sourire, l'encourageant à poursuivre.

— J'ai reçu la visite des inspecteurs chargés de l'enquête, hier, reprit-il. Ils m'ont posé des tas de questions sur les copines de Ted. J'ai dit que tu étais la plus sympathique de toutes celles qu'il m'avait présentées. Et que tu n'avais rien d'une criminelle.

Incroyable. Un quasi-inconnu, un homme que j'avais vu deux fois dans ma vie des mois auparavant, était farouchement convaincu de mon innocence. Alors que la quasi-totalité de mes proches étaient persuadés que j'avais abattu Ted de sang-froid !

— Merci, dis-je. Ça me touche beaucoup... D'autant que les inspecteurs ont orienté leurs soupçons sur moi, sous prétexte que j'étais la dernière copine de Ted avant ses fiançailles !

Il secoua la tête d'un air dépité.

— Je n'ai pas réussi à les faire changer d'avis, alors... Pourtant, quand ils m'ont demandé ce que je pensais de toi, j'ai vraiment chanté tes louanges ! Je leur ai raconté que tu avais été adorable avec ma fille le jour de leur anniversaire, quand ses frères l'ont fait tomber de la balançoire. Je m'en souviens très bien... Tu l'as prise dans tes bras pour la consoler, puis tu as natté ses cheveux et tu lui as montré comment faire un collier de pâquerettes. Les assassins ne font pas des choses pareilles !

Ah bon ? Je ravalai mes doutes pour ne pas l'inquiéter outre mesure et revins au sujet qui m'intéressait (les ex de Ted et leur culpabilité éventuelle).

— Moi aussi, j'aimerais les faire changer d'avis... As-tu raconté aux enquêteurs que Ted voyait d'autres femmes en même temps que moi ? Des copines qu'il gardait « en réserve », comme tu dis ?

— Oui. J'ai expliqué qu'il fréquentait deux autres filles, à l'époque, mais que tu étais sa relation la plus sérieuse.

Hmm. Tel que je connaissais Ben, il avait certainement déjà rendu visite aux filles en question pour vérifier leur emploi du temps le soir du meurtre. Elles avaient sans doute de bons alibis. Ou elles savaient mentir comme personne.

— Ted te les avait-il présentées ? demandai-je avec un pincement au cœur.

— Pas vraiment. Mais je suis tombé sur Ted par hasard quand il était en leur compagnie, et il avait brièvement fait les présentations. La première fois, il était avec Ariella : ils pique-niquaient près du phare, un samedi midi.

— Comment peux-tu être certain qu'ils sortaient ensemble? C'était peut-être juste une bonne copine?

Il rougit.

— Ça m'étonnerait. Ted était allongé sur ses genoux, et elle se penchait pour l'embrasser... Désolé, Abby.

— Ce n'est rien, assurai-je vaillamment. Et l'autre fille, comment s'appelait-elle ?

— Bijou. Ce n'était pas son vrai prénom, mais tout le monde l'appelait comme ça, parce qu'elle adorait la joaillerie. D'ailleurs, elle admirait la vitrine d'une bijouterie avec Ted quand je les ai aperçus, au centre commercial près du Vieux Port. Il me l'a présentée comme sa petite amie. J'ai pensé que vous vous étiez disputés, tous les deux, et qu'il était allé voir ailleurs.

— C'était avant qu'il rencontre Mary-Kate ?

— Non. Ils se connaissaient déjà, à l'époque.

— Attends un peu... Si je comprends bien, il y avait la fille du phare, la fille du centre

commercial, la future fiancée... et moi. J'étais quoi, là-dedans ?

Il sourit.

— La plus gentille de toutes. C'est comme ça qu'il parlait de toi, en tout cas.

L'ironie de la situation faillit m'arracher un fou rire. Si Ted avait su que la « plus gentille » de ses dulcinées serait soupçonnée de l'avoir tué, il aurait sans doute révisé son opinion sur les autres membres de son gynécée !

Et quel gynécée, en effet : pendant que je passais mon temps libre à écrire « Abby Puck » sur des nappes en papier, Ted, lui, se demandait avec laquelle de nous quatre il passerait la nuit...

Puis il nous avait toutes quittées pour Mary-Kate, la favorite. Pourquoi l'avait-elle emporté, au fait ?

Lorsque je posai la question à Jonathan, il haussa les épaules d'un air désabusé.

— Aucune idée. Elle est très jolie, mais pas plus que toi ou les deux autres filles que j'ai rencontrées à l'époque. La seule chose qui...

Il rougit violemment et fit un geste de la main pour écarter ce qu'il venait de dire.

— Oublie ça. Je n'en sais rien, en fait.

— Si. Dis-moi à quoi tu penses, insistai-je.

— Eh bien... Elle avait une sexualité débridée, avoua-t-il d'un air de conspirateur.

Je fronçai les sourcils, intriguée.

— Comment ça ?

— Elle était prête à tout. L'amour à trois. Les clubs échangistes. Les boîtes de strip-tease. Rien ne la rebutait. Ted n'en revenait pas d'être tombé sur une fille pareille ! Il était au septième ciel, et j'espère qu'il y est encore, conclut-il sobrement.

Moi aussi. Mais j'étais un peu sonnée par ses révélations, tout de même. J'avalai distraitemment une gorgée de café. Alors, comme ça, c'était au lit que Mary-Kate avait conquis Ted ? A coups de pratiques libertines ? Quelle déception !

— Et toi ? demandai-je en reposant ma tasse sur la table. Comment la trouvais-tu ?

Il grimaça.

— Franchement ? Pas très sympathique. Elle était polie mais pas vraiment gentille. Avec les enfants non plus, d'ailleurs. Et je n'ai jamais aimé les filles qui se donnent des grands airs.

Des grands airs ? Intéressant.

— Elle est issue d'une famille riche ?

— Si c'est le cas, elle ne s'en est jamais vanté. Elle est de Barmouth, c'est tout ce que je sais.

J'écarquillai les yeux.

— De Barmouth ? Tu en es sûr ?

J'étais née à Barmouth. Ben aussi. C'était une petite ville, au sud de Portland. Si Mary-Kate y avait vécu, comment expliquer que nous ne l'ayons jamais rencontrée ? Que nous n'ayons jamais entendu parler de sa famille ? Il n'y avait, à ma connaissance, aucun Darling à Barmouth. Et j'étais

certaine de ne pas avoir côtoyé Mary-Kate sur les bancs de l'école.

— Sûr et certain, affirma Jonathan. Elle m'a même raconté qu'elle avait été vice-présidente de sa classe, au lycée.

Ah bon ? Alors là, j'en tombais de ma chaise (au sens figuré).

La bonne nouvelle, c'est que j'avais maintenant trois suspectes. Mais, comme Jonathan ne se souvenait ni du nom de famille d'Ariella ni du vrai prénom de Bijou, je n'étais guère plus avancée.

Qu'importe. Je finirais bien par découvrir la clé du mystère... Auprès de Mlle Darling en personne, par exemple ?

Je me précipitai chez moi pour consulter l'annuaire des anciens élèves du lycée de Barmouth. Mes souvenirs étaient exacts : aucune Mary-Kate Darling n'avait fréquenté l'établissement. Il y avait bien une Mary-Katherine Mulch dans la classe au-dessus de la mienne, mais elle ne ressemblait pas du tout à la fiancée de Ted. Je scrutai la petite photo publiée en regard de son nom. Cheveux blonds et frisés, nez disgracieux, prunelles bleu clair : à moins d'avoir été l'heureuse bénéficiaire d'une transformation radicale pour une émission de télé-réalité, Mary-Katherine Mulch n'était pas Mary-Kate Darling.

Je reposai l'annuaire sur l'étagère. Retour à la case départ.

Par acquit de conscience, j'ouvris quand même le Bottin de Barmouth à la lettre M : aucun Mulch n'y figurait.

J'appelai les renseignements. Même réponse. Pas de Mulch non plus dans les agglomérations voisines de Barmouth.

— Je n'ai aucun Mulch dans le comté, assura l'opératrice.

— Y a-t-il des Mulch sur liste rouge ?

— Je ne suis pas autorisée à vous répondre.

Décidément, ça devenait une manie... Cette fille s'était passé le mot avec Ben, ou quoi ?

Je raccrochai. Aux grands maux les grands remèdes. Puisque tout le reste avait échoué, je n'avais plus qu'une solution : aller parler à Mary-Kate.

Si elle acceptait de parler avec moi.

Lorsque je poussai la porte des bureaux de Maine Life le lendemain matin, Marcella ne me montra pas du doigt en s'esclaffant. Bien au contraire : elle m'accueillit d'un joyeux « Bonjour, Abby ! » et me tendit un sachet de miniviennoiseries toutes plus appétissantes les unes que les autres.

— Sers-toi, dit-elle. J'ai dévalisé la boulangerie française de mon quartier, ce matin. Je sais que tu adores les pains aux raisins..., mais j'ai aussi pris des croissants et des pains au chocolat.

Bizarre. Marcella ne partageait jamais rien avec personne. Avait-elle une faveur à me demander ?

— Merci, répondis-je en choisissant un croissant bien doré.

Et deux pains aux raisins.

Elle me décocha un sourire radieux.

— J'adore tes nouvelles bottes.

Cette fois, c'était sûr. Il se passait quelque chose d'anormal. Marcella ne m'avait pas adressé un seul compliment depuis qu'elle avait été embauchée, deux ans plus tôt. Que lui arrivait-il, bon sang ?

Je m'engageai dans le couloir. Où la situation, déjà bizarre, devint carrément étrange. Mes collègues, qui se contentaient normalement de me saluer d'un signe de tête, se divisèrent en deux catégories : ceux qui s'enfuirent en m'apercevant et ceux qui, comme Marcella, me couvrirent de compliments et de sourires hypocrites. Un pressentiment désagréable m'envahit. Quand mon père était mort trois ans plus tôt, l'équipe s'était contentée de déposer une carte de condoléances sur mon bureau. Là, mon ex se faisait assassiner, et tout le monde se mettait en quatre pour me faire plaisir.

Ça sentait l'entourloupe à plein nez.

Je jetai un œil dans le box de Shelley, mais elle n'était pas encore arrivée. Oh oh ! La photo de Baxter n'était plus à sa place habituelle, près du pot à crayons. C'était mauvais signe. Baxter et Shelley avaient brièvement rompu cinq fois au cours de l'année précédente, mais ils avaient toujours fini par se réconcilier. Et, même aux pires moments de ces crises passagères, Shelley n'avait jamais enlevé sa photo de son bureau.

Je m'installai à mon poste en me promettant de l'appeler si elle n'était pas arrivée dans dix minutes. J'allumai l'ordinateur et m'emparai du téléphone. Première tâche de la journée : écoute et lecture de mes messages. J'en aurais pour un petit moment, ce matin. J'avais vingt-sept nouveaux messages téléphoniques et trente-six e-mails non lus.

Mes lecteurs s'étaient-ils tous passé le mot ?

Apparemment non. Henry Fiddler était l'auteur des quatre premiers messages vocaux.

« Abby, c'est Henry Fiddler. Je suis désolé de t'avoir abandonnée chez L.L. Bean dimanche midi. Je prenais un sirop pour la toux qui altérait mes facultés de jugement. »

Un sirop pour la toux ? Je pressai la touche trois d'un doigt rageur. Message supprimé.

« Abby, c'est encore Henry Fiddler. Je suis passé au commissariat ce matin pour me mettre sous la protection des forces de l'ordre. A partir de maintenant, tu dois respecter une distance de sécurité d'au moins quinze mètres entre nous. Dans ton intérêt et dans le mien, je te demande instamment de ne pas enfreindre cette mesure, ou je serai dans l'obligation de te faire arrêter. »

Touche trois. Supprimé !

« Abby, c'est Henry. J'espère sincèrement que tu comprendras ma réaction. Mes parents sont très âgés et, s'il m'arrivait malheur, ils n'auraient plus personne pour s'occuper d'eux. »

Seigneur ! Vite, la touche trois.

« Abby, c'est encore moi. Surtout, ne t'imagines pas que je te croie coupable. J'ai pris mes précautions, c'est tout. D'ailleurs, je suis certain que tu aurais fait la même chose à ma place. »

J'appuyai une dernière fois sur la touche trois et m'affalai sur mon bureau, la tête entre les mains.

Qu'avais-je fait au monde pour...

— Abby ?

Je levai les yeux. Marcella se tenait sur le seuil de la porte, le sachet de viennoiseries à la main.

— Prends tout, dit-elle. Tu es si mince que tu peux te permettre ce genre de gourmandises... J'adore ton chemisier, au fait. Tu viens de l'acheter ?

Ah ! Je commençais à comprendre. Ben n'avait pas chômé. Il avait interrogé tous les membres de mon entourage, passé et présent, pour vérifier mes alibis. Résultat : je me retrouvais avec une armée de collègues serviles et apeurés, une famille en miettes et des amis soupçonneux.

Bien joué, Ben.

— Si tu veux que je t'aide à classer ton courrier, n'hésite pas. Je serai ravie de te donner un coup de main ! minauda Marcella en se penchant vers le bureau pour y poser le sachet de viennoiseries sans avoir à faire un pas vers moi.

Au cas où j'aurais des envies de meurtre ?

— C'est gentil, assurai-je, partagée entre le rire et les larmes. Merci pour les viennoiseries. Tu avais raison : j'adore ça !

Je jetai mon dévolu sur un pain aux raisins délicieusement croustillant. Miam ! La situation n'avait pas que des mauvais côtés, finalement.

Marcella me décocha son sourire ultra-bright pour la troisième fois de la matinée et sortit aussi vite que le lui permettaient ses talons trop hauts.

Je délaissai mon répondeur (qui continuait de clignoter) et ouvris ma boîte e-mail.

« Salut Abby ! C'est Laura Corry. Tu te rappelles de moi ? Nous étions ensemble à l'école primaire de Barmouth. Je voulais juste te dire que je suis désolée de t'avoir embêtée en CM1. J'étais jalouse parce que tu étais meilleure que moi en maths. Je pars vivre en Alaska et je n'ai pas le temps de te rendre visite, mais je t'assure que ça m'aurait fait vraiment plaisir de te revoir. Amicalement, Laura. »

Je me souvenais parfaitement de cette fille. Elle avait passé l'année à coller des sucettes à moitié entamées dans mes cheveux en me menaçant des pires infamies si je la dénonçais. Et c'était maintenant qu'elle s'excusait ? Encore une qui avait reçu la visite de l'inspecteur Ben...

Franchement, ça commençait à devenir gênant. A ce rythme-là, je pourrais bientôt compter sur les doigts d'une main ceux qui n'étaient pas au courant que j'étais soupçonnée d'avoir tué mon ex !

Le téléphone sonna.

— Allô ?

— Abby, c'est Oliver Grunwald.

— J'ai reconnu ta voix, dis-je. Comment va Osc...

— Très bien, m'interrompit-il. Ecoute, je voulais te dire que tu étais deuxième sur notre liste des marraines d'Oscar. Nous n'avons pas décidé de choisir quelqu'un d'autre parce que nous manquons de confiance en toi, au contraire. Nous te faisons pleinement confiance, Abby.

Pauvre Oliver ! Ce mensonge lui crevait le cœur, c'était clair.

— Je suis vraiment arrivée deuxième sur la liste ? demandai-je d'un ton ingénu.

— Oui.

— Donc, s'il arrivait malheur à la personne que vous avez choisie, je serais la marraine d'Oscar ?

Silence.

— Eh bien... Je suppose que oui, admit-il.

— C'est un peu risqué, non ? ironisai-je. Qui te dit que je ne vais pas tuer cette personne pour prendre sa place ? De qui s'agit-il, d'ailleurs ?

Aucune réponse. Il m'avait raccroché au nez.

Shelley venait de m'apporter une tasse de thé (pas parce qu'elle pensait que j'avais tué Ted, mais parce qu'elle avait deviné que j'avais besoin de réconfort), quand Ben téléphona, dix minutes plus tard.

— Oliver Grunwald vient de déposer une demande de protection contre toi. Si tu t'approches de lui ou de son fils, nous serons contraints de t'arrêter. Le périmètre de sécurité a été fixé à quinze mètres. Je te demande de...

— Quoi ? Je n'ai plus le droit de voir Oscar ? C'est dingue ! Est-ce qu'Olivia est au courant ?

Ben marmonna qu'il avait un appel sur l'autre ligne et raccrocha en promettant de me recontacter très vite.

Je composai aussitôt le numéro d'Olivia. C'était à dormir debout ! Mais elle ferait entendre raison à son mari, j'en étais sûre.

— Allô ?

— Olivia, c'est Abby.

Silence.

— Olivia ?

— Désolée, Abby. Je ne peux pas te parler maintenant. On se voit bientôt, d'accord ?

— A quinze mètres de distance ?

— Je te rappelle dès que possible, dit-elle sans répondre à ma question.

Et elle raccrocha.

Je sentis les larmes me monter aux yeux. Que ce crétin d'Oliver se méfie de moi, passe encore.

Nous n'avions jamais eu d'atomes crochus. Mais Olivia ?

Quelqu'un toussota derrière moi. Je me retournai. C'était encore Marcella.

— M. Finch veut te parler, annonça-t-elle avec un sourire crispé. Il t'attend dans son bureau.

— J'y vais.

Elle avait déjà disparu dans le couloir. Pour la seconde fois de la matinée, un sombre pressentiment m'envahit.

— Shelley ? Tu penses que je suis virée ? murmurai-je. Finch n'a peut-être pas envie de me garder. Une journaliste soupçonnée de meurtre, ça fait désordre !

— Certes, mais ce n'est pas un motif de licenciement... A mon avis, il veut simplement te donner quelques jours de congés supplémentaires, le temps que la tempête s'apaise.

— Tu crois ?

— Mais oui ! Je t'attends ici. Tu me raconteras tout ?

— Promis. Ensuite, on déjeunera ensemble, d'accord ?

Elle eut un sourire triste.

— D'accord... C'est vraiment gentil de me le proposer.

Normalement, elle déjeunait avec Baxter (sauf le vendredi, parce qu'il était en réunion de service), mais ils avaient rompu deux jours plus tôt, et je savais qu'elle aurait besoin de compagnie pendant quelque temps. Motif de la rupture : toujours le même. Shelley ne voulait pas s'installer chez Baxter sans bague de fiançailles, et Baxter ne voulait pas se fiancer sans avoir d'abord essayé de vivre avec elle.

— Ne t'inquiète pas, reprit-elle vaillamment. J'ai l'habitude, maintenant ! Nous serons réconciliés la semaine prochaine. S'il accepte de cracher un diamant, bien sûr.

Elle soupira.

— Au point où j'en suis, un peu de verroterie ferait l'affaire. Je l'aime tellement...

Ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Mais je t'ennuie avec mes histoires... Va vite voir ce que veut le père Finch. Ensuite, nous nous occuperons de ton imbécile de beau-frère. Je suis certaine que ta sœur le fera revenir sur sa décision !

Je la remerciai d'un sourire. C'est dans les pires moments qu'on reconnaît ses vrais amis. Et Shelley en faisait indéniablement partie.

Je longeai le couloir en évitant les regards curieux, craintifs ou hypocrites de mes collègues et

m'arrêtais devant le bureau du directeur de la rédaction.

— Gray ? dis-je en frappant à la porte. Je peux entrer?

— Abby ! s'exclama-t-il avec enthousiasme. Entre donc. Je t'attendais.

— Tu voulais me parler ?

— Oui. J'ai une excellente nouvelle à t'annoncer. Assieds-toi... Parfait. Maintenant, écoute-moi bien : nous avons décidé de te nommer chef de rubrique !

Je faillis tomber à la renverse. Ça faisait un an que j'attendais cette promotion ! Chaque fois que je l'avais demandée, j'avais gentiment mais fermement été renvoyée dans mes foyers...

Et c'était maintenant qu'on me l'accordait ?

— Tu as donné le meilleur de toi-même depuis ton arrivée ici, reprit Finch d'un ton ronflant. Ta détermination, ta rigueur professionnelle et ta motivation ne font aucun doute. Je dirais même qu'elles font l'admiration de tous ! Il était temps de te récompenser, ce que nous faisons aujourd'hui en t'offrant davantage de responsabilités au sein de l'équipe. Naturellement, cette promotion s'accompagne d'une augmentation de salaire de dix pour cent — c'est un beau cadeau, mais tu le mérites amplement !

Il était si mielleux que je fus prise d'un doute. Etais-je récompensée pour mes bons et loyaux services... ou amadouée par un directeur aux abois, prêt à tout pour protéger sa peau et son équipe de la tueuse qui rôdait dans les couloirs ?

Difficile de le savoir. Mais une promotion restait une promotion. Maintenant que je la tenais, je ne la lâcherais pas !

— Merci, Gray. Tu ne pouvais pas me faire plus plaisir. Quelle rubrique as-tu décidé de me confier ?

— En fait, j'aimerais que tu fasses évoluer ta rubrique actuelle pour la transformer en véritable rendez-vous mensuel avec les lecteurs. Tu disposeras d'une pagination élargie — deux pleines pages — et de moyens additionnels qui te permettront de partir en reportage. Pour démarrer en fanfare, je te propose d'aller tester les services offerts aux visiteurs dans un endroit de rêve. Tous frais payés. Départ immédiat, retour lundi.

Génial ! Moi qui mourais d'envie de quitter Portland ce week-end... et aux frais de la princesse, en plus ! Je ne pouvais pas rêver mieux. Finch avait parlé d'un « endroit de rêve »... Ce serait sans doute Camden, ma ville préférée. Ou Augusta, la capitale du Maine. A moins qu'il ne s'agisse de Moosehead Lake ?

Peu importait, en fait — du moment que j'échappais à Ben et à ses questions. Et que je mettais un peu de distance entre ma famille et moi.

La voix de Fargo me revint subitement à la mémoire. « Ne quittez pas la ville, mademoiselle Foote. »

Zut ! J'avais oublié ce détail. Bah ! Je m'arrangerais avec Ben. Il pouvait poursuivre l'enquête sans moi, non ? De toute façon, j'emporterais mon téléphone portable. Et mon ordinateur. Il n'aurait qu'à m'écrire s'il avait des questions à me poser !

— Où m'envoies-tu ? demandai-je à Gray.

Il sourit, manifestement ravi de me faire plaisir.

— A Moose City ! C'est un peu loin mais, si tu pars dès maintenant, tu y seras pour dîner. Marcella t'a réservé une chambre dans un petit hôtel absolument charmant. En plein centre !

Je fronçai les sourcils. Moose City, la capitale de l'original ? On ne pouvait pas faire plus au nord sans se retrouver au Canada. Et son surnom n'était pas volé : d'après ce que j'en savais, la ville comptait quatre-vingts pour cent d'originaux pour vingt pour cent d'humains. Franchement, je doutais que mes lectrices s'intéressent de près à un endroit pareil !

Bizarre. Très bizarre.

— Gray ? Je crois que nous devrions d'abord en parler à l'inspecteur Orr, répliquai-je prudemment. Il m'a recommandé de ne pas quitter Portland. Au cas où il aurait besoin de moi dans le cadre de l'enquête sur le meurtre de Ted Puck.

— Oh, ne t'inquiète pas pour ça ! J'ai déjà tout arrangé avec lui. Va vite faire ta valise, Abby. Et n'oublie pas ton appareil photo !

Je mis à profit le long trajet jusqu'à Moose City (cinq heures, en roulant bien) pour réfléchir sérieusement à la situation. Une question, surtout, me hantait. Pourquoi ? Pourquoi quelqu'un s'en prenait-il à mes ex ?

Pour tenter d'y voir plus clair, je résolus de m'en tenir aux faits, et rien qu'aux faits.

Donc, pour récapituler :

En décembre, Tom Greer me quitte par e-mail. Le lendemain, il est poussé sous un camion.

En février, Riley Witherspoon me quitte par téléphone. Deux jours plus tard, un pit-bull festoie sur sa jambe droite.

En juillet, Ted Puck me quitte...

Eh ! Ted ne m'a pas quittée, justement. Il me trompait, et je l'ai surpris avec sa maîtresse — nuance. Il a prétendu qu'il avait l'intention de m'en parler, mais l'aurait-il fait si je ne l'avais pas trouvé dans les bras de Mary-Kate le soir de mon anniversaire ? Après tout, rien ne l'y obligeait... Il nous menait déjà en bateau, Ariella, Bijou et moi. Pourquoi n'aurait-il pas ajouté Mary-Kate à la liste ?

La question valait son pesant de cacahuètes, certes. Mais, comme Ted n'était plus là pour y répondre, inutile de s'y attarder. Revenons aux faits : je disais que Ted ne m'avait pas quittée. Pas à la manière de Tom et de Riley, en tout cas. En bon passif agressif (comme Charlie Heath, le joueur de base-ball), il s'était contenté de laisser ses actes provoquer la rupture à sa place.

Or, Charlie Heath était a) toujours en vie, et b) en bonne santé. A ma connaissance, personne n'avait tenté de le tuer après notre rupture.

Il y avait pourtant un point commun entre Charlie et Ted : je les avais vraiment aimés. Alors que Tom et Riley me plaisaient, sans plus. Pourquoi l'assassin les avait-il agressés aussitôt après notre rupture, alors qu'il avait attendu six mois pour s'en prendre à Ted ?

Etait-ce parce que Ted venait d'annoncer ses fiançailles ?

Je donnai un violent coup de frein (ce qui ne posait pas de problème, puisqu'il n'y avait personne derrière moi depuis une cinquantaine de kilomètres). Le tueur s'en prendrait-il à Charlie s'il décidait de se fiancer, lui aussi ?

Je secouai la tête. Cette fois, j'allais trop loin. L'assassin n'avait tout de même pas adapté sa stratégie meurtrière au type de relations que j'entretenais avec mes ex !

Ce qui me ramenait à mes questions initiales. Qui ? Et pourquoi ? Si je trouvais le pourquoi, je trouverais peut-être le qui. Ou si je trouvais le qui, je pourrais lui demander pourquoi... et m'estimer heureuse d'avoir enfin tout compris !

Un panneau « Bienvenue à Moose City » salua mon entrée dans la capitale de l'original. A part ça, rien de neuf : même route vide, mêmes sapins. Et pas le moindre original à l'horizon.

Je tentai de maîtriser ma déception quand un second panneau m'indiqua la direction du centre-ville. Ouf ! Je quittai la route principale et suivis une route secondaire pendant un bon kilomètre avant d'arriver sur la place du village — très « Nouvelle-Angleterre », avec ses maisons à pans de

bois peintes en blanc, ses petites boutiques et son église à clocher pointu. Les consignes de Marcella (« Tourne à gauche dans Moose City Boulevard ») me guidèrent jusqu'à mon B&B, le Fowler's Inn.

Finch avait raison : Marcella avait bien choisi. C'était une ancienne bâtisse soigneusement restaurée, située en plein cœur du village. De l'autre côté de la rue, un magasin d'alimentation générale, plusieurs cafés et quelques restaurants accueillèrent les skieurs de retour des pistes (le village était réputé pour ses kilomètres de pistes de ski de fond, de raquettes et de motoneige).

Je me garai sur le parking adjacent au B&B et fis rouler ma valise jusqu'au perron. Je fus accueillie par les Fowler eux-mêmes, un couple d'une soixantaine d'années au sourire engageant, qui me souhaitèrent la bienvenue à Moose City et me conduisirent jusqu'à ma chambre, une vaste pièce au plancher verni qui donnait sur l'arrière de la maison.

Broderies encadrées aux murs, édredon sur le lit, salle de bains bien chauffée : je pris possession des lieux avec plaisir. Sur la table de chevet, une assiette de biscuits aux pépites de chocolat, une tasse et un assortiment de thés en sachets attendaient le visiteur, avec ce message :

« Une bouilloire électrique est à la disposition de nos hôtes dans la salle commune. »

Je défis ma valise et m'installai dans un fauteuil pour passer en revue les brochures touristiques glanées à la réception. J'étais ici incognito (Marcella s'était bien gardée de préciser aux Fowler la raison de ma visite à Moose City), ce qui me permettrait de travailler en toute objectivité. J'avais lancé une recherche sur Internet avant de partir et noté plusieurs adresses, mais le village était si petit que j'aurais vite fait de repérer les curiosités ou les établissements à signaler à mes lecteurs. D'après les brochures, Moose City comptait trois restaurants, deux cafés, plusieurs magasins spécialisés dans les sports d'hiver, deux boulangeries, trois salons de coiffure, trois librairies, quatre magasins d'antiquités... et deux diseuses de bonne aventure.

Génial ! J'avais toujours rêvé de me faire tirer les cartes. La voyante qui m'annoncerait que mon avenir ne passait pas par la case « prison » aurait droit à mes plus chaleureuses recommandations !

Je m'apprêtais à aller me préparer un thé dans le salon quand on frappa à la porte.

— Abby, c'est Benjamin Orr.

Très drôle.

J'ouvris la porte... et faillis tomber à la renverse : c'était bien lui. Ben Orr. Plus beau que jamais dans son manteau noir.

— Tu m'as suivie jusqu'ici ? m'exclamai-je, incrédule. Tu n'as vraiment pas d'autres suspects à te mettre sous la dent ?

— Je suis comme toi, Abby : je fais mon travail. Mais nous pourrions dîner ensemble, puisque nous sommes ici tous les deux et que tu dois débusquer le meilleur steak de Moose City.

Vu sous cet angle, son travail et le mien me semblaient nettement plus agréables, tout à coup.

— En fait, j'avais l'intention de débusquer le meilleur steak d'orignal de Moose City. Ça te tente ?

L'expression indéchiffrable qui était sa marque de fabrique flancha pendant un court instant, laissant place à un sourire perplexe.

— Je n'ai jamais goûté de l'original, admit-il, mais pourquoi pas ?

Nous convînmes de nous rejoindre trente minutes plus tard dans la salle commune. Je refermai la porte et me ruai sur la penderie. J'avais surtout apporté des vêtements chauds (pantalons en velours et gros pull-overs en laine), mais j'avais aussi pris le soin de glisser quelques tenues plus « habillées » dans ma valise : ma robe portefeuille, mes bottes à talons, un pantalon noir, une jupe (fluide et rouge), et un pull en cachemire noir à col en V.

J'hésitais entre deux soutiens-gorge (un balconnet banal en coton blanc et l'ampliforme en dentelle noire que je réservais aux grandes occasions) quand la réalité se rappela à mon bon souvenir.

« Calme-toi, Abby. Ce n'est pas un rendez-vous galant. »

Après moult hésitations, j'optai pour le pantalon noir et le cachemire à col en V. Sobre et élégant. Trop, peut-être ?

Non, puisque Ben s'était changé, lui aussi : il avait troqué son jean contre un beau pantalon anthracite et enfilé un pull de même coloris, le tout agrémenté d'une pointe d'après-rasage au bois de santal.

— Tu es très chic, remarqua-t-il en s'avançant vers moi. Ça te va bien.

« Ce n'est pas un rendez-vous. Ce n'est pas un rendez-vous. Ce n'est pas un rendez-vous. »

— Merci. Toi aussi.

— Tu es prête ?

— Oui. Allons-y.

Nous traversâmes la salle à manger, où les Fowler dressaient les tables du petit déjeuner. Ils sourirent d'un air réjoui en nous apercevant.

— Vous êtes charmants, tous les deux ! s'exclama Mary-Jane, la main sur le cœur. Et si sages... Nous étions comme vous, Edouard et moi. Nous avons fait chambre à part jusqu'à notre mariage !

Ed hocha la tête, un sourire attendri aux lèvres.

— C'était une autre époque..., mais vous avez raison, jeune homme, dit-il à Ben. Rien de tel pour entretenir la flamme ! Et vous en aurez besoin, ajouta-t-il avec un clin d'œil. Il fait un froid de canard, ce soir !

Effectivement. Un vent glacial nous accueillit sur le perron. Je me penchai en frissonnant vers le thermomètre accroché au mur extérieur : moins six degrés. J'enfilai mes gants et remontai la fermeture Eclair de ma doudoune jusqu'au menton tandis que Ben enroulait soigneusement son écharpe autour de son cou.

— Les Fowler sont vraiment gentils, commenta-t-il. Tu ne trouves pas ?

— Ils le seraient peut-être moins s'ils savaient que je suis suspectée de meurtre et que tu es l'inspecteur chargé de me surveiller !

— Je ne leur ai rien dit parce que rien ne m'y obligeait. Aucun de tes ex ne vit par ici. J'ai vérifié.

— Evidemment, ironisai-je. Tu es si consciencieux !

Il haussa les épaules.

— Ça fait partie du métier.

— Dans ce cas, j’imagine que tu as aussi mené une petite enquête pour savoir si Ted fréquentait d’autres filles en même temps que moi ?

— J’ai exploré cette piste, en effet.

— Et qu’as-tu découvert ?

Il se figea, l’air embarrassé.

— Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée de te répondre, Abby. Ça ne te fera sûrement pas plaisir.

— Au point où j’en suis... Une mauvaise nouvelle de plus n’y changera rien ! Je t’écoute.

— Bien, convint-il. Tu l’auras voulu... Ted fréquentait deux autres filles en même temps que toi. Rien de sérieux : il les a vues deux ou trois fois chacune. Il a mis un terme à leurs relations quelques jours après avoir rencontré Mary-Kate. Il a rompu avec la première par téléphone ; avec la seconde, à la terrasse d’un café.

— Pourquoi n’a-t-il pas rompu avec moi ? m’interrogeai-je à voix haute.

— Il hésitait peut-être entre Mary-Kate et toi ?

— Si c’était le cas, il n’aurait pas couché avec elle à mon anniversaire. Il aurait été plus prudent, tu ne crois pas ?

— Sans doute.

Je soupirai.

— Je déteste les histoires de cœur. C’est vraiment trop compliqué pour moi !

Il sourit.

— C’est compliqué pour tout le monde, Abby.

— Pour toi aussi ?

— Joker, répliqua-t-il en faisant mine d’abattre une carte.

Je haussai les sourcils.

— Oh ! C’est une conversation à sens unique, alors ?

— Exactement. On pourrait même appeler ça un interrogatoire : je m’occupe des questions, tu te charges des réponses.

Zut ! Pour une fois qu’on abordait sa vie privée...

« Du calme, Abby. Ce n’est pas un rendez-vous. »

D’ailleurs, Benjamin Orr n’était pas un mec. C’était un flic. Un inspecteur de police capable de me suivre pendant cinq heures sur des routes désertes pour s’assurer que je n’allais pas tenter de tuer un de mes congénères pendant le week-end.

— Et les deux autres copines de Ted, tu les as soumises à un interrogatoire, elles aussi ? demandai-je en traversant la rue.

— Je ne peux pas discuter de l’affaire avec toi.

— Tant pis... De toute façon, le simple fait que tu sois ici avec moi, et pas là-bas avec elles, en dit long sur l'enquête : tu les as disculpées parce qu'elles ont toutes les deux un superalibi, c'est ça ?

— Je ne peux pas te répondre, mais je vais te dire ce qu'elles n'ont pas, répliqua-t-il avec une pointe d'agacement. Contrairement à toi, elles ne comptent aucun rescapé de tentatives de meurtre parmi leurs ex.

— Ecoute, Ben... Je sais que les circonstances sont contre moi parce que Ted, Riley et Tom sont tous sortis avec moi. Mais je n'ai rien à voir avec cette histoire !

Une fois encore, je m'étais exprimée avec toute la conviction dont j'étais capable. Une fois encore, Ben demeura impassible.

— Nous explorons toutes les pistes, Abby. C'est tout ce que je peux te dire.

— Les autres pistes ne doivent pas t'occuper beaucoup, vu le temps que tu passes avec moi ! De toute façon, je suis ton principal suspect, tu l'as dit toi-même. Et tu en as convaincu mon entourage. Ma famille et mes collègues ont peur de moi, maintenant. J'ai même reçu un message de la fille qui m'avait prise en grippe à l'école primaire... Tu lui as tellement fait peur qu'elle s'est sentie obligée de me présenter ses excuses avec vingt ans de retard, au cas où j'aurais subitement envie de la tuer pour m'avoir traitée de planche à pain en primaire !

Il m'observa du coin de l'œil.

— Tu t'es joliment remplumée, dis-moi !

Je tressaillis. Ça y est. Ben m'avait fait un compliment. Il flirtait avec moi !

— Personne n'oserait te traiter de planche à pain aujourd'hui, reprit-il. Et je m'y connais ! A la brigade criminelle, nous savons qu'une bonne description physique est cruciale pour identifier les acteurs d'un drame.

O.K. Il ne flirtait peut-être pas, en fait.

Domage ! J'aurais aimé rêver un instant encore... M'imaginer que Ben était mon compagnon. Mon amoureux, mon chéri, venu passer un week-end avec moi à Moose City. Pour un instant encore, j'aurais voulu croire que le rêve de mes seize ans était devenu réalité. Et que Benjamin flirtait vraiment avec moi.

« Reviens sur terre, Abby. Ce n'est pas un rendez-vous ! »

— Je t'emmène dîner à La Taverne de Moose City, annonçai-je tandis que nous longions l'artère principale du village. D'après mes notes, c'est tout près d'ici... Voilà, nous y sommes ! repris-je en m'arrêtant devant la porte du restaurant en question. Il y a du monde, on dirait...

Les affaires tournaient bien, en effet : la salle principale était remplie. Par chance, il restait une petite table au fond de la pièce, éclairée par une bougie.

Je me rembrunis. Trop romantique.

Nous passâmes rapidement commande, et nos entrées (un bol de soupe et une salade) arrivèrent presque aussitôt.

— Ce n'est pas la meilleure salade César de Moose City, murmurai-je à Ben. Ils ont oublié les copeaux de parmesan. Et le chef n'a pas mis assez de croûtons.

— Ma soupe aux palourdes est délicieuse, dit-il en levant sa cuillère vers moi pour m'inviter à y goûter.

Son geste me surprit, mais j'obtempérai sans protester. Et je me penchai pour avaler une gorgée de soupe sous son regard attentif.

— Hmm. Tu as raison. C'est excellent ! Texture veloutée, assaisonnement équilibré... Ça mérite une note très favorable, tu ne crois pas ?

Il sourit.

— Assurément.

Nous étions d'accord, pour une fois. Je notai rapidement mes impressions dans mon carnet tandis qu'il picorait dans ma salade César. Il venait de manger le dernier anchois quand la serveuse nous apporta la suite : steak d'orignal pour Ben, espadon grillé pour moi.

— Pas mal, commenta-t-il, mais ce n'est sans doute pas le meilleur steak de Moose City. Et je m'y connais ! ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— Je te fais entièrement confiance, affirmai-je en notant son opinion dans mon carnet.

— Tu me fais goûter l'espadon ?

— Bien sûr.

Je piquai un morceau de poisson dans mon assiette et le lui tendis. Quand il ouvrit la bouche pour le prendre entre ses dents, la situation me parut si érotique que je faillis lâcher ma fourchette.

Une fois encore, la petite voix me rappela à l'ordre.

« Ce n'est pas un rendez-vous. Ce n'est pas un... »

— C'est délicieux, commenta-t-il. J'aurais dû prendre le poisson, moi aussi ! Dis-moi Abby, reprit-il en se carrant contre le dossier de sa chaise, si tu te décernais un prix dans ta rubrique, ce serait dans quelle discipline ?

Je lui lançai un regard étonné.

— Aucune idée.

— Réfléchis, insista-t-il. Tu es forcément douée pour quelque chose... La cuisine ? Le sens de l'humour ?

— Je suis incapable de raconter une blague, répliquai-je avec la vague impression de passer un examen.

— Tu manies pourtant le second degré à la perfection... Ta conversation téléphonique avec ton beau-frère, par exemple, est un chef-d'œuvre de sarcasme..., car tu étais sarcastique, n'est-ce pas ?

— Oui. Dommage qu'Oliver n'ait pas compris mon sens de l'humour !

— As-tu été vexée qu'ils ne te choisissent pas comme marraine de leur fils ?

Je haussai les épaules.

— Je peux comprendre qu'ils aient préféré choisir une femme mariée.

— Ça t'a vexée ? répéta-t-il.

— Pas vraiment. J'aurais été blessée s'ils avaient choisi Opal, mais c'est la sœur aînée d'Oliver qui l'a emporté.

Cette conversation me coupait l'appétit. J'avalai une bouchée de poisson sans enthousiasme et relevai les yeux vers Ben.

— Tu me soupçonnes toujours d'avoir tué Ted, n'est-ce pas ?

— C'est une des raisons pour lesquelles je t'ai suivie jusqu'ici, en effet. Mais ce n'est pas la seule. Je n'exclus pas la possibilité que quelqu'un d'autre ait tué Ted et essayé de tuer Tom et Riley. Si c'est le cas, tu es la seule personne qui puisse m'aider à identifier l'assassin.

Je respirai plus librement, tout à coup.

— Je serais ravie de t'aider. Que puis-je faire pour toi, exactement ?

— Scruter ton entourage. Si ce n'est pas toi qui as tué Ted, c'est forcément quelqu'un que tu connais. Et que tu connais bien.

— Quelqu'un que je connais ? répétai-je, éberluée. Pourquoi un de mes proches aurait-il tué Ted et agressé Tom et Riley ?

— Parce que ces hommes t'ont fait du mal.

Je secouai la tête.

— Pardonne-moi, Ben, mais je n'y crois pas une seconde. Aucun de mes proches n'est capable de meurtre. Ni même de tentative de meurtre.

— Pourquoi ? Tes amis et ta famille ne t'aiment pas ?

— Si, mais...

— Pas assez pour tuer un de tes ex ?

Je frissonnai. Cette conversation devenait franchement lugubre.

— Je comprends tes réticences, reprit-il, mais je te demande d'y réfléchir. Essaie de savoir où étaient tes amis et les membres de ta famille le soir du meurtre et le jour des agressions contre Tom et Riley. Le soir de l'anniversaire de Veronica, par exemple... Un ou une des invités s'est-il absenté au cours de la soirée ? Réfléchis, Abby. C'est important !

— Je ne veux même pas y penser, assénaï-je, sur la défensive. Tu te rends compte ? Tu me demandes de douter de ceux que j'aime le plus au monde !

— Ecoute... Que tu le veuilles ou non, tu es mêlée de près à cette affaire. Si ce n'est pas toi qui as tué Ted, c'est quelqu'un qui te connaît et qui tient à toi de manière excessive.

Je sentis ma gorge se nouer.

— Je ne sais pas quoi te dire... Je ne peux pas t'aider.

— Je te demande simplement d'y penser, Abby.

— Je préfère penser à Mary-Kate Darling et à sa relation avec Mary-Katherine Mulch.

— Pardon ?

Je lui racontai ma conversation avec le cousin de Ted et les recherches que j'avais menées par la suite.

— Félicitations ! ironisa-t-il quand je lui expliquai que j'avais consulté l'annuaire des anciens élèves du lycée de Barmouth dans l'espoir d'y trouver Mary-Kate. Mais tu perds ton temps, je t'assure. Mary-Kate n'avait aucune raison de tuer Ted. Et, même si elle avait eu un mobile, elle n'en aurait pas eu les moyens : elle ne s'est pas absentée assez longtemps de Crate & Barrel pour aller tuer Ted et revenir avant la fermeture de la boutique.

— Tu as interrogé le vendeur, tout de même ? demandai-je avec un brin d'espoir.

— Je n'ai rien laissé au hasard, Abby. C'est mon métier.

— Donc, tu as envisagé que Mary-Kate puisse être coupable ? Dis-moi oui, je t'en supplie ! Je ne veux vraiment pas être ton seul suspect !

Il éclata de rire.

— Et moi, je te supplie d'envisager que le coupable puisse se cacher parmi tes proches. Tâche d'y réfléchir ce soir, d'accord ?

— D'accord, acquiesçai-je à contrecœur.

Naturellement, je n'accordai pas une seconde de réflexion à cette théorie grotesque. Je mis tout en œuvre pour l'oublier, au contraire.

Le voyage nous avait fatigués, et nous décidâmes de rentrer directement à l'hôtel après le dîner pour boire une tasse de thé avant d'aller nous coucher.

Par chance, le salon était vide. Je me débarrassai de mon manteau et de mes bottes, puis je mis l'eau à bouillir tandis que Ben (en chaussettes, lui aussi) posait les tasses sur une table basse, près du canapé. Le décor vieillot et délicat des Fowler contrastait bizarrement avec son physique d'athlète, et je ne pus retenir un sourire en le voyant s'asseoir dans un fauteuil à petites fleurs bleues : on aurait dit un éléphant dans un magasin de porcelaine !

— Tu sembles songeuse, remarqua-t-il lorsque je pris place en face de lui, ma tasse fumante sur les genoux. As-tu réfléchi à ce que je t'ai dit ?

— Non. En fait, je suis troublée par la différence qui sépare le meurtre de Ted des agressions envers Tom et Riley. J'y ai pensé dans la voiture, cet après-midi. Riley et Tom ont été attaqués dans les jours qui ont suivi notre rupture, alors que Ted a été tué six mois après... le jour où il a annoncé ses fiançailles. C'est bizarre, tu ne trouves pas ? Pourquoi l'assassin s'en est-il pris immédiatement à Tom et à Riley, mais pas à Ted ?

— Parce que tu l'aimais ? suggéra Ben.

Je haussai les sourcils, perplexe.

— Comment ça ?

— Tu étais très amoureuse de Ted et tu as beaucoup souffert lorsqu'il t'a quittée. S'il avait été assassiné aussitôt après votre rupture, tu aurais souffert encore plus. Le tueur a attendu que tes sentiments pour lui s'atténuent, que tu sois capable de tourner la page... Alors seulement, il est passé à l'attaque.

— Tu crois vraiment que le meurtrier cherche à me ménager ?

Il hocha la tête.

— C'est possible. Surtout si c'est l'un de tes proches.

Je soupirai.

— Ne revenons pas là-dessus, Ben. Il n'y a pas d'assassin dans mon entourage ! Rien que d'y penser, ça me rend malade... Parlons d'autre chose, tu veux bien?

— De quoi, par exemple ?

Je haussai les épaules, à court d'idées.

— Si on allumait la télé ? suggéra-t-il. Il y a peut-être quelque chose d'intéressant ?

— O.K.!

Ben s'empara de la télécommande tandis que je mordais dans un cookie. Hmm. Fait maison.

Il navigua quelques instants entre les différentes chaînes et s'arrêta sur un épisode de la série 24 heures.

— Ça te tente ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ?

En fait, j'étais si fatiguée que je m'endormis presque aussitôt. Ben regarda sans doute l'épisode jusqu'à la fin, puis il me souleva doucement dans ses bras (ce qui me réveilla) pour m'emmener jusqu'à ma chambre. Là, il fouilla dans mon sac pour trouver ma clé, poussa la porte et me déposa sur mon lit. Je gardai les yeux fermés, savourant la magie de l'instant. Il sentait divinement bon. Et je brûlais d'enfouir mon visage au creux de son cou pour l'embrasser...

Que risquais-je, d'ailleurs ?

Nous étions seuls dans un B&B, à six cents kilomètres de Portland. Si je l'embrassais et qu'il répondait à mon baiser, je saurais qu'il était convaincu de mon innocence. S'il repoussait mes avances, c'est que sa conscience professionnelle l'emportait sur le reste. Ou qu'il me pensait coupable.

Je tendis timidement la main vers lui sans ouvrir les yeux. Ses doigts se refermèrent sur les miens pendant un bref instant, puis il se leva et rabattit l'édredon sur moi.

— Bonne nuit, Abby, murmura-t-il avant de quitter la pièce.

Je ravalai ma déception. Il avait vraiment une conscience professionnelle à toute épreuve !

Lorsque je rouvris les yeux, le soleil filtrait déjà à travers les épais rideaux. J'avais dormi d'un sommeil de plomb, bercée par mes rêveries de la veille. Je m'étirai langoureusement. Ce lit était divin ! (Sans conteste le meilleur lit de Moose City.) J'aurais pu y rester toute la matinée, mais... Je jetai un coup d'œil au réveil posé sur la table de nuit : 7 heures. Ben était-il réveillé, lui aussi ? Il était là, juste de l'autre côté du mur. Nu sous les draps ? Ou nu sous la douche ?

J'avais tellement envie de le voir que j'abandonnai aussitôt le confort douillet de mes édredons pour un rapide plongeon sous la douche, suivi d'un Brushing (nettement moins rapide) et d'un maquillage « naturel ». Satisfaite du résultat, je me glissai dans les plus flatteurs de mes vêtements chauds (pantalon de velours kaki, gros col roulé ivoire) et quittai ma chambre pour frapper à sa porte. Il était un peu plus de 8 heures.

— C'est moi que tu cherches ? s'enquit une voix dans mon dos.

Je fis volte-face. En jean et shetland vert foncé, Ben lisait le journal, confortablement installé dans le salon. Sur la table près de lui, une tasse de café embaumait l'atmosphère. Je distinguai également un muffin à moitié entamé et une coupelle de confiture.

— Le muffin est délicieux, déclara-t-il. Je n'ai pas besoin d'en goûter d'autres pour savoir que c'est le meilleur de Moose City !

— C'est noté, dis-je en hochant la tête. Mais n'en mange pas trop, tout de même... J'ai l'intention d'essayer le petit café qui est en face du restaurant où nous avons dîné hier soir. C'est souvent dans ce genre d'endroit qu'on trouve les meilleurs petits déjeuners.

— Tu as raison. J'ai une faim de loup, de toute façon ! ajouta-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Un frisson d'excitation me parcourut. Flirtait-il avec moi ? Je ne savais plus que penser. Il me plaisait tant que j'interprétais ses faits et gestes de travers. Dix ans plus tôt, il avait pris le contrôle de mon cœur sans prononcer un seul mot. Maintenant qu'il parlait, j'étais au septième ciel (sauf quand il m'accusait de meurtre, bien sûr). J'aurais pu être déçue de le revoir, le trouver changé..., mais non : il était toujours aussi craquant. Et j'étais toujours aussi folle de lui.

Bref, j'étais dans de sales draps.

— Je suis prêt, dit-il en se levant.

— Moi aussi. Allons-y.

Il y avait foule au Demetria's Dinner : les skieurs du week-end avalaient un solide petit déjeuner avant de partir à l'assaut des pistes. Nous dûmes patienter dix minutes avant d'obtenir une table, ce qui était plutôt bon signe puisqu'il y avait au moins trois autres restaurants de ce type en ville. Mon estomac gargouillait quand la serveuse nous invita enfin à nous asseoir.

Ben commanda une omelette au gruyère et deux tranches de pain perdu. J'optai pour les œufs brouillés au bacon, puis j'étais mes brochures sur la table pour les consulter.

— Sais-tu qu'il y a deux diseuses de bonne aventure à Moose City ? J'ai toujours rêvé de me faire lire les lignes de la main !

— Pourrai-je assister à la séance ?

— Seulement si j'assiste à la tienne, répondis-je malicieusement.

Il rit.

— Marché conclu !

Nos plats furent servis quelques instants plus tard, et nous mangeâmes de bon appétit en échangeant nos impressions : les œufs brouillés étaient délicieux, les pommes de terre sautées meilleures encore, mais l'omelette souffrait d'un fromage de piètre qualité. Le café, trop léger à mon goût, n'était pas inoubliable. Je notai le tout dans mon calepin, puis nous partîmes à la recherche de Mme Allegra, voyante de son état. D'après le plan dont je disposais, elle tenait boutique à l'autre bout du village.

Le cabinet de voyance se situait en fait à l'arrière des Antiquités d'Allegra, une brocante pleine d'articles plus tentants les uns que les autres. Ce secrétaire de bois de cerisier, par exemple. Ou ce lampadaire qui semblait tout droit sorti d'un bouge des années 1920. Et cette jolie boule de neige patinée par le temps... Je la secouai doucement, et la neige tomba sur la réplique miniature de Moose City enfermée sous le globe de verre. Un regard à l'étiquette collée sous le socle m'apprit que l'objet serait à moi pour cinq dollars seulement. Il y avait aussi un splendide berceau à bascule, qui aurait certainement plu à Olivia. Je regardai l'étiquette : soixante-dix dollars. Grâce à l'augmentation qui accompagnait ma pseudo-promotion, je pouvais l'acheter. J'étais moins sûre de pouvoir l'offrir à ma sœur, en revanche. Surtout si elle m'interdisait de l'approcher à plus de quinze mètres.

— Puis-je vous aider ? nous demanda l'antiquaire, une dame entre deux âges chaudement vêtue d'une veste polaire écarlate.

— Nous sommes venus pour la consultation de voyance, expliquai-je. Mais j'aimerais aussi acheter cette boule de neige. Et le berceau à bascule.

Je payai. Elle emballa les articles, puis elle nous observa longuement, en plissant les yeux d'un air soupçonneux. Enfin, apparemment satisfaite de son examen, elle frappa deux fois dans ses mains.

— Sarah, viens tenir la caisse, s'il te plaît. J'ai des clients.

Une jeune femme surgit de l'arrière-boutique, tandis que la maîtresse des lieux nous conduisait vers une petite porte aménagée sous un lourd rideau de velours vert.

— Suivez-moi, dit-elle en poussant le battant.

Nous entrâmes dans une pièce richement décorée — presque trop, en fait : tapis d'Orient, coussins brodés, meubles baroques et bougeoirs dorés... Mme Allegra n'avait rien laissé au hasard !

— Ce sera quinze dollars chacun, annonça-t-elle en tendant la main.

Je la payai de nouveau. Elle empocha l'argent et nous indiqua le banc dressé contre le mur du fond, face à une petite table couverte de dentelle noire.

— Asseyez-vous. Je reviens tout de suite.

Elle reparut cinq minutes plus tard dans son costume de voyante (ce qui n'eut aucun effet sur

moi, puisque je l'avais vue en jean et en veste polaire quelques instants plus tôt) : ses courts cheveux bruns disparaissaient sous un turban de satin rouge. Elle portait une longue robe multicolore et des bagues à chaque doigt. Et, pour couronner le tout, elle s'était fardé les yeux et les lèvres (en rouge vif, comme son turban).

— Je suis Mme Allegra, dit-elle, s'asseyant en tailleur, de l'autre côté de la petite table. Soyez les bienvenus. Je vais commencer par vous, ajouta-t-elle en se tournant vers moi.

Elle prit mes mains dans les siennes et ferma les yeux. Elle inspira profondément, puis fit rouler sa tête de gauche à droite et d'avant en arrière comme nous le faisons au lycée pour nous échauffer avant le cours de gym au sol. Alors seulement, elle me lâcha les mains (qu'elle serrait convulsivement) et ouvrit les yeux.

— Vous êtes tourmentée, déclara-t-elle. Vos actes sont sévèrement examinés par quelqu'un qui vous juge.

Alors là, je n'en revenais pas. Comment avait-elle deviné?

— Cette personne a-t-elle raison de me juger ? demandai-je sans regarder Ben.

— Ce n'est pas à moi de vous le dire, répliqua-t-elle. Vous êtes en danger. Je ne vois pas de quel type de danger il s'agit, mais je vous recommande de faire preuve d'une extrême prudence dans tous les domaines de votre vie.

Elle se tourna vers Ben, ferma les yeux et tendit les mains, qu'il prit dans les siennes. Elle garda le silence quelques instants, puis elle rouvrit les yeux.

— Une personne proche de vous est décédée. Elle veut que vous sachiez qu'elle est en paix. Je ne sais pas s'il s'agit d'un homme ou d'une femme.

Je jetai un regard à Ben : il soutenait celui de Mme Allegra, mais son expression était aussi indéchiffrable que d'habitude.

— Vous n'êtes pas en paix, dit-elle. Et je ne suis pas la seule à le voir !

— Je vous remercie, déclara-t-il en se levant.

Elle se leva à son tour.

— Je peux vous en dire plus, si vous le souhaitez.

Moi, je le souhaitais. Mais Ben secoua la tête et me poussa vers la sortie.

— Quelle est la suite du programme ? demanda-t-il.

— C'est dingue, tu ne trouves pas ? La première chose qu'elle m'a dite était parfaitement exacte, puisque quelqu'un me juge, en effet. Donc, j'imagine que la suite est tout aussi vraie...

Il haussa les épaules.

— Tu n'avais pas besoin de consulter une voyante pour savoir que tu es en danger : tu es soupçonnée d'homicide. C'est un risque en soi, tu ne penses pas?

— As-tu perdu un de tes proches ? demandai-je nerveusement.

— Quelle est la suite du programme ? répéta-t-il comme s'il n'avait pas entendu.

Je lui lançai un regard agacé. Lui arrivait-il de répondre aux questions ? Ou esquivait-il seulement celles que je lui posais ?

— Je me disais seulement que, si c'était vrai, alors ce qu'elle m'a dit l'est aussi, expliquai-je dans l'espoir de vaincre ses réticences.

Je connaissais déjà la réponse, en fait : un deuil l'avait touché de près, et son évocation lui était si insupportable qu'il avait écourté la consultation de Mme Allegra.

— C'est important, Ben. Si je suis en danger, je dois tâcher de me protéger.

— Pourquoi crois-tu que je suis ici ?

C'était plus une affirmation qu'une question. Je levai les yeux vers lui, interloquée.

— Je croyais que tu m'avais suivie jusqu'ici pour me surveiller !

Il hocha la tête.

— C'est le cas, mais je suis aussi venu pour te protéger. Si ce n'est pas toi qui as tué Ted, c'est quelqu'un que tu connais. Ou qui te connaît.

— Ecoute-moi bien, Ben : je n'ai pas tué Ted, tu entends ?

Il sourit.

— Désolé. Cette tactique ne marche pas sur les flics.

— Je m'en doutais. Revenons au programme, puisque tu insistes. Nous allons rencontrer Pammy Grogard, l'autre voyante de Moose City.

— Pammy Grogard ? répéta-t-il d'un ton moqueur. Drôle de nom pour une voyante !

— C'est vrai. Je te parie que c'est une vieille sorcière!

Je me trompais. Pammy Grogard était une frêle jeune femme d'une vingtaine d'années. Souriante et gracile, elle nous fit asseoir dans la petite pièce attenante à la boulangerie de ses parents. Et, pour la modique somme de cinq dollars chacun, elle s'installa face à nous. Sans changer de tenue. Ni se farder outrageusement.

— Donnez-moi quelque chose que vous portez sur vous : un bijou, un petit vêtement... J'en ai besoin pour sentir votre aura, expliqua-t-elle. Ensuite, je vous lirai les lignes de la main.

Je lui tendis un de mes gants. Elle le saisit et ferma les yeux, puis elle le huma longuement (je me félicitai de l'avoir lavé avant de partir) et le reposa pour prendre ma main. Elle l'observa en silence et la lâcha brusquement d'un air effaré.

— Un esprit essaie de prendre contact avec vous ! C'est...

— C'est ma mère ? l'interrompit Ben. Julia Johnson?

Pammy ferma les yeux, puis les rouvrit lentement.

— Oui ! Elle dit qu'elle s'appelle Julia et qu'elle vous aime très fort. Elle n'a pas souffert.

Ben sourit.

— Ça me fait vraiment plaisir... Nous ne sommes pas venus pour rien, n'est-ce pas, chérie ? dit-il en se levant. Tu viens ?

Hein ? Je le suivis dehors, stupéfaite.

— Qu'est-ce qui te prend ? Elle a dit une bêtise ?

Il leva les yeux au ciel.

— Et pas qu'une seule ! Ma mère s'appelle Gertrud et elle se porte comme un charme.

— Ah ! Pammy n'est donc pas la meilleure voyante de Moose City.

— Certainement pas. L'autre n'est pas trop mauvaise, en revanche. Je ferais bien de retourner la voir pour lui demander si tu n'as pas oublié quelqu'un sur la liste de tes coups de cœur masculins. Si c'est le cas, nous devrions prévenir ce malheureux avant qu'il ne devienne la prochaine victime.

— J'ai déjà fait trois victimes, ironisai-je. C'est suffisant, non ?

— Je suis sérieux, Abby. Es-tu sûre d'avoir noté tous les hommes de ta vie dans cette liste ? Tu as peut-être oublié un amant d'un soir ? Un type avec qui tu es sortie une fois et que tu n'as jamais revu ? Réfléchis bien, je t'en prie !

— C'est tout réfléchi. Je n'ai oublié personne. Mais ça me ferait plaisir d'oublier l'enquête pendant quelques heures... Si on allait au cinéma, histoire de se changer les idées ?

Il planta son regard dans le mien.

— Je n'en démordrai pas, Abby : si tu n'as pas tué Ted, le coupable se cache parmi tes proches. Et celui que tu as oublié, si tu as oublié quelqu'un dans cette liste, pourrait être la prochaine victime !

Je regardai droit devant moi, la gorge nouée. Les trottoirs enneigés de Moose City Boulevard étincelaient au soleil. C'était féérique. J'aurais tout donné pour me promener main dans la main avec Ben cet après-midi ! L'emmener au cinéma, m'asseoir à côté de lui dans une salle obscure et m'imaginer, l'espace de quelques heures, que j'étais en week-end avec l'homme de mes rêves.

— Abby? insista-t-il. Tu as oublié quelqu'un, n'est-ce pas ? Quelqu'un qui t'a fait souffrir ?

Je pris une profonde inspiration. Cette fois, il l'aurait voulu. Prêt pour la révélation de l'année ?

— Un garçon m'a brisé le cœur sans le vouloir, il y a des années, répondis-je. Je ne l'ai pas mis sur la liste parce que nous ne sommes jamais sortis ensemble. C'était purement platonique de ma part.

Il sortit son petit calepin à spirales.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Benjamin Orr.

Il referma le carnet d'un coup sec.

— Ah ! Je l'ignorais.

— Si tu n'avais pas déménagé avant la fin de l'année en terminale, je me serais sans doute jetée à tes pieds pour que tu me voies au moins une fois !

Je ne mentais pas : j'y avais vraiment songé.

— Sais-tu pourquoi j'ai déménagé ?

Je haussai les épaules.

— Ton père a été muté dans le Massachusetts ?

— Non. Je vais te raconter toute l'histoire.

Glissant un bras sous le mien, il m'entraîna vers un petit café, de l'autre côté de la rue. Nous

poussâmes la porte, et je m'installai près de la fenêtre tandis que Ben commandait deux cappuccinos au comptoir.

Il s'assit près de moi cinq minutes plus tard et but une longue gorgée de café avant de commencer son récit.

— Mon petit frère a été tué par balle lors d'un règlement de comptes entre bandes rivales, à la fin du deuxième trimestre, cette année-là. Il était sorti acheter du pain et il s'est retrouvé dans la ligne de tir d'un dealer planqué derrière un mur, à deux carrefours de chez nous. Il avait onze ans. Et je l'aimais plus que tout.

Les larmes me montèrent aux yeux.

— Oh, Ben... C'est affreux ! Je suis vraiment désolée. J'étais loin de me douter que...

— Tu ne pouvais pas savoir, m'interrompit-il. J'en parle le moins possible. J'essaie même de ne pas y penser, sans quoi je n'arrive plus à réfléchir correctement.

J'aurais voulu le prendre dans mes bras, ou simplement lui toucher la main, mais je n'osais pas.

— Alors, c'est pour ça que le fort en thème n'est pas devenu neurochirurgien ou banquier d'affaires... Tu es entré dans la police à cause de ton frère, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Oui. Avant la mort de Joey, je voulais devenir ingénieur astronome. Travailler pour la N.A.S.A. Après, je ne pensais plus qu'à une chose : je voulais travailler dans les rues de Portland. Pour sauver d'autres gamins, puisque je n'avais pas pu sauver Joey.

— A-t-on retrouvé l'assassin de ton frère ?

— Oui. Il a été condamné à perpétuité. Même avec les remises de peine, il en a encore pour très longtemps.

Nous demeurâmes un moment silencieux, puis Ben reprit la parole.

— Dommage que je ne t'aie pas connue plus tôt... J'étais peut-être « fort en thème » comme tu dis, mais je n'avais pas beaucoup d'amis, au lycée. J'étais plutôt réservé, pas du genre à me confier. Ça m'aurait fait plaisir de t'avoir comme amie.

Un sourire idiot apparut sur mes lèvres, et je pris timidement sa main dans la mienne.

Il ne protesta pas.

Nous passâmes le reste de l'après-midi dans les boutiques de Moose City. Je discernai le titre de meilleur chapelier à Hatfield's Hats, qui proposait tous les couvre-chefs imaginables. Je fis l'acquisition d'un Stetson (j'avais toujours rêvé d'en avoir un), et Ben acheta une casquette des Boston Red Sox, pour compléter sa collection, assura-t-il (il en avait déjà quatre). Le meilleur endroit pour s'embrasser nous apparut au détour d'une rue parallèle au boulevard : c'était un adorable petit square couvert de neige, où quelqu'un avait même sculpté un cœur géant dans une souche de bois.

Nous regagnâmes la rue principale et continuâmes notre promenade, nous arrêtant chaque fois qu'une vitrine, un coin de rue ou un bâtiment attirait notre regard. Devant la mairie, quelques adolescentes vendaient du chocolat chaud dans des Thermos pour collecter l'argent nécessaire au renouvellement de leurs uniformes de majorettes. Nous nous laissâmes tenter..., et je leur discernai

aussitôt la palme du meilleur chocolat chaud de Moose City. Chapeau bas, les filles ! Elles avaient même pensé à ajouter des minichamallows pour les gourmands (dont nous faisons partie).

J'en savais maintenant assez sur la ville et ses attraits pour rédiger mon article. Je pouvais rentrer à Portland avec le sentiment du devoir accompli... sauf que je ne voulais pas rentrer, justement. Je voulais rester ici. Avec Ben.

Nous étions au Moose City Memorabilia, une petite boutique entièrement dédiée à l'orignal (après avoir contemplé un rayon entier de stylos et de tasses à leur effigie, je venais de dénicher une paire de pantoufles à tête d'orignal pour remplacer mes Winnie l'Ourson, un peu usées par le temps) quand Ben me prit la main.

— Abby, dit-il, l'air solennel. J'ai quelque chose à te dire. J'aurais dû te le dire depuis longtemps, mais je ne savais pas comment m'y prendre.

Mon cœur fit boum. Était-ce LE moment que j'attendais depuis dix ans ? Celui où Ben allait me déclarer qu'il m'aimait, qu'il m'avait toujours aimée et qu'il m'aimerait toujours ?

Il m'entraîna derrière une étagère pleine d'originaux en peluche et plongea ses yeux sombres dans les miens.

— Abby, si tu me fais des aveux maintenant, je pourrai probablement négocier ta mise en liberté conditionnelle avec le procureur.

Je poussai un cri. Mon manteau, que j'avais ôté en entrant dans la boutique, m'échappa des mains. Les pantoufles aussi, d'ailleurs.

Les larmes me montèrent aux yeux.

« Pauvre idiote ! Il ne t'a jamais aimée ! »

— J'aimerais vraiment t'aider, Ben, mais je ne peux quand même pas avouer un crime que je n'ai pas commis ! répliquai-je d'un ton rageur.

Et je partis en courant.

J'avais remonté la moitié du boulevard quand Ben me rattrapa.

— Abby ! Attends !

Je me tournai vers lui, à bout de souffle. Il franchit en quelques foulées la distance qui nous séparait et me tendit mon manteau.

— Remets-le, m'enjoignit-il. Il fait moins cinq degrés. Tu vas geler sur place !

Il m'aida à l'enfiler, puis il remonta la fermeture Eclair jusqu'à mon menton.

— Je ne voulais pas te blesser, dit-il.

— Je sais. Tu ne fais que ton boulot !

Il voulut m'attraper par le bras, mais je lui échappai et repris ma course jusqu'au B&B. Cette fois, il ne parvint pas à me rejoindre : la colère et le chagrin me donnaient des ailes. Il était sur mes talons lorsque je m'engouffrai dans le bâtiment, mais je lui claquai la porte au nez, puis je me ruai vers ma chambre où je m'enfermai à double tour.

Il tambourina contre le battant — en vain. J'avais regardé assez de séries policières pour savoir que rien ne m'obligeait à lui répondre.

Il renonça. Et revint un quart d'heure plus tard.

— Abby ? appela-t-il en toquant à la porte. Ouvre-moi. Il faut que nous parlions.

Je lui réservai le même traitement. La fois suivante également. Celle d'après aussi.

A sa quatrième tentative, je le surpris en ouvrant la porte, prête à partir, ma valise à la main.

— Nous n'avons plus rien à nous dire, Ben. Tu perds ton temps ici. L'assassin est à Portland, pas à Moose City.

Ma remarque nous attira les regards curieux de nos hôtes, installés dans le salon. Rouge de confusion, j'invitai Ben à entrer. Il referma la porte derrière nous et s'adossa contre le battant.

— Je ne perds pas mon temps, affirma-t-il. Si le tueur est un de tes proches, le meilleur moyen de l'identifier est de rester près de toi. Il finira bien par se dévoiler... Mais tu m'aiderais beaucoup si tu acceptais d'y réfléchir.

Je m'assis sur le lit, désespérée. Ma colère s'était évanouie, laissant place à un profond abattement. La situation me semblait sans issue. Et totalement désespérante.

— Aucun de mes proches n'est capable de meurtre. C'est tout ce que je peux te dire, Ben.

— Comment peux-tu en être sûre ? N'as-tu jamais été surprise par la réaction de quelqu'un que tu croyais connaître ? Moi si.

— Comment ça ? C'était un ami ? Quelqu'un de ta famille ?

Il vint s'asseoir à côté de moi sur le lit.

— Ma mère a fait une dépression nerveuse quelques mois après la mort de mon frère. Elle nous a quittés, mon père et moi, pour aller vivre dans une communauté. Elle y est toujours. Sur le moment, j'ai été très choqué — et je le suis encore, parfois. Même si je respecte sa décision, j'ai du mal à l'admettre. C'était peut-être pareil pour toi, avec ton père : il est parti, lui aussi.

Je réprimai un soupir. Il savait décidément tout sur moi. Et moi si peu sur lui !

— C'est vrai, mon père est parti. Mais je n'avais que deux jours... Je n'ai pas vraiment eu le temps d'être surprise ! C'était beaucoup plus difficile pour ma mère... Franchement, je ne sais pas où elle a trouvé la force de s'en sortir !

— Elle t'avait, toi, dit-il posément.

— J'avais deux jours, Ben. Tu crois vraiment que je pouvais l'aider ?

— C'est ce qu'elle m'a dit, en tout cas. Je lui ai demandé comment elle avait fait face. Et elle m'a répondu : « J'avais Abby. Et ça valait tout l'or du monde. »

Une vive émotion m'envahit.

— Elle a vraiment dit ça ? Ça me fait très plaisir.

J'étais un peu surprise, tout de même. Ma mère m'avait toujours témoigné beaucoup d'amour, mais elle avait quitté le Maine pour la Floride dès que j'avais décroché mon bac. Elle avait refait sa vie là-bas, avec un autre homme.

Ben hocha la tête.

— Oui, elle a vraiment dit ça. Tu vois, même ceux que tu connais le mieux peuvent te surprendre.

— Certes, mais...

— Alors, quelle est la suite du programme? m'interrompit-il en souriant. Si nous allions faire un bonhomme de neige avant le dîner ?

Je lui rendis son sourire.

— Excellente idée. Allons-y.

Trente minutes plus tard, notre bonhomme de neige se dressait fièrement dans le jardin des Fowler. Nous nous étions effleurés à deux reprises au cours de la construction, Ben et moi. La seconde fois (je venais de lui toucher l'épaule par mégarde), il me dévisagea fixement, puis il se leva et me tendit la main pour m'aider à me redresser.

— Il faut que j'aie passer quelques coups de fil, annonça-t-il. Ça ne t'ennuie pas ?

— Pas du tout. Je commençais à avoir froid, de toute façon. Et je vais en profiter pour mettre mes notes au propre.

Nous décidâmes de nous séparer jusqu'au dîner. Il regagna sa chambre, je regagnai la mienne..., et il me manqua atrocement pendant les deux heures qui suivirent.

Lorsqu'il toqua enfin à ma porte, vers 20 heures, je me consumais d'impatience. Je fus amplement récompensée : il était superbe, comme d'habitude.

— Ouah ! s'exclama-t-il en découvrant ma tenue. Tu es sublime !

Je lui offris mon sourire le plus modeste (alors qu'en fait j'exultais de joie).

— Merci. J'avais envie de m'habiller un peu, pour fêter notre dernière soirée à Moose City.

Je m'étais changée à la dernière minute, troquant ma jupe rouge contre ma robe portefeuille et mes bottes à talons. Le velours noir épousait mes courbes sans les arrondir. Et j'avais savamment drapé le bustier pour dévoiler juste ce qu'il fallait de décolleté.

Ma stratégie avait payé : Ben me trouvait sexy.

La soirée commençait très bien.

Lorsque je décrochai mon manteau de la penderie, il me le prit des mains pour m'aider à le mettre. Il était si près de moi que je n'aurais eu qu'à lever la tête pour l'embrasser...

— Où allons-nous ? demanda-t-il en ouvrant la porte.

Je m'arrachai à ma rêverie érotique.

— Chez Carelli, le resto italien le plus chic de Moose City.

J'espérais déguster une belle assiette de pâtes (quoi de plus reconstituant par un froid pareil ?), mais ce n'était pas le genre de la maison, apparemment : le menu proposait une variété impressionnante de viandes et de poissons aux noms compliqués, un bel assortiment de fromages et un choix de desserts. Mais de spaghettis, point. Nulle trace non plus de tagliatelles et autres tortellinis. Pas même un plat de lasagnes gratinées !

Tant pis. J'optai pour un osso-buco milanaise et reportai mon attention sur Ben, qui lisait le menu avec circonspection. La petite bougie allumée sur notre table nimbait son visage d'une lumière veloutée, presque mystérieuse. Il était si beau que je faillis tendre la main vers lui pour le toucher — et m'assurer qu'il était bien réel...

Par chance, le maître d'hôtel vint prendre notre commande, me sauvant in extremis du ridicule.

— On prend du vin ? demanda Ben.

Je souris.

— Pourquoi pas ?

Il commanda une bouteille de valpolicella, un plat dont je ne compris pas le nom (la carte était pompeusement rédigée en italien pour faire couleur locale) et mon osso-buco. Le serveur s'inclina avec raideur et disparut vers les cuisines.

— C'est un peu snob ici, tu ne trouves pas ? déclara Ben en se penchant vers moi, un sourire malicieux aux lèvres.

— Carrément snob, tu veux dire ! Et quel ennui !

— Nous sommes d'accord, conclut-il en se levant. Viens. Filons avant qu'il n'apporte le vin !

Nous traversâmes la salle à moitié vide au pas de charge, en nous mordant les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Une fois dehors, nous enfilâmes manteau, gants, bonnet et écharpe (l'air était glacial) et nous courûmes à la friterie installée sur la place de la mairie. Nous l'avions repérée dans l'après-midi, et l'attroupement qui s'était formé devant le stand nous avait semblé de bon augure.

Nous ne fûmes pas déçus. Il nous fallut piétiner dans le froid pendant une vingtaine de minutes (la file d'attente était interminable), mais nous fûmes amplement récompensés de notre patience : les frites étaient excellentes. Légères, croustillantes, salées à point. Sans conteste les meilleures du Maine. Et même du monde.

— Quelle bonne idée ! commentai-je, ravie. J'adore les frites. Surtout quand il fait froid.

— Moi aussi.

Nous rentrâmes à pied en savourant notre festin. Nous étions joyeux, presque facétieux. L'enquête et ses sinistres conséquences me semblaient bien loin... J'aurais voulu que cette promenade nocturne ne s'arrête jamais.

Mais elle s'arrêta. A la porte de ma chambre.

— Bonne nuit, Abby, déclara Ben. J'ai vraiment passé une excellente soirée... A demain.

Ma gorge se noua. A demain? Mais... Et moi qui rêvais de prolonger cette « excellente soirée » sous la couette... Quelle idiote ! Il n'en avait aucune envie, lui!

— Oui, à demain. A quelle heure comptes-tu partir ? demandai-je avec un sourire forcé.

— A l'heure que tu voudras.

— Tu me suivras jusqu'à Portland, c'est ça ?

Une lueur taquine éclaira son regard.

— Exactement. Comme à l'aller, en fait. Tu ne m'as pas vu ?

Non. J'aurais dû, pourtant.

— Bonne nuit, répéta-t-il. A demain.

« Ne pars pas. Ne pars pas. Ne pars... »

Il me sourit une dernière fois et s'engouffra dans sa chambre.

Je m'arrêtai dans un fast-food pour utiliser les toilettes. Ben aussi. Je m'arrêtai pour faire le plein d'essence. Ben aussi. J'appuyai un bon coup sur l'accélérateur. Il m'imita (preuve que les flics aussi font des excès de vitesse). Je jouai les escargots pendant une bonne dizaine de minutes, juste pour voir s'il finirait par s'agacer et me doublerait en klaxonnant.

Pas du tout : il resta sagement derrière moi.

Et ne me lâcha pas d'une semelle jusqu'à Portland. Lorsque je me garai enfin devant chez moi, il s'arrêta également. Je descendis de voiture, récupérai ma valise dans le coffre et lui fis un petit signe de la main. Il me le rendit en souriant, et je m'engouffrai à l'intérieur. Une fois dans l'appartement, je m'approchai de la fenêtre qui donnait sur la rue. Il était toujours là, les yeux levés vers mon appartement. Nous échangeâmes un dernier sourire, puis il redémarra et disparut au coin de la rue.

J'eus droit à la nouvelle Marcella (sourire ultra-bright et gentillesse excessive) quand j'arrivai au bureau le lendemain matin.

— Bonjour, Abby ! Ton reportage s'est bien passé ? J'espère que le B&B t'a plu... Tu nous as manqué, en tout cas !

Ah bon ?

Mon répondeur clignotait comme un fou sur mon bureau. Combien de messages aujourd'hui ? Une bonne centaine ? Chez moi, c'était pareil : j'avais reçu tellement d'appels pendant le week-end que la bande était saturée. J'avais passé une heure à la vider en rentrant de Moose City ! Seul point positif de cette pénible séance d'écoute : Olivia m'avait laissé un message réconfortant.

« Tu connais Oliver, déclarait-elle. Il a tendance à tout dramatiser. Je vais lui parler. Il finira par se calmer, ne t'inquiète pas. »

Le reste de la bande était occupé par de vagues amis d'enfance, qui chantaient tous à peu près la même rengaine :

« Abby ! Ça fait des siècles qu'on ne s'est pas donné de nouvelles ! Je voulais juste te dire bonjour... J'espère vraiment qu'on se reverra un de ces quatre ! »

Ah bon ?

— Salut !

Je levai les yeux et sourit. Shelley venait de passer la tête par-dessus la cloison. Enfin quelqu'un que j'étais contente de voir !

— Tu as revu Baxter ? demandai-je aussitôt.

— Il m'a appelée ce week-end. Ça n'a pas servi à grand-chose, mais on s'est parlé, au moins.

Et toi ? Ton voyage s'est bien passé ?

— Pas trop mal. J'avais besoin de partir, de toute façon.

Elle sourit.

— J'imagine.

Son téléphone sonna, et elle regagna son box pour y répondre.

J'avais des appels à traiter, moi aussi. Cinquante-quatre messages m'attendaient sur mon répondeur. Soixante-treize autres s'entassaient dans ma boîte électronique.

Je commençai par écouter mes messages vocaux. Sur les dix premiers, trois provenaient d'ex-boyfriends terrifiés par le meurtre de Ted — et très impatients de me faire savoir toute l'amitié qu'ils me portaient. Marco Cantinelli, qui avait défloré toutes les filles du dortoir Chillsworth de la fac de Portland, s'était brusquement souvenu de moi ce week-end.

« Salut, Abby ! Ça fait un bail ! J'adorerais te revoir, mais je pars au Tibet pour méditer. Je t'appelle en rentrant, promis ! »

Jonathan Alterman, le roi du javanais, s'était installé à New York.

« Tu n'as pas souvent l'occasion de venir, j'imagine ? s'enquérirait-il avec une pointe d'anxiété. Enfin, si tu fais un saut à New York, fais-moi signe : je serais ravi de passer un moment avec toi. Mais préviens-moi assez longtemps à l'avance, pour que je puisse m'organiser. »

C'est ça. En partant au Tibet pour méditer, par exemple ?

Même Slade avait refait surface. Incroyable ! Ce type, avec lequel j'avais à peine passé plus d'un mois l'année de mes vingt-deux ans, craignait sérieusement pour sa vie ? A l'époque, il avait tout d'un artiste maudit, le genre à porter des cols roulés noirs été comme hiver et à ne prononcer que dix mots par jour pour préserver l'énergie de la planète. Supermignon, quoi ! Et aujourd'hui ? Il n'avait guère changé, manifestement !

« Abby, Slade. Si tu as l'intention de me tuer, peux-tu attendre jusqu'à samedi ? J'ai un vernissage vendredi soir et je serais vraiment déçu de ne pas pouvoir y aller. Merci. »

Belle sincérité. « Allez, celui-là, je l'épargne ! », avais-je décidé avec la grandeur d'âme qui me caractérisait.

Enfin, en trente-neuvième position, Charlie Heath venait agiter le drapeau blanc. Après une pensée pour ma tante Annette (« j'espère qu'elle s'est bien rétablie »), il me confiait d'une voix larmoyante qu'il avait été fou de me quitter. « J'étais dingue de toi. Mais j'étais si jeune, à l'époque, si immature... »

« A l'époque » ? Il oubliait un détail : c'était il y a deux ans, pas dix. Et il venait de fêter ses trente ans !

— Abby ?

Argh ! Je connaissais cette voix. Henry Fiddler. Je plaquai un sourire de tueuse sur mon visage (ou ce que j'en avais retenu en regardant Uma Thurman dans Kill Bill) et fis pivoter mon fauteuil vers la porte. Henry se tenait sur le seuil, un bouquet de roses dans une main, le singe en peluche géant de Toys'R'Us dans l'autre. Le cake au miel avait sans doute atterri dans la poubelle.

Il entra dans mon box en boitant. Je haussai les sourcils, surprise.

— Tu as eu un accident de ski ?

Il acquiesça poliment, comme un bon élève dans le bureau du directeur.

— C'est ce que j'ai dit à la police, en tout cas, murmura-t-il.

Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. Comment ça ? Ce n'était pas un accident ?

— Que s'est-il vraiment passé, Henry ?

— J'ai raté un virage sur une piste rouge.

— Tu n'as pas été percuté par un skieur fou ? insistai-je. Avec un passe-montagne ?

Il plissa les yeux, l'air soupçonneux.

— Pourquoi ? Tu y étais ?

Je soupirai, déjà excédée.

— Non. Je n'y étais pas.

Il me tendit les fleurs avec un manque de conviction évident.

— Ecoute, Abby, je... je suis vraiment navré de la façon dont les choses ont tourné entre nous.

Je ne pensais pas que je comptais tant pour toi... Mais nous pourrions nous donner une nouvelle chance, tu ne crois pas ? Si tu dois assister à d'autres Brit Milah, je serai ravi de t'accompagner. Tu me manques tellement !

Pauvre homme ! Il me faisait presque pitié. Sa jambe valide était parcourue de tics nerveux, et son sourire semblait collé sur son visage. Auquel je ne trouvais plus aucun charme, d'ailleurs.

Je me penchai vers lui et lui fis signe d'approcher. Il avait tellement peur que je faillis éclater de rire.

— Henry, chuchotai-je, réfléchis bien. Cette proposition n'est pas dans ton intérêt. Si nous ressortons ensemble, nous nous verrons plus souvent. Et je n'aurai aucun mal à te tuer si ça me chante... Tu comprends ?

Sa lèvre inférieure se mit à trembler. Il lâcha le singe en peluche et s'enfuit en courant.

Je mis les roses dans un vase, que j'emportai en salle de réunion. Lorsque je revins dans mon bureau quelques instants plus tard, Ben m'avait laissé un message. Henry venait de l'appeler pour tout lui raconter. Pff. Quel fayot, celui-là !

Il était midi quand je mis un point final à mon projet d'article sur Moose City. J'avais aussi répondu au courrier des lecteurs de la semaine précédente et envoyé le tout à Roger pour qu'il corrige ma prose avant de l'expédier à la composition. Bref, je n'avais pas chômé. L'heure était venue d'enfiler mon costume de détective en herbe. Et de me reposer l'éternelle question : qui s'en prenait à mes ex ?

Ne trouvant pas de réponse, je passai aux questions subsidiaires : quelqu'un essayait-il de me faire porter le chapeau ? Et, si oui, pourquoi ? Ted Puck, Tom Greer et Riley Witherspoon avaient-ils autre chose en commun que leur relation avec moi ? Quelqu'un qui voulait les punir et m'accuser à sa place ? C'était théoriquement possible..., mais comment en être sûre ? Et Mary-Kate ? Quelle était sa relation avec la mystérieuse Mary-Katherine Mulch ?

Bouh ! Ça me donnait le tournis, tout ça. Je commençais à comprendre pourquoi Ben tenait tant à

sa fameuse théorie sur celui-qui-m'aimait-trop : c'était la plus « sensée » de toutes, finalement.

J'entendis Roger siffler dans le couloir (ça dérangeait tout le monde, sauf moi). Il s'arrêta sur le seuil de mon box en veillant à ne pas se cogner contre le chambranle de la porte (qu'il dépassait de cinq bons centimètres).

— Tu as vraiment la tête ailleurs, ce matin ! grommela-t-il gentiment. Ton courrier était bourré de fautes de grammaire. Tu as bien fait de me l'envoyer !

— Merci. Heureusement que tu es là !

Je le pensais. J'avais de la sympathie pour Roger. Il était gentil. Oui c'est ça : un peu bizarre mais gentil.

Bizarre?

« Le coupable se cache forcément parmi tes proches... », m'avertit la voix de Ben. Et celle de Shelley ajouta : « Ted avait-il des ennemis ? A part toi, Roger, bien sûr ! »

— Bon, je... je ferais mieux de me remettre au boulot ou Finch va me supprimer ma promotion ! lançai-je avec un sourire d'excuse.

— C'est ça. Mais n'oublie pas tes vieux amis, quand même ! répliqua-t-il toujours aussi gentiment.

A peine avait-il disparu que j'attrapai une feuille blanche, que je titrai « Liste des gens que je connais qui pourraient avoir tué Ted, poussé Tom sous un camion et lâché un pit-bull sur Riley ».

Mon œuvre accomplie, je rebouchai mon stylo avec dépit. Impossible d'inscrire Roger sur cette liste. Je ne pouvais tout simplement pas m'y résoudre. Il était trop grand, introverti, obsédé par l'orthographe, amoureux de moi... mais parfaitement inoffensif, j'en aurais mis ma main à couper.

En fait, la seule personne que je voulais inscrire sur cette liste était Mary-Kate. Ou Mary-Katherine, s'il s'agissait de la même femme. Ce qui restait à vérifier, bien sûr.

Je décrochai mon téléphone et composai le numéro de Ben.

— Ici Ben Orr, répondit la voix qui peuplait mes plus beaux rêves.

— Ben, c'est Abby. J'ai une question à te poser.

— Vas-y.

— En tant que flic, quelle est ton opinion sur les coïncidences ?

— Je m'en méfie, mais ça existe.

— Très bien. Merci.

Parfait. Si Ben lui-même admettait l'existence des coïncidences, j'étais en droit de penser que les agressions contre Tom et Riley étaient fortuites. Et que Mary-Kate Darling avait tué Ted !

— C'est tout ce que tu voulais me dire ? reprit Ben. As-tu réfléchi à la liste dont je t'ai parlé ?

— Je viens de m'y mettre, en fait.

— Bien. Je peux passer chez toi ce soir pour en parler, si tu veux... Vers 19 heures, ça t'irait ?

Ouiiiiiiiii! Je mourais d'envie de le voir. Dommage que ce soit pour discuter de cette satanée liste, quand même.

— D'accord, dis-je d'un ton (presque) neutre. A ce soir.

Le téléphone sonna à l'instant où je reposai le combiné sur son socle.

— Abby? C'est Opal.

— Tu as une petite voix... Qu'est-ce qui ne va pas?

— Je ne sais pas comment te le dire, alors je vais juste te le dire, d'accord ?

Oh là ! Que se passait-il encore ?

— Je t'écoute, dis-je en me préparant au pire.

— Ma mère et Oliver se sont vus ce week-end pour discuter de l'enquête et ils ont décidé que ce serait mieux si tu venais accompagnée d'un représentant des forces de l'ordre aux prochaines réunions de famille, énonça-t-elle sans reprendre son souffle.

— Quoi ?

— Je sais, c'est ridicule, mais mets-toi à leur place : toute cette histoire leur a fichu la frousse. A Jackson aussi, d'ailleurs, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Je n'ai pas tué Ted ! martelai-je, perdant patience.

— Je sais bien, mais maman est dans tous ses états. Alors, à partir de maintenant, si tu veux nous voir ou participer à l'organisation de mon mariage, il faudra que tu viennes avec l'inspecteur Orr.

— Hein ? Vous voulez que j'amène Ben aux réunions de famille ?

— Oui, c'est ça. Ecoute, Abby... je suis vraiment désolée, d'accord ?

Comme si ça changeait quelque chose... A tout prendre, j'aurais préféré qu'elle me cire les pompes, comme mes collègues !

Par chance, j'avais encore quelques vrais amis. Jolie, par exemple, qui accepta de déjeuner avec moi (sans réclamer d'escorte policière).

Je la rejoignis au resto mexicain où nous avions nos habitudes, à mi-chemin de son bureau et du mien. Elle me dévisagea avec tant d'affection que je faillis fondre en larmes.

— Ne fais pas cette tête ! s'exclama-t-elle gentiment. L'affaire sera réglée dans une semaine ou deux. La police trouvera l'assassin, et tout le monde se jettera à tes pieds pour implorer ton pardon !

— J'espère bien.

Je commandai un burrito au poulet que je n'arriverais sans doute pas à finir (ma conversation avec Opal m'avait coupé l'appétit) et j'orientai la conversation sur le seul sujet qui m'intéressait. Parce qu'il m'aidait à envisager mon avenir proche avec un semblant d'optimisme.

— Jolie, est-ce que tu te souviens d'une Mary-Katherine Mulch, au lycée ? Elle avait un an de plus que nous.

Elle secoua la tête.

— Non. Ça ne me dit rien. Pourquoi ?

Je lui expliquai ma théorie selon laquelle Mary-Kate Darling, qui se disait originaire de Barmouth, était en fait Mary-Katherine Mulch.

— C'est plausible, admit-elle, mais comment en être sûre ?

— Je n'en sais rien, justement. Mes recherches n'ont rien donné.

— J'ai une idée ! Si tu allais rendre visite à Pete Strummer ? Comme ça, tu pourrais vérifier son alibi pour le soir du meurtre et lui demander s'il se souvient de Mary-Katherine. Pas mal, non ?

— Génial, tu veux dire ! Je l'appelle dès que je rentre au journal.

Le serveur apporta notre commande et j'entamai mon burrito avec un appétit renouvelé. Hmm. Trop de fromage, mais la pâte était vraiment bonne. Si je ne trouvais pas mieux d'ici au mois prochain, je le nommerais dixième dans ma liste des dix meilleurs burritos de Portland !

Pete Strummer, qui se faisait désormais appeler Peter, vivait et travaillait au sud de Portland, à dix minutes en voiture des locaux de Maine Life. Lorsque je l'avais eu au téléphone, dans l'après-midi, il avait éclaté de rire en apprenant que j'étais soupçonnée de meurtre.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? avais-je demandé, perplexe.

— Ça arrive aux femmes fatales, ce genre de truc... Pas aux filles comme toi !

— Mais... je croyais que tu étais amoureux de moi au lycée ! Ça ne fait pas de moi une femme fatale ?

Il rit de plus belle et me proposa de le rejoindre vers 17 h 30. Parfait. Ça me laisserait amplement le temps de rentrer chez moi pour accueillir Ben à 19 heures. Je notai le rendez-vous sur un bout de papier et raccrochai avant qu'il ne se remette à rire. C'était vexant, à la fin.

Je le retrouvai à l'heure dite au bar de sa pizzeria préférée, (que j'avais élue meilleure pizzeria de Portland deux ans auparavant), située en bas de son bureau. Il m'étreignit chaleureusement, et nous nous installâmes de part et d'autre d'une petite table, près de la fenêtre. Il était encore un peu tôt pour dîner, mais je ne résistai pas longtemps à la corbeille de pain à l'ail qui accompagnait nos verres de vin.

— Tu es toujours aussi gourmande, à ce que je vois ! commenta Peter en souriant. Et ça te va toujours aussi bien... Tu n'as pas changé, en fait. Ou plutôt, si : tu es la même, en mieux !

Je rosis de plaisir.

— Merci. Je peux en dire autant pour toi. Tu n'as pas pris une ride !

— Pourvu que ça dure ! Alors, dis-moi : que puis-je faire pour toi ?

— Je cherche à me renseigner sur une fille qui était avec nous, au lycée. Mary-Katherine Mulch. Ça te dit quelque chose ?

Il mordit dans un morceau de pain à l'ail en hochant pensivement la tête.

— Mary-Katherine Mulch... Elle avait un an de plus que nous, non ?

— Oui. Tu la connaissais ?

— Vaguement. On se croisait au club d'échecs. A l'escrime, aussi. Et, comme elle habitait au bout de ma rue, on se rencontrait parfois dans le bus, en rentrant du lycée.

— Ça t'arrive encore de la croiser dans le quartier ? demandai-je, le cœur battant.

— Pas depuis plusieurs années. Et, même si je l'avais croisée, je ne l'aurais peut-être pas reconnue : d'après ma mère, cette fille est une pub ambulante pour la chirurgie esthétique !

Je fis un bond (heureusement, j'étais assise).

— Pas possible !

— Si. Elle s'est fait tout refaire : les paupières, le nez, le menton, l'implantation des cheveux, les seins... C'est bien simple : il paraît qu'elle a demandé au chirurgien de la transformer en poupée Barbie ! Et, comme elle n'était pas bête, le résultat doit être explosif...

Si le résultat s'appelait Mary-Kate Darling (et j'en étais sûre, à présent), il était explosif, en effet. Ça, je pouvais le confirmer. Cette fille était une vraie bombe. Surtout aux soirées d'anniversaire.

— Et, au lycée, tu la trouvais comment ?

Il plissa le nez.

— Franchement pas attirante... Et pas sympa non plus. Elle avait toujours l'air d'en savoir plus que tout le monde. Si on lui posait une question, elle envisageait toutes les réponses possibles, histoire de bien nous montrer à quel point elle était intelligente. C'était parfait pour jouer aux échecs, mais pour le reste... je préférais éviter de la rencontrer !

Intéressant. Mais cela suffisait-il à faire d'elle une meurtrière ?

— Et Ben Orr ? Tu te souviens de lui ? demandai-je comme si je venais juste de me rappeler son existence.

— Bien sûr. Il était doué en tout. Et sympa, avec ça ! Il a déménagé avant la fin de l'année, en terminale.

— Est-ce qu'il avait une copine ?

Il haussa les épaules.

— Aucune idée. Il n'avait pas la fille dont j'étais amoureux, c'est tout ce qui comptait.

Je souris.

— Il ne l'avait peut-être même pas remarquée.

— Impossible, objecta-t-il en secouant la tête. Tout le monde te remarquait. Tu étais la seule fille intéressante de la classe.

— Je croyais que je n'étais pas une femme fatale !

— En effet. Tu étais plutôt sage et réservée. Mais j'ai très vite senti le feu couver sous la glace...

Je ris.

— Merci du compliment. Et toi, tu as une copine, maintenant ?

Il m'observa avec un zeste d'inquiétude.

— Eh bien... Oui. Nous habitons ensemble. Nous pensons nous marier l'année prochaine.

Il plissa les yeux.

— Tu n'es pas jalouse, tout de même ?

Je soupirai. Encore un qui avait peur de moi... Merci, Ben ! Qui d'autre avait-il interrogé ? La puéricultrice qui s'occupait de moi à la crèche ? La dame qui nous aidait à traverser devant l'école

?

— Je n'ai pas commis le crime dont on m'accuse, assénai-je un peu brutalement. D'ailleurs, tu étais le premier à en rire, tout à l'heure !

— C'est vrai. Mais, en raccrochant, j'ai commencé à avoir des sueurs froides. J'avais peur de te rencontrer. Et peur de te mettre en colère si je ne venais pas. C'est bête, hein ?

Je haussai les épaules.

— J'ai l'habitude, maintenant. Mais je suis contente que tu sois venu. J'essaie de comprendre ce qui est arrivé à Ted, et tu m'as beaucoup aidée.

Il parut soulagé.

— Je n'arrivais pas à t'imaginer un flingue à la main, mais on ne sait jamais... tout est possible !

Certes. Et c'était justement l'argument de Ben. Le tueur pouvait être n'importe qui. Y compris moi.

— Ben, tu ne devineras jamais ce que j'ai appris sur Mary-Kate Darling ! m'écriai-je en lui ouvrant la porte.

Il ôta son manteau, et je cessai de réfléchir. Comment faisait-il pour être aussi craquant ? Pull bleu foncé, T-shirt blanc, jean délavé, chaussures en daim. Il ressemblait plus à Ben qu'à l'inspecteur Orr. Et ça lui allait divinement bien.

— C'est toi qui m'intéresses, Abby. Pas Mary-Kate.

Si seulement c'était vrai !

Je sortis deux bouteilles de Coca light du frigo et le rejoignis dans le salon.

— Et si je te disais que Mary-Kate n'a pas toujours été jolie, et qu'elle s'appelait autrefois Mary-Katherine Mulch?

— Et alors ? Avoir été moins jolie que les autres suffit à faire d'elle une meurtrière ? s'enquit-il en prenant la bouteille que je lui tendais.

— Cette fille est un catalogue de chirurgie esthétique à elle toute seule ! Tu ne trouves pas ça intéressant ?

— Pas vraiment. Je le savais déjà, en fait.

Argh! Pourquoi avait-il toujours une longueur d'avance sur moi ?

— Jusqu'à preuve du contraire, reprit-il posément, les amateurs de chirurgie esthétique n'ont pas plus de pulsions meurtrières que le reste de la population.

— N'empêche... Je continue de penser que Mary-Kate a un comportement suspect. Elle aurait pu se contenter de se faire refaire le nez..., mais elle a complètement changé d'apparence ! Elle a même changé de nom, comme si elle voulait tirer un trait sur son passé.

— C'est son droit le plus strict. Et je ne vois pas en quoi changer d'apparence la rendrait plus suspecte qu'une autre : quand tu mettras une perruque blonde pour assister au mariage d'Opal, seras-tu toujours Abby Foote ? Ou deviendras-tu subitement un assassin en puissance ?

Là, il marquait un point.

— Que veux-tu que je réponde ? maugréai-je, vaincue. Tu m'agaces, à la fin !

Il rit.

— Toi aussi.

Je me laissai tomber sur le canapé, un peu vexée. Il s'assit en face de moi et tira son inévitable calepin de sa poche.

— Je sais que tu n'en démords pas, mais moi non plus : je ne pense pas que Mary-Kate soit coupable. Son alibi est solide, et je ne lui ai pas trouvé de mobile : elle était amoureuse de Ted, ils venaient de se fiancer... Pourquoi l'aurait-elle tué ? Et, en admettant qu'elle l'ait tué, comment expliquer les agressions contre Tom et Riley ? Mary-Kate ne les connaissait ni l'un ni l'autre ! Il faudrait donc admettre que ces agressions n'ont rien à voir avec le meurtre de Ted. Or, je suis convaincu du contraire. L'heure des attaques, leur violence, le fait que les trois victimes aient

rompu avec toi de façon peu élégante, tout cela m'amène à penser que toi ou un de tes proches est l'auteur des crimes.

— Dans ce cas, Henry sera peut-être la prochaine victime : m'abandonner sur l'autoroute n'était pas la manière la plus « élégante » de me quitter... Pourtant, j'avais de l'affection pour lui, et tu m'as démontré que l'assassin, par égard pour moi, évite de s'attaquer aux hommes que j'ai aimés. Que faut-il penser, alors ?

— Il y a une grande différence entre l'amour et l'affection. Aimais-tu Henry comme tu aimais Ted ?

— Non. Mais j'étais toujours heureuse de le voir. Je commençais à m'attacher à lui.

— Ta famille et tes amis en étaient-ils conscients ?

J'acquiesçai.

— Oui. J'en avais parlé à mes sœurs et à quelques amies. Alors... crois-tu qu'Henry soit en danger ? demandai-je, vaguement inquiète.

— Peut-être. Mes hommes continueront à le protéger, en tout cas.

Il but une longue gorgée de Coca, puis il chercha une page vierge dans son calepin et déboucha son stylo.

— Bien, si nous parlions de cette fameuse liste ? Tu m'as dit que tu avais commencé à y songer... Voilà ce que je te propose : tu parles, j'écris. L'idée est de noter tout ce qui te vient à l'esprit, même si ça n'a aucun rapport avec l'enquête. D'accord ? Commençons par ta belle-mère, Veronica Foote. Penses-tu qu'elle ait cherché à te venger, ou à punir tes ex d'une manière ou d'une autre ?

— Certainement pas ! Tu peux d'ores et déjà la rayer de la liste. Elle a toujours été aimable avec moi, mais elle ne m'a jamais considérée comme un membre de sa famille. Je suis la fille de la première épouse de son mari, rien de plus. Quand j'étais petite, elle m'invitait aux réunions de famille et elle signait affectueusement les cartes que mon père m'envoyait pour mon anniversaire. C'était peut-être elle qui les choisissait, d'ailleurs... Elle me recevait gentiment chez elle, et elle ne s'opposait jamais à ce qu'Opal et Olivia viennent jouer chez moi. C'était une belle-mère exemplaire, mais elle ne m'a jamais réellement témoigné d'affection. Alors, je ne vois pas ce qui aurait pu la pousser à vouloir me venger des humiliations que m'ont fait subir mes ex !

Ben me dévisagea pensivement.

— Elle s'est peut-être toujours sentie coupable d'avoir précipité le divorce de tes parents et de t'avoir privée de ton père ? Ou bien elle a réagi de manière extrêmement violente au décès de son mari. La froideur, la rigidité affective dont tu parles se sont peut-être muées en désir de vengeance contre les hommes qui quittent leurs partenaires ? Comme tu étais souvent quittée, elle a décidé de te venger.

J'écarquillai les yeux.

— Tu es sérieux ? C'est à ce genre d'âneries que vous passez votre temps à réfléchir, dans la police ?

Il sourit.

— Ce ne sont pas des âneries, Abby. Ce sont des hypothèses. C'est en les envisageant toutes que je finirai par comprendre ce qui est arrivé à Ted.

Ah oui ? Je fis mine d'attendre la suite, les yeux rivés sur le plafond, l'air résigné.

Il griffonna quelques mots dans son calepin, puis poursuivit son interrogatoire comme si de rien n'était.

— Quelle a été la réaction de Veronica à la mort de ton père ?

Je me redressai, soulagée. Enfin une question qui ne me concernait pas directement !

— Elle a pleuré pendant des semaines, répondis-je. Opal et Olivia ne savaient plus quoi faire pour la consoler... Pourtant, c'était avec nous qu'elle se sentait le mieux. Même avec moi, elle se détendait — parce que je lui rappelais papa, j'imagine.

— Tu vois ? Tu le dis toi-même : ce drame l'a rapprochée de toi ! Elle a peut-être développé une nouvelle forme de tendresse à ton égard... Ou elle a transformé sa douleur en une violence sourde, qui s'est subitement retournée contre tes ex.

Cette fois, je faillis éclater de rire. Où allait-il pêcher des idées pareilles ? C'était à douter de sa santé mentale !

— Je suis navrée de te contredire, Ben, mais tu fais fausse route. Parce que Veronica ne m'a jamais vraiment aimée. Je suis bien placée pour le savoir !

Je me figeai, stupéfaite. C'était la première fois que j'énonçais un tel constat — je n'avais même pas osé le penser jusqu'à présent. Pourtant, je l'avais toujours su : Veronica ne m'aimait pas. Mais ça me faisait un bien fou de le dire.

— Abby ? A quoi penses-tu ?

— A ce que je viens de te raconter. C'est étrange : ça ne me fait pas de peine. J'en ai tant souffert, pourtant ! Quand j'étais petite, j'avais l'impression d'être une étrangère au sein de ma propre famille... C'était affreux ! Mais c'est fini, maintenant. J'ai cessé d'avoir des regrets. Ce qui est fait est fait. Et je ne leur en veux même pas !

— C'est bien. Tu as fait la paix avec toi-même.

— Exactement ! Or, les assassins ne sont pas en paix, eux ! Donc...

— As-tu déjà lu une biographie de Ted Bundy ? coupa-t-il. Il était d'un calme olympien. Et tu sais combien de femmes il a tuées ?

Je le foudroyai du regard.

— Tu te prends pour Fargo, maintenant ? Si tu veux jouer au méchant flic, je préférerais que ça se passe au commissariat. Le décor s'y prêterait mieux !

— Bien vu ! admit-il en s'inclinant, comme pour reconnaître sa défaite. Tu sais, je fais parfois exprès d'être dur avec toi, pour voir comment tu réagis à la provocation. Et je dois dire que tu réagis plutôt bien. Tu m'as surpris plus d'une fois !

Je ne trouvais rien à répondre. Je ne voulais pas le surprendre ; je voulais seulement qu'il comprenne que je n'avais pas fait ce qu'il me croyait capable de faire.

— Bon. Passons à tes demi-sœurs, déclara-t-il, prêt à noter mes commentaires sur son calepin.

Olivia, pour commencer.

Olivia ? Il voulait que je soupçonne Olivia ? Cette fois, c'en était trop.

— Il n'y a rien à commencer ! répliquai-je. Cette conversation est absurde. Mes sœurs n'ont tué personne!

— Je te le répète : nous ne faisons qu'envisager des hypothèses. Ta loyauté est toute à ton honneur, mais elle ne t'aidera pas à sortir de prison si tu es arrêtée pour un meurtre que tu n'as pas commis.

— Ecoute, Ted a été assassiné le soir de la Brit Milah, quand Oscar avait huit jours. Tu crois vraiment qu'Olivia serait sortie en pleine nuit, avec son bébé d'une semaine, pour aller abattre un type qu'elle ne connaissait même pas ? Elle a déjà assez à faire à la maison, je t'assure ! Depuis la naissance d'Oscar, elle passe ses journées et ses nuits à l'allaiter, à le changer, à l'endormir... Et, quand elle a cinq minutes de libre, elle les consacre aux millions de choses que son fainéant de mari ne fait pas !

— Elle n'a pourtant pas l'air surmenée : les deux fois où je l'ai interrogée, elle était avenante et tirée à quatre épingles. Soit elle s'était maquillée, coiffée et habillée pour l'occasion, ce qui demande du temps, soit elle porte un tailleur et des escarpins en toutes occasions — même pour allaiter son fils. Franchement, j'ai du mal à croire que ce soit le cas !

— Tu te trompes. Olivia est toujours bien habillée. Veronica et Opal aussi. Elles sont pareilles, toutes les trois : elles ne mettent jamais de jeans.

— N'empêche. Si Olivia trouve encore le temps de se pomponner depuis la naissance d'Oscar, c'est qu'elle a plus de temps libre que tu ne le penses.

Je secouai la tête.

— Pas forcément. Ça ne prend pas plus de temps d'enfiler un joli pull qu'un vieux truc miteux. C'est toute la différence entre Olivia et moi : je n'ai pas un seul pull correct à me mettre. Elle n'a que des vêtements élégants et parfaitement repassés par sa femme de ménage.

— Je le trouve très correct, ton pull ! rétorqua-t-il en posant les yeux sur mon col roulé noir. Il n'est pas miteux du tout !

Ça l'amusait de me déstabiliser comme ça ? Et ce regard en coin sur mon pull (mes seins ?), c'était pour me faire rougir ?

Je me posais encore la question quand il asséna la suivante.

— Penses-tu qu'Olivia souffre de dépression postnatale?

Ah, non! Là, il dépassait les bornes. Je me levai, furieuse.

— Cette fois, ça suffit. Je refuse de répondre à cette question. Et à toutes celles qui suivront. Arrête-moi. J'en ai assez !

Il se leva à son tour, l'air navré.

— Pardonne-moi. Je ne voulais pas te blesser. J'essaie seulement de comprendre...

— Si tu veux comprendre ce que faisait Olivia le soir du meurtre, va lui demander toi-même. Je ne casserai pas du sucre sur le dos de mes sœurs. Elles sont trop importantes pour moi. Nous nous sommes beaucoup rapprochées depuis la mort de mon père, et je ne veux pas tout gâcher en

débitant des inepties sur leur compte !

Je désignai la porte.

— Va-t'en, Ben. Arrête-moi ou va-t'en.

Il me fixa pendant un long moment.

— Je n'ai pas l'intention de t'arrêter, dit-il enfin. Et je ne veux pas partir. Je veux t'aider.

Je me laissai retomber sur le canapé, déterminée à bouder son interrogatoire. Il ne voulait pas partir ? Très bien. Ni m'arrêter — encore mieux. Mais qu'il ne me demande pas d'être enthousiaste !

— Parlons d'Opal, puisque tu n'as rien à ajouter sur Olivia. Je ne veux pas entrer dans les détails, seulement savoir ce qu'elle représente pour toi.

Je soupirai.

— C'est inutile, Ben. Je n'ai vraiment rien à raconter qui puisse servir l'enquête !

— C'est à moi d'en juger. Contente-toi de me dire ce qui te passe par la tête. Comment était Opal lorsque vous étiez enfants, par exemple ?

Je haussai les épaules.

— Pas très différente d'aujourd'hui. C'était la petite dernière — une adorable poupée blonde avec de grands yeux bleus, très coquine, ultra-féminine. Mon père en était complètement gaga : il lui passait tout !

— Et avec Olivia, comment était-il ?

— Elle l'épatait, avec son look à la Lady Di, sa maturité, ses bonnes notes à l'école... C'était sa princesse, sa petite merveille.

— Et toi ? demanda-t-il en me dévisageant avec attention.

— Moi ? J'étais juste moi. Une petite fille solitaire et très indépendante.

Mais j'aurais tant donné pour être un peu moins seule et un peu moins autonome ! Une fois, lorsque nous étions encore très jeunes, Veronica m'avait invitée à fêter l'anniversaire de mon père chez eux. Quand Opal m'avait vue arriver, avec ma robe à fleurs, mes souliers vernis et un gros paquet-cadeau dans les mains, elle avait piqué une crise de nerfs. « Va-t'en ! avait-elle hurlé. C'est plus ton papa, maintenant ! C'est le nôtre ! » Je m'étais figée sur place, les larmes aux yeux. Mon père, qui avait assisté à la scène, avait pris Opal dans ses bras et m'avait donné la main pour me faire entrer dans la maison. « Je suis toujours le papa d'Abby, avait-il expliqué à ma sœur, et je le serai toujours. Mais ça ne change rien au fait que je suis ton papa à toi. »

J'avais attendu, en espérant qu'il me dirait la même chose — qu'être le père d'Opal et d'Olivia ne changeait rien au fait qu'il était mon papa —, mais il ne dit rien. Et son silence me fit plus de mal que la colère d'Opal.

— Abby ? appela Ben en me tapotant le genou du bout de son stylo. A quoi penses-tu ?

— A rien de spécial, éludai-je.

Il n'insista pas mais, au regard qu'il me lança, je compris qu'il n'en croyait pas un mot. Il savait qu'il m'avait incitée à me plonger dans mes souvenirs. A réfléchir. A me poser des questions.

Exactement comme il l'avait souhaité.

— Passons à tes amies, déclara-t-il. Jolie Olensky et Rebecca Rhode.

— C'est pareil, Ben. Je ne casserai pas de sucre sur leur dos. Et je crois dur comme fer à leur innocence.

— Justement, qu'est-ce qui les rend si innocentes à tes yeux ? Pourquoi n'auraient-elles pas tué Ted ?

Je souris. Pour une fois, j'avais LA réponse à sa question.

— Parce que Jolie milite pour l'abolition de la peine de mort. Elle ne croit pas que deux maux puissent faire un bien — c'est comme ça qu'elle le dit, en tout cas.

Il nota consciencieusement l'info dans son carnet.

— Et Rebecca ?

— Elle milite pour la restriction du port d'armes. Elle n'a jamais touché un pistolet de sa vie. Et ce n'est pas près de changer !

— Bon. Et tes collègues ? Tu as des amis à Maine Life, n'est-ce pas ? Shelley Gould, par exemple.

— Shelley ? Jusqu'à la semaine dernière, elle était scotchée à son mec. Elle le rejoignait dès qu'elle sortait du bureau, même à l'heure du déjeuner. Quant à Roger Hunker, il est doux comme un agneau... Ce n'est pas un argument très convaincant, mais c'est le seul qui me vient à l'esprit.

Il sembla perplexe.

— Tu le considères comme un ami, alors ? Je ne l'avais pas classé dans cette catégorie. Il est sur la liste de ceux qui ont un faible pour toi.

J'arquai les sourcils.

— Il est seul sur cette liste, n'est-ce pas ?

« Dis-moi que non, dis-moi que tu es dessus, toi aussi ! »

Mais il acquiesça. Sans hésiter, en plus.

— D'après toi, est-il concevable que Roger soit coupable ?

Je me mordis la lèvre, indécise.

— Peut-être... Il y a quelque chose d'un peu inquiétant chez lui, mais je ne saurais pas te dire quoi. Je le connais si mal !

— Je ne suis pas mieux renseigné que toi... Mais nous avons cerné un suspect potentiel, au moins !

Il se leva, attrapa son manteau et se dirigea vers la porte.

— Il faut que j'y aille. Merci de ton aide.

— Tu le penses vraiment? demandai-je en le suivant dans le couloir. Parfois, j'ai l'impression de te connaître, mais la plupart du temps, je me rends compte que je ne te connais pas assez pour savoir si tu es sérieux ou non.

Il sourit.

— Je ne suis jamais sarcastique. Ce n'est pas mon style.

C'est bien ce que je pensais.

— Attends ! dis-je comme il s'apprêtait à sortir. Pourquoi n'as-tu posé aucune question sur ma mère ?

— Parce que je ne suis pas aussi borné que tu le crois. De toute façon, il y avait une compétition de bingo dans son immeuble à l'heure du meurtre de Ted. Elle y est allée avec ses voisines de palier, qui m'ont confirmé son alibi.

— Elle a gagné ?

Il hocha la tête.

— Deux parties sur cinq.

— Je suis contente pour elle.

Je lui avais téléphoné dès le début de l'enquête pour lui annoncer qu'elle recevrait peut-être la visite de la police, mais j'étais demeurée assez vague pour ne pas l'inquiéter outre mesure.

— Merci de l'avoir tenue à l'écart de cette histoire, ajoutai-je.

Ben ébaucha un sourire, avant de prononcer la phrase rituelle :

— Si tu te souviens de quoi que ce soit ou si tu as une idée, même la plus insignifiante, à propos de l'enquête, tu promets de m'appeler ?

— Oui.

— De toute façon, on se retrouve samedi pour les essayages.

Hein ?

— Quels essayages ?

— L'essayage de ta robe, pour le mariage d'Opal. Veronica m'a demandé de t'accompagner, puisque tes sœurs seront présentes.

Oh non ! J'avais complètement oublié ce rendez-vous !

— C'est sérieux ? Tu vas vraiment venir avec moi, au cas où l'envie me prendrait d'étrangler une des filles avec un morceau de tulle ?

— Exactement.

Et il referma la porte derrière lui.

Pendant quatre jours, l'inspecteur Benjamin Orr ne me téléphona pas, ne passa pas me voir, ne me prit pas en filature et ne me posa aucune question.

Il me manquait. Horriblement.

Je me consolai en me persuadant qu'il avait suivi Roger de chez lui au bureau et du bureau à chez lui pendant toute la semaine. Si c'était le cas, il avait dû s'ennuyer à mourir. Entre son boulot de correcteur à Maine Life et ses rendez-vous hebdomadaires avec le petit écran (pour la traditionnelle soirée de science-fiction du vendredi soir), Roger ne sortait jamais. Sauf quand le cinéma de son quartier diffusait un film de SF (mais ce n'était pas le cas cette semaine : j'avais

vérifié).

Quant à moi, j'avais passé mon temps à bosser sur mon prochain article, consacré aux meilleures adresses du sud de Portland. Et j'étais sur les rotules : cette partie de la ville se résumant à une vaste zone commerciale entrelacée d'autoroutes, j'avais visité plus de magasins d'usine, de boutiques et de cafétérias que je ne pensais en voir dans toute ma vie. Le résultat, auquel je mettais la dernière main en ce moment même (on était samedi matin), me semblait satisfaisant. Mes adresses allaient du plus conventionnel — meilleur magasin d'usine, meilleur fast-food — au plus insolite

— meilleur endroit pour changer bébé —, et j'avais pimenté mon propos de quelques photos prises sur le vif, qu'il me restait à légender.

Je jetai un regard à la pendule accrochée au mur du salon. Oh oh ! Plus qu'une heure avant d'aller rejoindre Opal, Olivia, Veronica, les demoiselles d'honneur... et Ben à la Boutique Blanche. Je fermai mon fichier et consultai les consignes que Veronica m'avait envoyées la veille par e-mail :

« Abby, merci de mettre/d'apporter les vêtements suivants pour essayages : slip, soutien-gorge, collants et chaussures que tu porteras au mariage. Si tu as des questions concernant le coloris ou le type de sous-vêtements appropriés, appelle-moi. N'emporte aucun bijou. A demain. Veronica. »

Courtois mais plutôt sec, ce message. En tout cas, il confirmait ma théorie : ma belle-mère ne me vouait pas une affection débordante. Et le meurtre de Ted n'avait rien arrangé.

Bon, retour aux consignes. Eviter les bijoux ne me posait pas de problème : je n'en avais pas. Enfin, si : je possédais une paire de brillants d'oreilles et une bague assortie, achetés à Paris cinq ans plus tôt (bizarrement, la bague, qui m'allait très bien sur place, s'était révélée trop petite lorsque j'étais rentrée à la maison). Et le pendentif que mon père m'avait offert pour mes dix-huit ans : c'était un petit cœur en or massif, monté sur une jolie chaînette. J'aimais le regarder, mais je ne le portais jamais. Parce que je croyais que le cœur ne signifiait rien ou parce que le bijou me rendait trop émotive ? Les deux, peut-être.

Je me rendis dans ma chambre et j'ouvris mon tiroir à lingerie : j'avais plusieurs soutien-gorge à balconnet, des culottes « ventre plat » et une quinzaine de collants couleur chair. Lesquels choisir ? Tout dépendrait de la robe, bien sûr. Connaissant Opal, elle choisirait sans doute du rose ou du violet — ses couleurs préférées. Ou bien du rouge, puisque la date du mariage était proche de la Saint-Valentin.

J'optai pour un balconnet rose pâle, qui mettait joliment ma poitrine en valeur, le slip assorti (censé m'assurer une silhouette irréprochable grâce à son plastron en microfibre) et une paire de bas couleur chair.

Je fourrai le tout dans mon sac à main et me tournai vers le miroir dressé dans un coin de la pièce. J'avais l'air encore plus petite que d'habitude. Quelle injustice ! Opal et Olivia avaient hérité de la haute stature de leur mère. Moi, je ressemblais à la mienne — un mètre soixante-cinq

et les mollets trop courts. J'attrapai les escarpins que j'avais achetés pour le mariage : des merveilles en peau de soie, à petites brides et bout pointu, dotées de cinq centimètres de talon. Je les enfilai — inconfort immédiat, mais effet garanti : mes jambes semblaient soudain plus fines, plus longues, plus élancées.

Ben s'en apercevrait-il ? Ou poserait-il les yeux sur moi sans me voir, comme dix ans plus tôt lorsque nous nous croisions dans les couloirs du lycée ?

Et, s'il remarquait que j'avais l'air d'une femme — d'une vraie femme —, me ferait-il un compliment ? Ou se cacherait-il une fois de plus derrière son sourire énigmatique ?

« Du calme, Abby. Ce n'est pas un rendez-vous. »

Ah oui ! J'avais oublié. Ben n'est pas un homme : c'est un flic. Un très beau flic, mais un flic quand même.

Le flic en question faisait les cent pas dans le hall de la Boutique Blanche quand j'arrivai au rendez-vous. Il semblait déplacé, presque trop viril, dans ce décor rose et blanc, tout en tulle et en frous-frous. Si encore il était venu en manteau... Mais non : il portait son blouson de cuir noir. Et il arpentait la bonbonnière comme un lion en cage.

Il me fit signe à travers la porte vitrée, et je hâtai le pas pour le rejoindre.

Qui aurait cru, à nous voir, qu'il n'était pas mon fiancé, mais l'inspecteur chargé de me surveiller ? Nous ressemblions à tous les couples amoureux... et, si quelqu'un avait eu l'idée de nous prendre en photo à cet instant précis, le résultat en aurait trompé plus d'un. Je souris, amusée. Tout à fait le genre de photo que j'aurais aimé coller dans mon album !

— Ça fait un bail, dis-je en entrant.

Il acquiesça.

— Oui, je...

— Ah, vous voilà ! s'exclama une grande blonde en tailleur gris perle. Vous êtes mademoiselle Foote, n'est-ce pas ? Bienvenue à la Boutique Blanche. Je suis Helena, la directrice du magasin. Venez, tout le monde vous attend.

Elle se tourna vers Ben.

— Vous pouvez patienter dans le salon, si vous le désirez.

D'un geste, elle désigna deux fauteuils dressés dans un coin de la pièce, près d'une table basse jonchée de magazines. Je reconnus le logo d'une revue consacrée à la pêche. Ben la lirait-il ? Que faisait-il de son temps libre, d'ailleurs ? Aucune idée. Nous n'avions jamais discuté de ses hobbies — à supposer qu'il en ait.

— Si tu entends quelqu'un crier, ne t'inquiète pas, murmurai-je en me penchant vers lui. Ce sera sûrement Opal. Il suffit qu'une demoiselle d'honneur ait pris cinq cents grammes pour qu'elle menace de se pendre !

Il n'esquissa même pas un sourire. A croire qu'il avait été vacciné contre l'ironie quand il était petit.

— Suivez-moi, je vous prie, dit Helena. Ces dames nous attendent.

Elle souleva un rideau de tulle pour passer dans la pièce voisine, transformée en vaste salon d'essayage : plusieurs dizaines de robes de cortège attendaient leur heure sur des portants poussés le long du mur de gauche ; en face, de petites cabines individuelles permettaient de se dévêtir en toute discrétion.

Les demoiselles d'honneur d'Opal, aussi blondes que j'étais brune, étaient déjà au travail : plaquant sur elles les robes de leur choix, elles tournoyaient devant les miroirs, se hissaient sur la pointe des pieds, s'observaient d'un regard critique, notaient des chiffres sur de petits bouts de papier — le tout dans un bruissement de soie et de rires étouffés.

— Abby ! s'exclama Veronica d'une voix ridiculement haut perchée. Te voilà enfin ! Les filles, Abby est arrivée !

La nouvelle fit l'effet d'un coup de tonnerre. Tous les regards convergèrent vers moi dans un silence de cathédrale. Parce que j'étais la seule brune ? Ou parce que j'étais soupçonnée d'avoir tué mon ex ?

— Tu n'es pas venue seule, n'est-ce pas ? murmura Veronica. Où est le charmant jeune homme qui m'a promis de t'accompagner ?

— Il est à côté, dans le hall.

Olivia vint m'embrasser sur la joue.

— On se parlera après, d'accord ? me chuchota-t-elle à l'oreille. Oliver ne comprend rien à rien, comme d'habitude.

Je me sentis plus légère, tout à coup.

— C'est vrai ? Je commençais à croire que tu étais d'accord avec lui !

— Pas du tout. J'aurais dû t'appeler plus tôt, mais je ne savais plus où donner de la tête, ces jours-ci. Entre les nuits sans sommeil, mes hormones qui jouent au yo-yo, le stress lié à la naissance d'Oscar et les interrogatoires de la police, j'ai perdu pied. Tu ne m'en veux pas trop ?

Je souris.

— Non. Du moment que tu sais que je suis incapable de...

— Evidemment ! assura-t-elle sans me laisser terminer ma phrase. J'ai grandi avec toi. Je te connais sans doute mieux que personne.

J'acquiesçai.

— C'est vrai. A part Ben, peut-être.

— Abby ? appela Opal en me faisant signe de la rejoindre près des portants. Regarde... J'ai un faible pour ce rose très clair, presque chair... C'est splendide, tu ne trouves pas ? Et, pour la touche hivernale, j'aimerais de la panne de velours. Sans rubans. Tiens, que dis-tu de celle-là ?

Elle décrocha une des robes du portant et me la tendit.

— Génial ! s'exclama-t-elle, ravie. Tu serais superbe avec ça... Les autres filles aussi, d'ailleurs. Elle est magnifique, non ? Bon, écoutez-moi ! reprit-elle en se tournant vers ses amies. J'aimerais que chacune de vous essaie une robe en velours rose pâle. Il y a plusieurs styles et plusieurs longueurs. Je vous laisse choisir. Ensuite, nous organiserons un petit défilé et nous voterons pour notre robe favorite. Abby, tu veux bien commencer ? Enfile vite cette merveille. Nous t'attendons !

Son excitation était communicative. La robe sous le bras, je m'engouffrai dans une cabine. Une fois débarrassée de mon jean, de mes boots et de mes chaussettes, je troquai mon boxer blanc contre la culotte rose « à effet galbant » censée me procurer un ventre plat (un regard au miroir m'assura de l'efficacité du dispositif). La paire de bas n'était pas vraiment nécessaire puisque la robe m'arrivait aux chevilles, mais je les enfilai quand même. Ensuite, le balconnet rose « spécial décolleté plongeant ». Carrément sexy. Et maintenant, la robe ! Je me glissai dedans avec précaution pour ne pas froisser la doublure de soie, qui se posa sur moi comme une caresse.

— Abby ? appela Opal, de l'autre côté du rideau. Tu t'en sors ?

— Oui. Plus que les chaussures, et je suis prête !

J'enfilai les escarpins et me tournai vers le miroir. Ouah ! C'était moi, ça ? J'avais l'air d'une princesse... ou d'une actrice de Hollywood. Oui, c'est ça. Très « J'aimerais remercier l'Académie », ce look. Opal allait adorer, c'est sûr !

— Ça y est, dis-je. J'arrive.

— Oh ! s'écria Opal quand j'écartai le rideau. Quelle splendeur ! On n'aura peut-être même pas besoin d'essayer les autres !

Je m'observai dans un des grands miroirs en pied. La robe était splendide, en effet. Sobre et élégante mais très glamour. Vraiment faite pour les tapis rouges.

— Il nous faut l'avis d'un homme, décréta ma sœur. Va voir l'inspecteur. Il nous dira ce qu'il en pense.

Je n'hésitai pas une seconde. Moi qui me demandais si Ben remarquait la femme en moi, j'allais enfin avoir la réponse !

— Attends ! Ta perruque, dit Veronica en brandissant le postiche qu'elle avait acheté pour moi. On ne se fera pas une bonne idée de la robe si tu ne mets pas la perruque.

Elle rassembla mes cheveux dans un filet, les fixa rapidement derrière ma nuque et posa le postiche sur ma tête. Elle l'ajusta avec soin, puis recula d'un pas pour juger du résultat.

— Parfait. J'ai bien fait de choisir un blond foncé. C'est ce qu'il y a de mieux avec tes yeux noisette.

— Vas-y, dit Opal dans un souffle. Je meurs d'impatience !

Moi aussi. Mais j'avais un peu le trac, maintenant... Je traversai le hall d'un pas mal assuré et m'approchai discrètement de Ben, qui lisait son calepin dans un des fauteuils du « petit salon ». Pas de réaction. Je toussotai pour attirer son attention. Il leva les yeux, les reporta sur son carnet comme s'il ne m'avait pas vue...

Et les releva, l'air incrédule.

— Abby ? marmonna-t-il. C'est toi ?

— Elles veulent ton avis sur la robe.

Ses yeux sombres me parcoururent de haut en bas, puis de bas en haut. Il avait l'air complètement éberlué. Un cri de triomphe enfla dans ma gorge. J'avais réussi ! Il avait remarqué la femme en moi ! J'avais dû me déguiser pour y parvenir, mais j'y étais parvenue !

Veronica nous rejoignit, les mains sur son absence de hanches.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

— Sublime, répondit Ben.

— Merci, dit-elle, et, me prenant par la main, elle me ramena dans la pièce voisine. Le monsieur dit que c'est sublime ! annonça-t-elle à la cantonade.

— Génial ! Nous en prendrons huit en taille trente-huit ! déclara Opal à Helena. C'est bon, les filles. Mission accomplie !

Ben nous attendait dans le hall, lorsque nous quittâmes le salon d'essayage, dix minutes plus tard. Tous les regards se rivèrent sur lui. Puis sur moi.

— Ecoutez-moi, lançai-je avant de changer d'avis. Je n'ai pas tué Ted. Et je n'ai pas tenté de tuer deux de mes ex.

— Abby ! s'exclama Olivia, l'air peiné. Pourquoi dis-tu ça ? C'est inutile !

— Parce que vous le savez toutes ? fis-je en lançant un regard éloquent à Opal et à Veronica, qui s'étaient approchées.

— Evidemment, continua Olivia. Nous le savons toutes, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en promenant un regard sévère sur notre petit groupe.

— Bien sûr ! affirma vivement Opal.

— Mais oui ! murmurèrent deux de ses amies, l'air effarouché.

Veronica ne fit aucun commentaire.

Je pris la main d'Opal sans lâcher celle d'Olivia. Etaient-elles réellement convaincues de mon innocence ? Difficile à dire (même pour Olivia), mais leur soutien me faisait chaud au cœur.

— Merci, les filles. Vous ne pouvez pas savoir comme ça me fait plaisir.

Nous nous embrassâmes, très émues.

— Je connais quelqu'un d'autre qui n'en douterait pas, affirma Olivia en fixant sa mère. C'est papa.

Veronica esquissa un sourire pincé.

— Tu as raison, ma chérie.

Je n'obtiendrais rien de plus, apparemment. Sur ce, tout le monde s'embrassa, et l'assemblée se dispersa, nous laissant seuls, Ben et moi, dans le hall rose bonbon.

— Désolé, dit-il en remettant son blouson de cuir. Ça ne doit pas être facile à vivre.

— Es-tu désolé au point d'admettre que tu t'es trompé ? Que tu en as appris assez sur moi pour savoir que je n'ai tué personne ?

— Non.

Je soupirai. Il était temps de rendre une petite visite à Mary-Katherine Mulch.

Après mûre réflexion, j'avais décidé d'aller affronter Mary-Kate directement sur son lieu de travail : elle était maître d'hôtel dans un restaurant ultra-chic du Vieux Port, un des quartiers les plus agréables de Portland, avec ses rues pavées, ses boutiques de créateurs, ses cafés, ses dizaines de restaurants et de bars à la mode.

Pourquoi la retrouver là plutôt que chez elle ? Parce que j'y serais plus en sécurité que partout ailleurs : même si la conversation tournait au vinaigre, Mary-Kate n'oserait pas m'attaquer devant ses collègues et ses clients.

Les doigts crispés sur le magnétophone miniature que j'avais glissé dans ma poche, je poussai la porte du restaurant. Il était encore trop tôt pour dîner, mais le bar restait ouvert entre le service de midi et celui du soir. Mary-Kate était là, plus sexy que jamais dans un microtailleur noir, les cheveux soigneusement relevés en chignon.

— Une table pour..., entonna-t-elle d'une voix haut perchée, avant de comprendre à qui elle avait affaire. Qu'est-ce que tu veux ? reprit-elle alors d'un ton nettement plus agressif.

— Oh ! Tu travailles ici ? Quelle coïncidence ! Je parlais justement de toi avec quelqu'un...

Elle plissa les yeux, l'air suspicieux.

— Qui ça ?

— Pete Strummer. Tu te souviens de lui ? Il était au lycée de Barmouth.

— Bien s..., commença-t-elle.

Elle s'interrompit, consciente de s'être trahie.

— Barmouth ? reprit-elle avec un naturel parfait. Tu me confonds avec quelqu'un d'autre. J'ai grandi au Kansas.

— Ah bon ? Où ça, exactement ?

Un million de dollars qu'elle répond Kansas City. Ou une ville qui n'existe pas.

— A Topeka.

Tant pis pour le million. Mais ça ne prouvait rien : elle était sortie major de sa promotion, après tout. Elle connaissait sa géographie sur le bout des doigts.

— J'ai du mal à le croire, Mary-Katherine.

Elle pâlit sous son fond de teint. Cette fois, j'étais sur la bonne voie.

— Tu ne t'aimais pas en blonde ? demandai-je pour enfoncer le clou.

Son regard se fit suppliant.

— Parle plus bas ! dit-elle en m'entraînant à l'écart. On va nous entendre !

— Avoue-le : tu es Mary-Katherine Mulch.

Elle hésita encore un instant, puis capitula.

— Oui. On était ensemble au lycée de Barmouth. Tu as mené ta petite enquête, pas vrai ? Les langues se sont vite déliées, j'imagine !

De suppliante, elle était devenue hargneuse. L'amertume assourdissait sa voix. Et ses yeux brillaient d'une flamme vengeresse... comme le soir où je l'avais croisée sur les quais. Elle m'avait fusillée du regard après avoir déchiqueté le bouquet de roses sur les lieux du crime. Je ne l'avais pas compris sur le moment, mais à présent c'était clair : elle n'était pas folle de chagrin, alors. Elle était folle de rage. Contre Ted.

— Il a appris que tu t'es fait opérer et ça l'a rendu méfiant ?

J'avais réfléchi à voix haute. Mais, à sa manière de me fixer, je me rendis compte que j'avais vu juste.

— Ted m'a tout raconté, affirmai-je. Il avait besoin d'en parler à quelqu'un.

Je bluffais comme on respire..., mais elle tomba dans le panneau. Un long sanglot enfla dans sa gorge, puis elle fondit en larmes.

— Je n'aurais jamais cru qu'il réagirait comme ça. Je savais qu'il trouverait ça bizarre, bien sûr, mais de là à dire ce qu'il m'a dit... !

Bingo ! Continue, je t'en prie, continue.

Elle renifla. Et continua.

— Franchement, je n'aurais jamais cru qu'il me quitterait pour ça !

Nouveaux sanglots. J'attrapai une serviette en papier dans le buffet et la lui tendis.

— Quand a-t-il rompu ? demandai-je.

Elle se moucha bruyamment.

— La veille de l'annonce de nos fiançailles dans la presse... Il est venu me trouver chez moi et il m'a annoncé qu'il avait changé d'avis. Et tu sais ce qu'il m'a dit, ce salaud ?

Ce salaud? De mieux en mieux. A ce rythme-là, elle m'avouerait bientôt qu'elle avait tué Ted !

Je haussai les sourcils pour l'inciter à poursuivre.

— Il m'a dit : « Les gens n'arrêtent pas de me féliciter en me disant que nos enfants seront superbes... alors qu'en fait ils risquent d'avoir la tête que tu avais avant l'opération ! » J'étais tellement choquée que je n'ai rien répondu... Alors, il m'a expliqué qu'il se sentait trahi, qu'il avait l'impression de ne plus savoir qui j'étais vraiment. Du coup, il n'était plus très sûr d'avoir envie de m'épouser et il voulait réfléchir à tout ça avant de s'engager. J'ai demandé s'il rompait nos fiançailles, et il m'a répondu que oui, même si ce n'était pas une rupture définitive. Il préférerait cesser de me voir pendant un petit moment, le temps de digérer la nouvelle. Je lui ai demandé de ne rien dire à personne tant que nous n'aurions pas mis les choses au clair. Il a accepté et il est parti.

— Et ensuite ?

— Je ne l'ai pas revu de la journée. C'était vraiment dur, parce qu'on passait toujours le samedi ensemble, d'habitude... Le lendemain, j'ai reçu le journal avec l'annonce de nos fiançailles. Je suis allée chez lui pour le lui montrer. Et tu sais quoi ? Il n'a même pas voulu y jeter un coup d'œil ! Il disait qu'il n'était pas prêt, qu'il n'arrivait pas à réfléchir tellement il était choqué...

— Tout ça parce que tu n'as pas toujours eu la tête que tu as aujourd'hui ? l'interrompis-je, choquée à mon tour. Il exagérât un peu, non ? C'est de toi qu'il est tombé amoureux, pas de ton passé !

— Justement, il m'a dit qu'il n'arrivait pas à oublier la photo que je lui avais montrée. Celle qui avait été prise avant les opérations.

— Quel connard !

Elle acquiesça, les yeux rougis de larmes.

— Et après ? repris-je. Que s'est-il passé ?

— Après, il a été tué.

Nouvelle crise de larmes. Nouvelle serviette en papier.

— Tu ne peux pas savoir comme ça me fait du bien d'en parler à quelqu'un ! me confia-t-elle entre deux sanglots. Je n'ai rien dit à personne, sauf à ma mère parce qu'elle insistait pour connaître toute l'histoire.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas... Pourquoi es-tu allée chez Crate & Barrel le

lendemain de votre rupture ? Ça a dû te briser le cœur de choisir ta liste de mariage... Rien ne t'obligeait à t'infliger une telle épreuve !

— C'est vrai, mais j'espérais encore qu'il reviendrait. Et puis, ce jour-là, je pouvais m'autoriser à croire à notre mariage, puisque le faire-part venait de paraître dans le journal. Et j'avais tellement envie d'y croire, justement ! Alors je suis allée au magasin, j'ai montré mon faire-part et j'ai commencé à dresser ma liste. C'était presque une revanche sur notre rupture, en fait.

— C'est toi qui l'as tué ? demandai-je brusquement.

Elle secoua la tête.

— Pas du tout ! C'est toi !

— Non.

— Qui est-ce, alors ? Tout le monde est persuadé que c'est toi.

— Et moi, je suis persuadée que c'est toi.

— Eh bien, tu te trompes. Ce n'est pas moi.

— Toi aussi. Ce n'est pas moi non plus.

— Tu sais, Abby..., reprit-elle après un silence. Je suis désolée pour ce qui s'est passé à ta soirée d'anniversaire.

Ah oui ? C'était sur le moment qu'il fallait y penser. Pas six mois plus tard ! De toute façon, je ne voulais pas de ses excuses. Ni de sa sympathie.

— Qu'est-ce qui t'a poussée à te faire opérer ? demandai-je. Tu aurais pu te contenter de mettre des lentilles de couleur et de te faire lisser les cheveux, non ?

Elle haussa les épaules.

— C'est ce que j'ai fait, figure-toi. J'ai perdu vingt kilos, j'ai teint mes cheveux et je les ai fait lisser, je me suis fait faire des lentilles de couleur et je suis allée voir un chirurgien qui m'a refait le nez, le menton, les paupières et les seins. Tu vois, ce n'est pas comme si j'avais abusé de la chirurgie esthétique !

Ah ! Chacun son opinion, en fait.

La lueur vengeresse reparut dans son regard.

— Tu ne peux pas comprendre. Tu as toujours été jolie, toi ! Tu n'as pas idée de ce qu'on ressent quand on est moche. Vraiment moche. Je n'ai pas eu un seul petit copain au lycée. Pas un seul, tu te rends compte ? J'avais bien une copine, mais elle a déménagé quand nous étions en seconde. A part elle, personne ne m'adressait la parole. Et les mecs aboyaient sur mon passage !

Je gardai le silence, comparant ce que je savais de Mary-Kate (ou croyais savoir) avec la part secrète d'elle-même qu'elle me dévoilait aujourd'hui.

— Et maintenant, quand tu te regardes dans le miroir, est-ce que tu vois seulement Mary-Kate Darling ?

— Evidemment ! Je suis enfin celle que j'aurais toujours dû être. Je suis sublime et j'ai le monde à mes pieds. Que veux-tu que je voie d'autre ?

Hum ! Elle ne valait pas tellement mieux que Ted, en fait.

— Bon, je dois y aller, annonça-t-elle en jetant un regard à sa montre. Nous avons une réunion de service avant le dîner.

Elle partit sans se retourner — ni me dire au revoir, d'ailleurs. Pff. Et dire que j'avais failli la prendre en pitié ! Mais, cette fois, mon opinion était faite.

Et je brûlais de la partager avec Ben.

Ben n'était pas à son bureau, évidemment. Je laissai un message à la réceptionniste lui demandant de me rappeler de toute urgence, puis je rentrai chez moi en ressassant les propos de Mary-Kate. Je n'avais pas eu de petit copain au lycée, moi non plus. Les garçons ne me regardaient même pas — à part Pete Strummer, bien sûr. Et, même s'ils m'avaient regardée, ça n'aurait rien changé : c'était Ben qui m'intéressait, et personne d'autre. Je manquais de confiance en moi, en fait. Comme Mary-Katherine.

Ben me rappela une heure plus tard. Je lui racontai l'intégralité de ma conversation avec Mary-Kate, en veillant à n'omettre aucun détail (même le plus insignifiant).

« Merci, Abby » fut son seul commentaire. Il ajouta « bonne soirée » et raccrocha.

L'alibi de Mary-Kate se révéla solide comme un roc. Non seulement le vendeur de Crate & Barrel se souvenait de l'heure de son arrivée au magasin et de celle de son départ, mais il avait imprimé les listings informatiques qui prouvaient ses interventions sur la liste Darling/Puck. Elle s'était absentée pendant une demi-heure, certes..., mais c'était pour aller boire un café au Starbucks du coin. Elle avait remis à la police le reçu de carte bleue qui attestait de son achat (un cappuccino et un brownie) et indiquait l'heure de son passage en caisse.

Ben avait raison : elle n'avait pas pu tuer Ted.

Ce qui me laissait seule en lice. Mary-Kate ne s'était pas privée de le rappeler à Ben, d'ailleurs : elle l'avait contacté le soir de ma visite au restaurant pour lui redire qu'elle était convaincue de ma culpabilité.

Ça commençait à sentir sérieusement le roussi. Il devenait urgent de découvrir qui avait tué Ted. Et qui avait tenté de tuer Tom et Riley. Sans quoi, je risquais de moisir en prison pour le reste de mes jours. Puisque mes théories n'avaient rien donné, je devais me ranger à celle de Ben — et accepter d'envisager que le tueur se cachait parmi mes proches. Ou que c'était quelqu'un qui avait tué Ted, Riley et Tom en commun avec moi. Mais qui ?

Le mieux était de m'adresser directement à Tom et à Riley. A condition qu'ils acceptent de me parler, bien sûr. Ce que je pouvais vérifier tout de suite.

A : RileyW@bbb.erb; TomGreer@whipple.erb

De : Abby.Foote@MaineLifeMag.erb

Sujet : Enquête policière

« Bonjour Tom, bonjour Riley,

D'abord, je tiens à vous dire que je suis absolument désolée de ce qui vous est arrivé. L'inspecteur Orr m'a fait savoir qu'il vous avait interrogés séparément puis ensemble sur les agressions dont vous avez été victimes. C'est pourquoi je me permets de vous écrire à tous les deux, en espérant que vous ne vous en formaliserez pas. Ensuite, je veux que vous sachiez que je n'ai rien à voir avec ces agressions. C'est vrai, j'ai été blessée quand vous avez rompu avec moi, mais je n'ai pas envisagé un instant de vous faire du mal. Je n'ai rien à voir non plus avec le meurtre de Ted Puck même si, comme vous le savez, la police me soupçonne d'en être l'auteur sous prétexte que Ted m'avait quittée pour sa fiancée le soir de mon anniversaire. Les agressions perpétrées contre vous augmentent leurs soupçons, parce qu'elles se sont produites dans les jours qui ont suivi nos ruptures. »

Beurk ! Quelle horreur, cette lettre... Plus ampoulé, tu meurs !

Continue. Ne te relis pas. L'important, c'est d'avoir l'air froide et distante. Comme un inspecteur de police.

« Accepteriez-vous de me rencontrer, à la date et à l'heure de votre choix, pour évoquer ces agressions avec moi ?

Notre conversation fera peut-être resurgir un détail, un commentaire, une information, même la plus minime, qui serait susceptible d'aider les inspecteurs Orr et Fargo à identifier le meurtrier et le responsable des tentatives d'assassinat dont vous avez été victimes. »

Et maintenant? Devais-je conclure par « Bien à vous », comme tout le monde à Maine Life ? Ou par « Cordialement » ? Ou me contenter de signer « Abby »?

Je tapai « Cordialement, Abby » et j'envoyai le message avant de changer d'avis.

Puis j'attendis. Cinq minutes. Dix. Vingt. Une demi-heure. Pas de nouveau message. Je partis me chercher un café. J'en bus deux tasses. Toujours pas de message. Je refis du café. Je dressai une liste d'idées d'articles, que j'envoyai à Finch. Je rangeai les tiroirs de mon bureau.

Ping. Vous avez un nouveau message.

Riley. Il avait mis Ben en copie.

« Je veux bien te rencontrer et répondre à tes questions si un policier est présent. »

Je le remerciai et lui demandai où et quand il souhaitait me voir. Réponse : chez lui, là où le chien l'avait attaqué.

Tom se fit attendre jusqu'en fin d'après-midi, mais sa réponse fut à peu près la même que celle de Riley. Il souhaitait également me rencontrer sur les lieux de l'agression (qui s'était déroulée à un carrefour, pas très loin de chez moi). En présence de l'inspecteur.

Décidément, on ne se quittait plus, Ben et moi.

Comme nous approchions du petit bungalow de Riley Witherspoon, dans le quartier de Black Cove, à Portland, je me demandai comment le tueur s'y était pris pour amener le pit-bull jusqu'à la porte d'entrée. En tout cas, il n'avait pas éveillé les soupçons, puisque l'enquête de voisinage n'avait rien donné.

— Quelle drôle d'idée, quand même ! dis-je à Ben quand il appuya sur la sonnette. Comment le tueur pouvait-il savoir que la porte serait ouverte ?

— Apparemment, Riley ne fermait jamais sa porte à clé quand il était chez lui, comme tous ses voisins, d'ailleurs.

— Je parie qu'il la ferme à triple tour, maintenant.

— Sûrement.

Nous entendîmes des pas de l'autre côté de la porte. Puis la clé tourna dans la serrure (j'avais raison !), et Riley apparut sur le seuil, aussi beau que dans mon souvenir. Avec ses cheveux blonds savamment ébouriffés et ses yeux d'ange, bleus comme un ciel d'été, il ressemblait à un mannequin pour Ralph Lauren. Et pas du tout à un expert-comptable.

— Bonjour, inspecteur, dit-il. Ravi de vous revoir.

Son regard glissa vers moi.

— Salut, Abby, ajouta-t-il sans sourire.

— Riley, je sais que je te l'ai dit dans mon mail, mais je tiens à te le redire en personne : je suis vraiment désolée de ce qui t'est arrivé. Et je n'ai absolument rien à voir avec cette histoire.

Aucun commentaire. Et toujours pas de sourire. Il recula pour nous laisser entrer et nous conduisit dans le salon, que je reconnus sans mal : Riley m'avait invitée à dîner ici peu de temps après notre rencontre. Il avait préparé un repas mexicain (ma cuisine favorite) et une carafe de tequila au citron vert. Evidemment, nous nous étions retrouvés au lit avant le dessert. Comment aurais-je pu résister ? Il était beau, charmant, très entreprenant. Je m'étais laissé séduire sans soupçonner un instant qu'il me manipulait. C'était la première fois qu'un homme sortait avec moi par intérêt. Mais cette malheureuse expérience m'avait servi de leçon : on ne m'y reprendrait plus. D'ailleurs, rien que d'y penser, j'avais envie de lui envoyer son bol de cacahuètes à la figure.

Il nous invita à nous asseoir, et Ben entra aussitôt dans le vif du sujet.

— Monsieur Witherspoon, Abby espère qu'en parlant avec vous de l'accident elle pourra relever un détail ou une information qui nous aurait échappé, mais qui aurait du sens pour elle. Vous avez peut-être remarqué quelque chose cette nuit-là, vu quelqu'un s'enfuir, ou vous épier dans la journée ? Le moindre détail peut...

— Vous avez la preuve qu'Abby n'a pas tué ce type ? l'interrompit-il. Et qu'elle n'a pas lancé ce chien sur moi ?

— Nous ne sommes sûrs de rien, répondit Ben. Il est possible qu'elle soit coupable. Il est tout aussi possible qu'elle ne le soit pas. Et qu'un de ses proches ait décidé de s'attaquer à ses ex pour les punir d'avoir rompu avec elle.

Riley me dévisagea, puis se tourna vers Ben.

— C'est complètement idiot ! Qui ferait une chose pareille ?

Bon. Je commençais à en avoir assez d'entendre parler de moi à la troisième personne. J'étais là, moi aussi, et bien décidée à intervenir.

— Je n'en sais rien, répondis-je. Mais, si l'un de mes proches est coupable, je peux aider la police à l'identifier. Et tu peux nous aider, toi aussi. Tu as peut-être omis un détail, un événement qui se serait produit dans les jours précédant l'agression, par exemple ?

Il haussa les épaules.

— Non. J'ai déjà tout dit dans ma déposition. Je n'ai rien remarqué d'anormal ce jour-là. J'étais seul à la maison et je regardais un film quand j'ai entendu la porte s'ouvrir. Je n'ai même pas eu le temps de me lever : le pit-bull m'a sauté dessus comme un animal enragé.

— Tu crois sérieusement que je suis capable d'un truc pareil ?

Il me jeta un regard froid.

— Oui. Tu étais tellement furax quand je t'ai quittée... D'ailleurs, tu m'as traité de « sale chien », je m'en souviens très bien. C'était assez révélateur, il me semble.

« Exactement. Et je le pense encore, abruti ! »

— Tu n'as vu personne s'enfuir ? demandai-je en m'exhortant au calme.

— A ton avis ? Le chien était en train de me bouffer la jambe, bon sang ! Tu crois que j'ai pris le temps de regarder autour de moi ? Tu es vraiment dingue, ma pauvre fille ! Je n'aurais jamais dû accepter de te revoir. J'ai obtenu ce que je voulais de toi, je t'ai larguée, tu l'as mal pris et tu as décidé de te venger en lâchant ce chien sur moi. Heureusement que j'ai réussi à lui échapper, sinon j'aurais fini six pieds sous terre, comme ton autre ex ! Il t'a plaquée pour une autre, et tu as pétié les plombs, avoue-le !

Je dus me mordre la langue pour ne pas crier. Et ce fut d'un ton (presque) calme que je répliquai :

— Je n'ai tué personne, je te l'ai déjà dit. Mais tu devrais te lancer dans une carrière juridique, Riley : tu ferais un excellent procureur !

— Monsieur Witherspoon, intervint Ben, avez-vous réellement séduit Abby pour qu'elle cite votre nom dans sa rubrique ?

Il se figea, l'air embarrassé.

— Ce n'est pas interdit, tout de même ?

Ben secoua la tête.

— Ça devrait l'être, lançai-je d'un ton rageur.

Riley me décocha un regard vengeur, puis il me tourna carrément le dos pour répondre à Ben.

— Oui. Je dirais même que c'est la seule raison pour laquelle je l'ai draguée. Je l'ai rencontrée un soir chez Boo's, un de mes bars favoris. C'est un de mes potes qui le tient, et Abby était là, avec des amis. Boo m'a raconté qu'elle l'avait cité dans sa liste des meilleurs happy hour de Portland, et que ça avait presque doublé sa clientèle. J'ai pensé qu'un petit article du même genre ne ferait pas de mal à mon business, alors je suis allé me présenter en me disant que je lui donnerais ma carte, ou que je l'inviterais à déjeuner. Mais j'ai tout de suite vu que je lui plaisais. Du coup, j'ai décidé d'y aller franco.

— D'y aller franco ? répéta Ben, l'air perplexe.

Riley haussa les épaules avec nonchalance.

— Vous savez bien, la bonne vieille méthode du « je t'emballe, et on remballe » : une histoire sans lendemain et on se quitte sans rancune. Avec Abby, c'était du tout cuit... Je n'ai presque rien eu à faire pour la convaincre, vous savez !

Je dus faire appel à toute ma volonté pour ne pas l'agonir d'insultes. Ou me jeter sur lui comme un pit-bull enragé — ce qui n'aurait rien arrangé à ma situation, hélas.

Du coup, forcée de rester assise et de me taire, je remarquai un truc extraordinaire : Ben tiqua. Il ne dit rien, mais je compris que Riley l'avait choqué.

« Il tient à moi, pensai-je soudain. Ben Orr tient à moi. Il méprise l'abruti qui m'a humiliée ! »

Il garda son calme, bien sûr. Monsieur Self-control, monsieur Indéchiffrable demeura parfaitement égal à lui-même. Il se leva et tendit sa carte à Riley.

— Si vous vous souvenez de quoi que ce soit ou si vous pensez pouvoir être utile à l'enquête d'une manière ou d'une autre, appelez-moi. Dans une affaire comme celle-ci, le moindre détail

compte.

— Je n’y manquerai pas, promit Riley avec son sourire le plus angélique.

— Merci, Riley, dis-je en me dirigeant vers la porte. Ce fut très instructif.

Ben me suivait de près, et nous sortîmes sans nous retourner. Une fois dehors, je pris une profonde inspiration, humant avec plaisir l’air glacé qui venait du large. Ma colère était passée. D’ailleurs, j’avais déjà une nouvelle idée.

— Et si nous cherchions à savoir d’où venait ce pit-bull ? L’agresseur se l’est bien procuré quelque part... On pourrait appeler les éleveurs, par exemple. Si quelqu’un a adopté un de ces chiens dans les jours qui ont précédé l’attaque, ce sera notre homme !

Ben secoua la tête.

— C’est une bonne piste, mais elle n’a rien donné. Fargo a déjà appelé tous les éleveurs de pit-bulls du comté : il n’a rien trouvé. Aucun de tes proches, de tes collègues ou de tes connaissances n’a adopté ou acheté un de ces chiens au cours des cinq dernières années. L’agresseur a pu se présenter sous un faux nom, bien sûr. Mais, dans ce cas, nous ne risquons pas de mettre la main sur lui !

Nous étions arrivés devant sa voiture, garée au coin de la rue. Ben m’ouvrit la portière, et je m’installai sur le siège passager, complètement découragée. C’était frustrant, à la fin ! Toutes les pistes se terminaient en impasse. Ou fonçaient droit sur moi. Si ça continuait comme ça, je serais en prison le mois prochain. Pour le reste de mes jours.

— Tu ne me feras pas croire que Riley était sympathique quand tu l’as rencontré, déclara Ben en mettant le contact.

De tout ce qu’il aurait pu dire à cet instant précis (ça allait de « L’étoupe se resserre sur toi, Abby » à « Où as-tu trouvé le pit-bull ? »), c’était la phrase la plus inattendue. Et la plus adorable de toutes.

C’est pour ça que je l’ai embrassé. Je me suis penchée vers lui et je l’ai embrassé sur la joue.

Et, pour la seconde fois en dix minutes, Ben tiqua.

Aucune importance. Je ne regrettais rien, de toute façon.

— Merci, Ben. Ça me fait tellement plaisir que tu dises ça !

— Que je dise quoi ?

— Que Riley est un connard.

— Ce n’est pas tout à fait ce que j’ai dit.

— Mais tu l’as pensé ?

— Oui, admit-il. Alors ? Tu ne m’as pas répondu. Tu l’as vraiment trouvé sympa quand tu l’as rencontré ?

Je souris.

— Eh bien... Je crois que oui. Enfin, « sympa » n’est peut-être pas le mot juste. Il était très roublard, en fait. Le genre à te débiter des compliments en regardant ailleurs. Pendant notre premier dîner ensemble, il n’a pas arrêté de fixer une des filles à la table voisine !

— Pourquoi as-tu accepté de le revoir, alors ?

Hum. Bonne question.

— Parce que... j'ai décidé de lui accorder le bénéfice du doute. O.K., il avait passé la soirée à reluquer un sosie de Pamela Anderson, mais tous les mecs auraient fait pareil à sa place, non ?

— Pas moi, répliqua Ben. Et surtout pas en présence d'une autre fille.

Je l'observai du coin de l'œil. Il était sincère. Et j'étais bien placée pour le savoir : à Moose City, il n'avait regardé que moi.

— Bon, concédai-je, pour tout dire, j'étais sous le charme. Riley est franchement agréable à regarder. Et il était si gentil...

— Gentil ? m'interrompit-il, choqué. Comment pouvais-tu le trouver « gentil » alors qu'il a passé le dîner à regarder ta voisine ?

Là, je rougis jusqu'aux oreilles.

— J'aurais dû faire plus attention, c'est vrai. C'est ce que me répète Opal à longueur d'année, d'ailleurs : elle est convaincue que je réglerais tous mes problèmes de cœur si je faisais plus attention à ce qui se passe pendant un premier rendez-vous. Je vais finir par croire qu'elle a raison... Et toi ? Tu es comment, pendant tes premiers rendez-vous ?

Il sourit.

— Je ne m'en souviens plus. Ça fait tellement longtemps que ça ne m'est pas arrivé !

Intéressant. Très intéressant. C'était quoi, la troisième confidence qu'il me faisait depuis que je le connaissais ? Pas mal.

— Est-ce parce que tu es depuis si longtemps avec quelqu'un que tu ne te souviens même plus de vos premiers rendez-vous ? demandai-je, surprise par ma propre audace.

« Réponds, je t'en prie. Réponds. Réponds. »

Il secoua la tête.

— Non. C'est plutôt que je n'ai pas le temps d'être avec quelqu'un. Ma dernière copine en date ne supportait pas mes horaires : elle n'en pouvait plus de ne pas me voir pendant les vacances, les jours fériés, les dimanches... Elle a fini par me quitter. Ça remonte à un an et demi, et je ne suis pas sorti avec une fille depuis ce temps-là.

— Et ce qui se passe entre nous ? Ça ne compte pas ?

Il éclata de rire.

— Certainement pas !

Eh bien moi, je commençais à penser le contraire.

Rendez-vous suivant : Tom Greer. Argh ! Le thérapeute prétentieux. Si imbu de lui-même qu'il s'adressait à la plupart des gens comme s'ils étaient à la maternelle. Mais ça, je ne m'en étais pas aperçue tout de suite. Pire encore : quand nous nous étions rencontrés, au supermarché en bas de chez moi (si, je vous jure !), je l'avais trouvé plutôt drôle.

— La manière dont vous examinez ce rouleau de papier toilette en dit long sur vous, m'avait-il déclaré en approchant son Caddie du mien. Vous avez choisi le moins cher, mais vous vous

demandez s'il est aussi doux que les autres... J'en déduis que vous êtes plutôt économe, mais pas au point de sacrifier votre bien-être à votre porte-monnaie. Alors ?

Le rouleau de papier toilette à la main, j'avais éclaté de rire. Et nous avons terminé nos courses ensemble. Bien sûr, je n'avais jamais osé raconter à Opal que j'avais donné mon numéro de téléphone à Tom après l'avoir rencontré au supermarché du coin. Où il m'avait parlé de papier toilette.

Pourtant, notre premier rendez-vous fut magique. Le deuxième et le troisième aussi. J'étais sous le charme, une fois de plus — même quand il se prenait pour mon thérapeute. Ou mon maître d'école. Et je serais peut-être vraiment tombée amoureuse de lui s'il ne m'avait pas brusquement quittée pour une autre fille (qu'il avait probablement rencontrée au rayon des serviettes hygiéniques).

Ben se gara sur Exchange Street, et nous marchâmes jusqu'au carrefour où Tom avait été agressé, plus d'un an auparavant. Je l'aperçus de loin. Il nous attendait, adossé contre le mur d'un immeuble, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus, une casquette en tweed vissée sur le crâne.

Il se redressa en nous voyant approcher.

— Inspecteur Orr, Abby, dit-il en s'inclinant avec raideur. Aussi pénible que ce soit pour moi de revivre ce moment, je suis prêt à vous montrer où j'ai été victime d'une tentative d'assassinat.

Il en faisait un peu trop. Comme toujours.

— Merci, Tom. Je suis vraiment contente que tu aies accepté de venir. Le soleil est au rendez-vous, on dirait!

— Je ne suis pas là pour parler de la météo, répliqua-t-il sèchement.

« Reste calme, Abby. »

— Comme tu voudras. Peux-tu nous montrer exactement où tu étais lorsque tu as été poussé ?

Il pointa le doigt vers le terre-plein central réservé aux piétons, au milieu du passage clouté.

— J'étais là-bas. Au bord du trottoir, prêt à traverser.

— Peux-tu nous raconter ce qui s'est passé juste avant et juste après l'agression ? Ça me mettra peut-être sur une piste...

— Ah oui ? Et qui me prouve que tu ne vas pas tout inventer ? Elle en est capable, déclara-t-il en se tournant vers Ben. Si je lui disais par exemple qu'une grande blonde attendait à côté de moi sur le trottoir, Abby pourrait vous faire croire qu'elle connaît une grande blonde et vous lancer sur une fausse piste, alors qu'en fait c'est elle qui a fait le coup !

« Du calme. Ne t'énerve pas. Reste polie. »

— Tom, je t'assure que je n'ai aucune envie de lancer l'inspecteur sur une fausse piste. Je veux trouver le coupable autant que toi. Ma vie en dépend.

Il me fixa du regard.

— C'est vrai.

Comme je ne répondais pas, il reprit :

— J'ai déjà tout raconté à la police, de toute façon. J'étais sur le terre-plein et j'attendais que le feu passe au vert. Il y avait beaucoup de gens derrière moi, beaucoup de voitures, aussi. C'était une semaine avant Noël, les gens se bousculaient dans les magasins pour finir leurs courses. J'avais plusieurs paquets à la main et j'étais assez fatigué. J'avais juste envie de rentrer chez moi. Je n'ai même pas vu le camion arriver, d'ailleurs. On m'a poussé dans le dos quand il est passé à ma hauteur.

Ce fut à mon tour de tiquer. Tom avait dû avoir peur. Très peur.

— Tu n'as rien remarqué de particulier avant de tomber ? Il y avait peut-être un grand type à côté de toi ? Ou une belle brune aux cheveux longs ?

— Abby, dans mon métier, on appelle ça influencer le témoin, intervint Ben d'un ton sentencieux.

— Ah bon ? fis-je, l'air innocent. Je donnais juste des exemples à Tom !

Des exemples qui correspondaient à Roger. Et à Mary-Kate.

— Ecoutez, dit Tom, en y repensant, je crois qu'il y avait effectivement un très grand type à côté de moi sur le trottoir. Il devait mesurer au moins un mètre quatre-vingt-quinze, sinon je ne m'en serais pas souvenu. C'est le seul dont je me souviens, d'ailleurs. Et encore, c'est très vague...

— Pourrais-tu le décrire ? demandai-je, le cœur battant.

— Non. Je sais seulement qu'il était très grand. Il avait un bonnet, je crois. Oui, un bonnet de ski... Mais je peux me tromper. J'ai perdu connaissance après l'accident et j'ai tendance à mélanger les gens que j'ai vus à l'hôpital avec ceux qui m'ont secouru dans la rue... Et c'était il y a plus d'un an, tout de même !

Roger avait un bonnet de ski. Un bonnet gris, qu'il portait chaque hiver.

— Tom, est-ce que tu te souviens de la couleur du bonnet de ce type ?

Il haussa les épaules.

— Non. Je viens de te le dire : je ne suis même pas sûr que ce type portait un bonnet.

— Quand tu as été poussé, as-tu eu l'impression que c'était par une main masculine ou féminine ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Aucune idée. On m'a poussé, c'est tout. Assez fort pour me faire tomber sous le camion.

— D'accord. Merci de ton aide, déclarai-je en guise de conclusion. C'était important pour moi de bien comprendre ce qui s'est passé ce soir-là. Comme je te l'ai dit, je fais tout mon possible pour aider la police à retrouver le coupable.

— Merci, monsieur Greer, dit Ben. Si vous souhaitez ajouter quoi que ce soit à votre déposition, appelez-moi.

— Entendu, assura-t-il. Au revoir, inspecteur. Oh, Abby ? J'allais oublier : j'espère que tu as un peu avancé, depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. Nous avons identifié certains problèmes, il me semble.

— Ah oui ? Lesquels ?

— Tu souffres clairement d'un syndrome d'abandon lié au départ précoce de ton père. Je peux te conseiller un bon thérapeute, si tu...

— Au revoir, Tom, l'interrompis-je. Bonne fin de journée.

Il secoua la tête d'un air navré et tourna les talons. Bon débarras ! Quel raseur !

— Ce sont tes ex, pas les miens, fit Ben en se dirigeant vers la voiture.

— Certes. Merci de me le rappeler ! répliquai-je en lui donnant un petit coup sur le bras. Ce n'était tout de même pas complètement inutile... Nous avons une piste, maintenant : un grand type avec un bonnet de ski.

— Et alors ? Tu connais quelqu'un qui répond à cette description ?

— Oui : Roger Hunker, mon collègue. Il est très grand et il a un bonnet de ski. On a beau se moquer de lui, Shelley et moi, il continue de le mettre tous les jours.

— Et tu crois vraiment qu'il porterait encore ce bonnet s'il l'avait porté le jour du crime ? Ce serait le meilleur moyen de se faire repérer, non ?

Je retins un soupir.

— C'est vrai. Merci de me le faire remarquer, inspecteur.

Il sourit, mais ne dit rien.

— Tu as déjà innocenté Roger, si je comprends bien ?

— Je ne peux pas discuter de l'affaire avec toi, Abby. Mais je te promets que nous n'écarterons aucune piste.

Ah bon ? Pourquoi menaient-elles toutes à moi, alors ? Il devait bien y avoir une autre explication — n'importe laquelle, pourvu qu'elle me mette hors de cause !

— Tom s'est peut-être jeté lui-même sous le camion ? suggérai-je, faute de mieux.

— Fargo y a déjà pensé. Mais la façon dont Tom a atterri sur la chaussée et les blessures dont il souffrait en arrivant à l'hôpital prouvent qu'il a été poussé par quelqu'un qui se tenait derrière lui, très légèrement sur sa droite.

— Ouah ! fis-je, impressionnée. Vous pouvez déduire des trucs pareils d'un rapport médical ?

Il hocha la tête.

— Et, malgré tout, tu continues à penser que j'aurais pu tuer Ted ?

Il acquiesça de nouveau.

— Tu aurais pu le faire, Abby. C'est l'expression qui convient.

Comme si je ne le savais pas.

Depuis le début de la semaine (on était maintenant vendredi), j'avais observé Roger avec attention. Je n'avais rien de particulier à lui reprocher — hormis le fait qu'il arrivait tous les matins avec son bonnet de ski sur la tête. Et qu'il était toujours aussi grand.

Ça ne le rendait pas coupable pour autant, bien sûr — et Ben avait raison sur ce point : Roger aurait certainement jeté ce bonnet s'il avait été l'agresseur de Tom. Et il se serait peut-être mis à marcher les épaules voûtées pour éviter d'être reconnu.

Et pourtant... les types d'un mètre quatre-vingt-quinze ne couraient pas les rues. C'était pour ça qu'on les remarquait, justement. Et, à part Roger, je n'en avais croisé aucun au cours des derniers mois.

J'étais debout contre l'évier, dans la petite cuisine de Maine Life, les yeux rivés sur la cafetière comme si j'attendais que le café soit prêt — alors qu'en fait j'observais Roger. Il venait de se préparer un énorme sandwich au thon et aux crudités. Il le coupa en deux et le posa sur une assiette. Puis il ouvrit un gros paquet de chips et versa une partie de son contenu dans l'assiette. Ensuite, il referma le paquet et colla un Post-it dessus, avec la mention :

« Servez-vous. R.H. »

Ça me fit réfléchir. Quelqu'un d'aussi généreux avec son paquet de chips était-il capable de pousser un psychothérapeute sous un camion ? De lancer un pit-bull enragé sur un expert-comptable ?

A priori, non. Mais Roger était vraiment très amoureux de moi, et il était là quand Tom m'avait quittée par e-mail, le soir de la fête de Noël de Maine Life. Il avait assisté en direct à mon chagrin d'amour.

Tom était mon premier mec post-Charlie Heath (le joueur de base-ball qui avait envoyé ma tante Annette à l'hôpital). Pourquoi m'étais-je laissé séduire par lui plutôt que par un autre ? Aucune idée. Mais j'étais tombée sous le charme. Il y avait quelque chose dans le ton de sa voix, dans l'éclat de son regard, qui disait « Je suis un type bien. Je finirai sans doute par te quitter, mais je le ferai gentiment. »

Je lui avais laissé mon numéro de téléphone. Il m'avait rappelée, invitée à dîner..., et la magie avait continué d'opérer. Nous avions tellement de points communs ! Nous avions tellement ri ! Puis il y avait eu notre premier baiser — et quel baiser ! Je m'étais presque évanouie dans ses bras.

La suite des événements n'avait fait que confirmer ma bonne impression initiale. Si bien qu'un mois plus tard je passais mon temps à dessiner des cœurs marqués d'une flèche sur les Post-it de mon bureau. Le hic, c'est que Tom, lui, avait déjà rencontré quelqu'un d'autre. Si je l'avais su, je n'aurais pas acheté une robe à trois cents dollars pour la soirée de Noël. Ni une paire de chaussures pour aller avec. Ni un sac brodé. Ni un soutien-gorge et un string assorti. Et surtout, je n'aurais pas accepté de me livrer à certains jeux érotiques que ma pudeur m'interdit de nommer ici (pour faire court, disons simplement qu'ils impliquaient des accessoires).

Bref, le soir de la fête de Noël, je ne me doutais de rien. Habillée, coiffée et maquillée, j'attendais que Tom vienne me chercher. Et je commençais à m'impatiser. Il avait dix minutes de retard sur l'horaire prévu. Puis vingt.

C'est alors que la voix de Shelley avait retenti de l'autre côté de la cloison.

— Baxter, il est 17 h 30 ! disait ma collègue. Ne me dis pas que tu es encore à l'hôpital ?

Silence. Puis elle reprit :

— Tu plaisantes, j'espère ? Tout le monde était ravi à l'idée de te rencontrer !

Silence.

— Bon, d'accord... Oui, je comprends. Mais non, je ne suis pas fâchée ! A condition que tu... oui, c'est ça. Tu me feras un gros cadeau (elle éclata de rire). Allez, bon courage, mon chéri. A demain.

— Tu as perdu ton cavalier ? demandai-je en passant la tête au-dessus de la cloison.

Elle se rembrunit.

— Oui. Il y a une urgence à l'hôpital... J'aurais dû m'en douter. C'est comme ça depuis que je le connais!

Baxter était interne au Maine Medical Center, où il était souvent retenu des nuits entières.

— Si ça peut te consoler, j'ai l'impression que Tom m'a posé un lapin, lui aussi. Il devrait être là depuis une demi-heure et...

Ping, fit mon ordinateur. Vous avez un nouveau message.

J'ouvris ma boîte électronique.

« Abby, je suis vraiment désolé, mais je ne pourrai pas venir ce soir. J'ai récemment rencontré une autre femme, qui m'a invité à la fête de Noël de son entreprise, et, comme cette fête a aussi lieu ce soir, je ne pourrai pas venir à la tienne. Je voulais t'appeler, mais je ne savais pas trop quoi dire. Alors j'ai pensé qu'en tant que journaliste tu serais peut-être contente de recevoir une lettre de ma part. En plus, tu pourras la garder, toi qui aimes tant les souvenirs. Tendrement, Tom. »

Cette lettre de rupture était censée me servir de souvenir ? Quel crétin, ce mec ! Et, puisqu'il avait réfléchi à ce qu'il allait m'écrire, pourquoi n'avait-il pas décroché son téléphone pour me le dire ? Ç'aurait été mieux que par e-mail, non ? Heureusement qu'il ne m'avait pas envoyé un texto. Ça, ç'aurait été vraiment horrible.

— Je laisse tomber, murmurai-je, la gorge nouée.

— Oh, oh ! Qu'est-ce qui t'arrive? demanda Shelley.

— Je viens de me faire larguer par e-mail. Tu y crois, toi ?

Elle me rejoignit et se pencha sur l'écran de mon ordinateur pour lire le message de Tom. Elle secoua la tête et s'assit dans mon fauteuil, l'air effaré.

— Quelle horreur ! Je suis vraiment désolée pour toi. Comment te sens-tu ?

Je voulus répondre « pas trop mal », mais les mots restèrent coincés dans ma gorge. Et mes yeux s'emplirent de larmes.

— Je l'aimais vraiment bien, pourtant ! confiai-je tandis que mon mascara à quinze dollars, acheté spécialement pour l'occasion, se liquéfiait sur mes joues poudrées avec soin.

— Quel connard, de te quitter par e-mail ! s'exclama Shelley. Un type bien n'aurait jamais fait une chose pareille.

— Qu'est-ce qu'un type bien n'aurait jamais fait ? s'enquit Roger en passant la tête dans mon box.

Shelley lui fit un rapide résumé de la situation.

— Ce qu'il y a de bien, conclut-elle d'un ton faussement enjoué, c'est qu'Abby peut m'accompagner à la soirée et vice versa, puisque Baxter ne viendra pas non plus.

— Bien vu. Et moi, je serai votre chevalier servant ! conclut Roger en mimant une révérence.

Shelley se mordit la lèvre pour ne pas éclater de rire. Moi aussi. Roger était vraiment gentil. Mais il ressemblait trop à Laurel (le grand maigre dans Laurel et Hardy) pour nous évoquer, même de loin, un chevalier servant. Pour tout dire, j'avais même du mal à le considérer comme un homme.

— Attendez-moi. Je vais me refaire une beauté et j'arrive ! déclarai-je en me dirigeant vers les toilettes.

J'avais le chic pour tomber sur des connards, certes, mais au moins j'avais de bons amis.

— Beurk ! Ça pue ici ! s'écria Marcella, me ramenant brusquement au présent.

Elle venait d'entrer dans la cuisine en se pinçant le nez, l'air dégoûté.

— Roger, qu'est-ce que tu manges ? De la viande avariée ?

Il se redressa, manifestement vexé.

— Pas du tout. C'est un sandwich au thon.

— Eh bien, ouvre les fenêtres avant que ça n'empuantisse tout l'immeuble. C'est répugnant ! ajouta-t-elle avant de tourner les talons en secouant la main devant son nez.

Roger abattit son poing sur le paquet de chips.

— Sale conne, murmura-t-il entre ses dents.

Intéressant. Roger n'était pas toujours d'humeur égale.

— Nous n'avons pas l'habitude de mettre en examen les gens qui écrasent un paquet de chips au bureau, déclara Ben. Mais je suis d'accord avec toi : le fait que Roger soit amoureux de toi depuis longtemps et que Tom se souvienne d'avoir vu un très grand type à côté de lui juste avant l'accident est troublant. Mais nous ne t'avons pas attendue pour nous mettre au travail, Abby. Nous sommes déjà sur cette piste.

— Ah bon ? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit hier ?

— Tu le sais très bien : je ne peux pas discuter de l'affaire avec toi.

— Tu n'arrêtes pas d'en parler, pourtant.

— Oui, sauf à toi. Tu es notre principal suspect.

Oh ! Toujours la même rengaine.

Je m'étais précipitée sur le téléphone pour appeler Ben dès que j'avais vu Roger quitter le bureau, son sandwich au thon à la main. J'avais décidé de le suivre, histoire de voir où il allait, mais Ben m'avait opposé un refus catégorique.

— Non. Je t'interdis de faire une chose pareille. C'est compris ?

— Tout à fait, avais-je répondu.

J'avais parfaitement compris. Mais je n'avais pas l'intention d'obéir.

J'ai donc suivi Roger — à distance raisonnable, bien sûr. De toute façon, il n'avait pas l'air d'aller quelque part. Il se baladait, c'est tout. Il mangea son sandwich en s'arrêtant de temps à autre devant les vitrines des magasins. Il entra dans un café, dont il ressortit cinq minutes plus tard, un gobelet fumant à la main. Il en but une gorgée, puis il fit demi-tour et rentra tranquillement au bureau.

Je me glissai sous le porche d'un immeuble et sortis mon téléphone portable pour appeler Ben.

— Je viens de suivre Roger pendant sa pause déjeuner, annonçai-je, mais il n'a rien fait de spécial.

— Quoi ? Je croyais t'avoir dit de ne pas le suivre ! cria-t-il. C'est toi qui l'as mis sur la liste des suspects, non ? Je suis très sérieux, Abby. Si Roger est le coupable, il a déjà fait une victime et tenté d'en assassiner deux autres. Tu crois vraiment que c'est une bonne idée de le suivre ?

— Bon... d'accord, admis-je en me mordant la lèvre. Ce n'était peut-être pas une bonne idée.

— Je suis désolé d'insister mais, si le tueur est un de tes proches, ça signifie qu'il est près de toi. Peut-être en ce moment même. Tu comprends ?

Un frisson glacé me parcourut la nuque. Il avait raison : je devais être plus prudente.

— Abby ? Tu me promets de ne plus suivre personne ?

— O.K. Je te le promets.

« Pour le moment, ajoutai-je in petto. Ce soir ou demain, je ferai ce que je voudrai. »

Fidèle à ma promesse, je suivis Roger quand il quitta le bureau, en fin d'après-midi. Il ne fit rien de particulier — ou plutôt, il fit exactement ce que je faisais moi-même en sortant du bureau. Il entra dans une épicerie où il fit quelques courses, puis il passa récupérer son linge chez le teinturier (une paire de pantalons emballés dans un film plastique, qu'il replia sur son bras). Quelques mètres plus loin, il s'arrêta devant la vitrine d'un magasin de vidéo, puis il consulta le programme du cinéma sur le trottoir d'en face, avant de se diriger vers son immeuble..., qu'il dépassa sans même ralentir le pas. Je l'observai, stupéfaite. Il avait peut-être rendez-vous avec une fille ? Ou il allait rendre visite à sa mère malade ? (A supposer que sa mère habite en ville et qu'elle soit malade.)

Pas du tout.

Il traversa la rue et se dirigea vers la mer. Il tourna à gauche, puis à droite, et s'arrêta en face de mon immeuble.

Là, il leva la tête et fixa la fenêtre du troisième étage. Celle de ma chambre.

Je partis en courant.

Ben habitait tout près, dans un immeuble qui donnait sur la baie de Casco, comme Riley. Je l'avais appelé en arrivant en bas de chez lui, et il m'avait dit de monter. Il était furieux, bien sûr (mais pas assez pour me laisser poireauter dans le froid).

— Tu m'avais promis de ne plus suivre personne ! s'exclama-t-il en m'ouvrant la porte, quelques secondes plus tard.

Je le dévorai du regard. Il était pieds nus. En jean usé et T-shirt noir.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher, marmonnai-je en guise d'excuse. Mais j'ai peur de rentrer chez moi, maintenant... Roger est peut-être toujours là, les yeux rivés sur ma fenêtre ! Tu crois qu'il vient tous les soirs ?

— Je crois surtout que tu n'aurais pas dû le suivre, rétorqua-t-il en s'effaçant pour me laisser entrer. On ne suit pas quelqu'un qu'on soupçonne.

— Tu le fais, toi.

— Dois-je te rappeler que je suis armé ?

Oh !

— O.K. Je ne le ferai plus. Mais ce n'était pas complètement inutile, admetts-le : si je ne l'avais pas suivi, je n'aurais jamais su qu'il faisait le pied de grue en bas de chez moi ! C'est louche, non ?

— Ne... suis... personne, répliqua Ben en détachant chaque syllabe d'un ton glacial. C'est clair ?

— Très clair.

— Parfait. Veux-tu quelque chose à boire ? Un café, peut-être ?

— Je ferais mieux d'aller chez Olivia. Je ne veux pas risquer de réveiller Oscar en arrivant trop tard.

— Tu ne peux pas dormir chez Olivia : ton beau-frère a pris des mesures contre toi.

Oh !

— J'irai chez Opal, alors.

Il secoua la tête.

— Même topo. Ta belle-mère a pris des mesures pour protéger ses deux filles, la grande et la petite.

— Tant pis. Je vais appeler Jolie ou Rebecca. Elles n'ont pas de chambre d'amis, mais je pourrai dormir sur leur canapé.

— Sauf si l'une d'elles est l'assassin, fit-il. Dans ce cas, je te déconseille formellement d'aller passer la nuit chez elles.

— L'assassin n'a rien contre moi, que je sache !

— Tu crois que les assassins sont logiques ? Non, le mieux, c'est que tu dormes ici.

— Ici ? Avec toi ?

Ouiiiiiiiii ! Même dans mes rêves les plus fous, je n'avais pas imaginé qu'il m'inviterait à dormir chez lui.

— Je dormirai sur le canapé. Tu pourras t'installer dans ma chambre.

— Tu n'as pas peur que je fouille dans tes affaires pendant ton sommeil ?

Je jetai un regard autour de moi. Son appartement était moderne, bien rangé et décoré avec sobriété.

— J'ai le sommeil léger. Si tu te lèves pendant la nuit, je t'entendrai. De toute façon, tu ne trouverais rien d'intéressant : je range tous mes dossiers — et mon petit carnet — dans mon coffre-fort avant de me coucher.

— C'est très malin.

Il me fit un clin d'œil.

— Je suis très malin. Bon, reprit-il, je convoquerai Roger au commissariat demain. Je tâcherai de le faire parler en prétendant que ça fait partie d'une enquête de routine.

— Et moi ? Je pourrai aller travailler ?

— Oui. Mais évite de boire ou de manger ce qu'il pourrait te donner — un café ou un sandwich, par exemple.

— Tu discutes de l'affaire avec moi, là.

— Je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour garantir ta sécurité, répliqua-t-il sans sourire.

— Et je t'en suis reconnaissante. Dis-moi, je te dérange peut-être ? Je suis arrivée à l'improviste et...

— Tu ne me déranges pas du tout.

— Je peux préparer le dîner, si tu veux. Pour te remercier.

— Tu cuisines bien ?

— Je me débrouille. Ça dépend de ce que tu as.

Il avait des pâtes (un placard entier). Du pain frais. Et de quoi faire une sauce tomate à l'ail et aux champignons. Il s'assit à la table de la cuisine et se plongea dans la lecture de son carnet tandis que je me mettais au travail. Le résultat fut sur la table quarante minutes plus tard.

Un assez beau résultat, je dois le dire.

— Hmm. C'est délicieux ! s'exclama Ben après avoir trempé un morceau de pain dans la sauce.

Il était debout près de moi dans la petite cuisine. Tout près de moi.

— Que veux-tu boire ? demandai-je.

— Je dois avoir une bouteille de vin blanc dans le frigo... Va t'asseoir. Je m'occupe du reste.

Il mit le couvert, me servit un verre de vin et remplit les assiettes.

— Comment est le vin ? s'enquit-il en s'asseyant face à moi.

— Parfait.

Un verre de plus chacun, et nous serions au lit avant le dessert. Nus et tendrement enlacés.

Il versa de l'eau dans son verre. Zut ! Tant pis pour la nuit d'amour. Une autre fois peut-être ?

— Dis-moi, Ben... Ça ne te manque pas, tout ça ? Dîner avec une femme. Penser à ce qui peut arriver...

— Ce qui peut arriver ? répéta-t-il, l'air perplexe.

— L'emmener dans ta chambre, par exemple.

J'avais dit ça avec aplomb. Et sans rougir en plus. Mais Ben ne mordit pas à l'hameçon.

— Eh bien... Je suis d'un tempérament assez secret. Donc...

— Donc tu préfères ne pas répondre à ma question?

— Exactement.

J'abandonnai le sujet, et nous mangeâmes en bavardant de choses et d'autres, comme deux vieux amis (ce que nous étions presque, en somme). Après le dîner, Ben m'annonça qu'il avait encore beaucoup de travail. Je n'insistai pas et me retirai sagement dans sa chambre en lui souhaitant bonne nuit. Là, je me déshabillai et me glissai sous la couette. Le lit était divinement confortable. Je m'endormis presque aussitôt, un sourire ravi aux lèvres.

La veille, toute à ma joie de dormir dans le lit de Ben, j'avais complètement oublié que j'étais arrivée chez lui les mains vides. Je n'avais pas de brosse à dents. Pas de vêtements propres. Pas de maquillage. Nada, en somme.

Réveillée vers 7 heures, je rejoignis Ben dans la cuisine, où il était en train de préparer du café. Il y avait des fruits et des muffins sur la table.

— Bonjour, dit-il. Tu as bien dormi ?

— Merveilleusement bien. Je ne sais pas si c'est le fait que tu es inspecteur de police (ce qui a dû me rassurer) ou si ton lit est vraiment confortable, mais j'ai dormi comme un loir. Ça ne m'était pas arrivé depuis des mois !

Il sourit.

— Tout le monde dit ça.

Tout le monde ? C'est-à-dire les dizaines de femmes qui avaient dormi dans ce lit avant moi ?

Il me regardait bizarrement.

— Je comprends pourquoi tu as tant de succès auprès des hommes, déclara-t-il tout à trac.

Hein ? Il se moquait de moi, ou quoi ?

Il ne me quittait pas des yeux. Tendait la main, il écarta doucement une mèche de cheveux de mon visage.

— Tu ressembles à un tableau, murmura-t-il.

Il avait vraiment dit ça ? Alors que j'avais une tête épouvantable ? Que je n'étais ni douchée, ni coiffée, ni maquillée ?

Je souris jusqu'aux oreilles.

— C'est bien la première fois que quelqu'un me complimente sur la tête que j'ai au réveil !

Il me rendit mon sourire.

— Prends un muffin. Ou deux. Ou trois. Et des fruits.

Je choisis un muffin au maïs, une grappe de raisins blancs et m'assis à la même place que la veille. Il posa le café sur la table et fit de même (sauf qu'il opta pour ce qui ressemblait à un muffin aux myrtilles).

— Ta belle-mère m'a laissé un message hier, pendant que nous dînions. Tu es invitée à l'anniversaire de ton père ce soir. Avec ton chaperon, bien sûr. Je ne suis pas sûr de bien comprendre, reprit-il. Pas le chaperon — l'anniversaire. Tu veux bien m'expliquer ?

Je hochai la tête. J'avais été tellement occupée ces derniers temps que j'avais presque oublié que nous approchions de la date d'anniversaire de mon père.

— Papa est mort très peu de temps avant son anniversaire, et Veronica n'a pas eu le cœur d'annuler la soirée qu'elle avait organisée pour lui. Du coup, nous nous sommes tous retrouvés chez elle avec nos cadeaux et nous avons préparé un bon dîner en son honneur. Ça nous a fait du bien de célébrer sa naissance plutôt que sa mort..., et nous avons décidé de le refaire l'année suivante. C'est devenu une sorte de tradition... On lui achète aussi des cadeaux de Noël, que nous mettons sous le sapin, comme autrefois.

Il laissa passer un silence, et je devinai, à son regard, qu'il était perdu dans ses pensées.

— Je continue d'acheter des cadeaux pour mon petit frère, moi aussi, me confia-t-il soudain. Des trucs qu'il aurait aimés. Un gant de base-ball. Une tortue Ninja. Un sac de billes.

Je fondis en larmes.

— Abby ? dit-il en posant une main sur mon bras. Je t'ai fait de la peine ?

— Non... Bien sûr que non ! C'est juste que... je n'aurais jamais pensé que tu ferais une chose pareille, toi aussi. Acheter des cadeaux à un mort. C'est bizarre, non ?

— Pas tant que ça.

— Tu sais, repris-je en me redressant, j'ai toujours voulu faire partie de la famille de mon père. Sa nouvelle famille, je veux dire. Quand il est mort, j'ai eu peur que mes sœurs m'oublient ou qu'elles me laissent tomber. Mais ça nous a rapprochées, en fait. Nous nous sommes même promis de nous voir tous les premiers samedis du mois, et, même si nous avons dû annuler plusieurs fois depuis la naissance d'Oscar, nous faisons tout notre possible pour nous y tenir. C'est vraiment important pour moi. Mais maintenant... Maintenant, je n'ai même plus le droit de voir mon neveu. Et je ne sais même pas si Olivia pensait vraiment ce qu'elle a dit, le jour de l'essayage des robes à la Boutique Blanche !

— Ne t'inquiète pas. Ça sera bientôt fini, assura-t-il.

— Tu parles en connaissance de cause ?

— Oui. Le tueur va sortir du bois... Il va commettre une erreur ou passer de nouveau à l'action.

D'une manière ou d'une autre, nous finirons par le démasquer.

— Quand tu parles du tueur, tu parles de moi ?

Il hocha la tête.

— Entre autres. Mais, quoi qu'il arrive, tu verras ton neveu ce soir.

— Et toi, tu seras là pour protéger ma famille de mon éventuel passage à l'acte ou pour enquêter discrètement sur mon compte ?

— Qu'est-ce que tu préfères ?

— Aucun des deux motifs.

Il sourit, mais ne fit pas de commentaire.

— En tout cas, j'espère que tu es payé en heures supplémentaires, en ce moment !

Jolie et Rebecca vinrent m'aider à choisir un cadeau pour mon père, comme elles le faisaient depuis son décès, trois ans plus tôt. Le père de Jolie était mort quand elle avait dix ans. Celui de Rebecca était toujours en vie, mais elle avait perdu sa mère très jeune, et c'était son père qui l'avait élevée. Il s'était remarié quand Rebecca avait treize ans, mais les deux femmes ne s'étaient jamais entendues et, encore aujourd'hui, elles entretenaient des rapports difficiles.

Mes amies avaient donc toutes les deux été marquées par la disparition d'un proche. Et elles comprenaient mieux que personne l'étrange rituel qui consistait à acheter un cadeau pour quelqu'un qui n'était plus là. Jolie se rendait chaque année sur la tombe de son père, en Floride, le jour de son anniversaire. Pour célébrer celui de sa mère, qui avait rêvé de faire le tour du monde, Rebecca prenait chaque année ses vacances dans un pays différent et, une fois sur place, elle tenait un carnet de voyage en son honneur.

Veronica, qu'elles n'aimaient ni l'une ni l'autre, était remontée dans leur estime depuis qu'elle avait décidé de continuer à célébrer l'anniversaire de mon père. Jolie avait même été jusqu'à l'embrasser, en larmes, à l'enterrement de papa. Mais les démonstrations d'amitié s'étaient arrêtées là — et ma copine avait vite repris ses bonnes vieilles habitudes. Pour elle, Veronica serait toujours Demonica.

— Dis-moi... Qu'est-ce qui te rend si heureuse ? s'enquit Jolie quand nous arrivâmes au rayon du prêt-à-porter masculin de L.L. Bean (je m'étais juré de ne plus y mettre les pieds — mais c'était le magasin préféré de mon père, après tout).

— Moi ? J'ai l'air heureuse ? m'étonnai-je en m'approchant d'un portant de chemises en lin.

Jusqu'ici, rien ne m'avait plu — ou pas assez pour me donner envie d'acheter. Un pull ? Pour quoi faire ? Un plaid à carreaux ? Même question.

— Oui. Jolie a raison, confirma Rebecca. Tu rayannes de bonheur.

— Comme si tu étais amoureuse, reprit Jolie. En fait, tu as la même petite lueur dans les yeux que le jour où je t'ai rencontrée au parc avec Ted.

Je me figeai. J'avais l'air amoureuse parce que j'étais amoureuse. Tout simplement.

— J'ai flashé sur quelqu'un, c'est vrai, avouai-je à mi-voix. Mais ça ne marchera jamais.

Elles éclatèrent de rire.

— Et, à part ça, quoi de neuf ? ironisa Rebecca. Je plaisante, mais ce n'est pas si grave que ça, Abby ! C'est même très américain, de flasher sur des gens avec lesquels il ne peut rien se passer. Moi par exemple, je suis dingue d'un de mes collègues — un type marié —, et ça me fait beaucoup de bien. Il n'en saura jamais rien, bien sûr. Mais c'est tellement agréable de fantasmer un peu, d'avoir un béguin pour quelqu'un, même s'il est hors de portée !

Comme Ben.

— Alors, sur qui as-tu flashé, Abby ? demanda Jolie en plaquant une veste polaire géante sur sa petite silhouette. Un de tes nouveaux collègues, beau comme un dieu ?

— Il est beau mais il n'est pas nouveau, répondis-je. C'est Ben.

— Ben ? répéta-t-elle, perplexe. Quel Ben ?

— Ben Orr, précisai-je.

— Attends un peu... Tu parles du flic ? s'enquit Rebecca.

Et, comme j'acquiesçais, elle reprit, l'air ahuri :

— Tu as flashé sur le flic qui te soupçonne d'avoir tué Ted ?

J'acquiesçai de nouveau.

— C'est pathétique, n'est-ce pas ?

— Pas tant que ça, tempéra Jolie, puisque tu n'as pas tué Ted. Dès que Ben aura arrêté le vrai coupable, vous pourrez vivre ensemble, tous les deux !

J'éclatai de rire.

— Pour ça, il faudrait déjà qu'on s'embrasse..., et nous en sommes encore loin, crois-moi !

— Ça viendra, j'en suis sûre. Tu es très amoureuse ?

Je soupirai.

— Comme au lycée. Peut-être pire.

— C'est sérieux, alors ! Et je suis bien placée pour le savoir, ajouta-t-elle avec un clin d'œil. Ecoute, quoi qu'il arrive, nous serons toujours là pour toi.

Je souris. Jolie était un roc, depuis toujours. Nous avons tout traversé, tout vécu ensemble. Haute comme trois pommes, déjà, elle prenait ma défense. Contre le menteur qui avait raconté à toute la classe (en primaire) que je l'avais embrassé avec la langue. Elle lui avait asséné un coup de poing magistral à la récré suivante pour lui faire passer l'envie de recommencer. Contre Opal, qui ne se privait pas, à l'adolescence, de me faire tourner en bourrique. Contre Veronica, qu'elle avait surnommée Demonica, ce qui me réconfortait quand c'était vrai et me faisait rire quand ça l'était moins. Contre Ted, qu'elle avait appelé le lendemain de ma soirée d'anniversaire, pour les insulter copieusement, lui et sa « cousine ».

Mais s'était-elle contentée de l'insulter... ou avait-elle décidé de le punir de manière plus radicale ? Je l'observai du coin de l'œil, vaguement mal à l'aise. M'aimait-elle au point de tuer pour moi ? Non, bien sûr que non ! Et puis, Jolie était une fille logique. Cartésienne, même. Donc, si elle avait tué Ted et tenté de tuer Tom et Riley parce qu'ils m'avaient fait du mal, elle n'aurait pas épargné Henry. Il serait déjà six pieds sous terre, à l'heure qu'il était. Or, il était encore bien vivant — aux dernières nouvelles, du moins.

Quant à Rebecca, c'était une de mes meilleures amies, mais je ne la connaissais pas depuis toujours, comme Jolie. Elle n'aurait pas su dresser la liste complète de mes petits amis, par exemple. Et surtout, j'étais archi-sûre qu'elle ne toucherait jamais une arme.

Je pris une profonde inspiration. La théorie de Ben était absurde. Jolie n'avait tué personne. Rebecca non plus. Aucun de mes proches n'était capable de meurtre — pas même Roger, bien qu'il soit très grand, qu'il possède un bonnet de ski et qu'il soit amoureux de moi depuis longtemps.

C'étaient mes amis. S'ils étaient coupables, je l'aurais pressenti, non ?

— Abby ? appela Jolie, qui se tenait devant une table encombrée de petits bibelots. Viens voir. J'ai une superidée pour ton père ! Tu pourrais acheter un de ces cadres de photos, celui-ci par exemple (elle me tendit un cadre de bois blanc avec un orignal stylisé et hilare dans le coin supérieur gauche), et y glisser une photo de toi avec la tête que tu as aujourd'hui !

— Oui, ta tête de fille amoureuse et épanouie, renchérit Rebecca. C'est une excellente idée. Je suis pour !

— Amoureuse et épanouie ? répétai-je, incrédule. Tu crois vraiment que je suis épanouie d'être amoureuse d'un homme qui m'accuse de meurtre ?

— Proteste tant que tu veux, ça n'y changera rien, rétorqua fermement Jolie. Tu es heureuse. Je le sais. Et puis cette enquête ne durera pas toujours : Ben finira par arrêter le coupable, et vous serez libres de vous aimer.

Je souris, vaincue par son optimisme.

— Espérons-le.

Elles avaient raison, d'ailleurs. J'étais épanouie. Malgré tout. Parce que j'étais amoureuse. Ce qui me ramenait à ma question initiale : pourquoi fallait-il toujours que je tombe amoureuse des mecs avec qui ça ne pouvait pas marcher ?

Moi qui pensais que Ben ne pouvait pas être plus beau qu'il ne l'était déjà, je me trompais : quand il arriva chez moi — pile à l'heure, bien sûr — en pull anthracite, pantalon gris clair et chaussures noires, je crus défaillir. Il n'avait plus du tout l'air d'un flic (et encore moins d'un flic armé). Il avait l'air d'être mon petit ami, en route pour notre premier dîner chez mes parents.

Mon petit ami. Ben Orr. On pouvait toujours rêver, non ?

— Tu es superbe, dit-il en plantant ses yeux sombres dans les miens. Le rouge te va bien.

Ah ! J'avais bien fait de me changer, alors. Au dernier moment, j'avais troqué ma jupe noire et mon chemisier mauve (joli mais un peu sage) contre ma robe rouge et mes bottes cavalières. La robe était moulante et sexy, mais pas trop. Et, vu le succès que je remportais chaque fois que je la portais, elle valait amplement la petite fortune qu'elle m'avait coûtée quand je l'avais achetée quelques années plus tôt, lors d'un après-midi shopping avec Opal.

— Prends-la, avait-elle insisté en me voyant hésiter. Tu es une vraie bombe là-dedans... Les mecs viendront te manger dans la main !

Hmm. Je tentai d'imaginer Ben me baisant les doigts avec adoration. Satisfaisant mais improbable.

— Tu es superbe, toi aussi, dis-je. Pas flic du tout.

Il rit.

— Parfait.

— Peux-tu me rendre un service ? J'aimerais que tu me prennes en photo. C'est pour mon père. Je l'imprimerai avant de partir et je la mettrai dans le cadre que j'ai acheté cet après-midi.

— Bien sûr, dit-il.

Il prit mon appareil numérique et promena un regard autour de lui.

— Si tu te mettais sur le canapé, à côté des tulipes ? suggéra-t-il. Ça ferait une jolie photo.

Je m'assis et suivis docilement ses instructions.

— Déplace-toi un peu sur ta gauche... Voilà. Maintenant, redresse-toi... Souris... Parfait ! Tu es prête ?

— Oui.

— Un... Deux... Trois. Ça y est !

Il me rendit l'appareil, et je courus dans ma chambre pour lancer l'impression.

— Alors ? appela-t-il. Elle te plaît ? Ou tu veux que j'en prenne une autre ?

Je me penchai pour prendre la photo sur le plateau de l'imprimante. Elle était magnifique. Ma robe, les tulipes, mon sourire radieux... Ben avait su capturer ce que Jolie avait surpris dans mon regard, cet après-midi.

L'amour que je lui portais. Et qui me rendait si heureuse.

— Regarde, dis-je en le rejoignant dans le salon. Qu'en penses-tu ?

Je lui tendis le cadre de bois blanc, dans lequel je venais d'insérer la photo. Il l'observa attentivement, avant de se prononcer, l'air satisfait.

— Je suis plutôt doué, non ?

Ça, oui ! pensai-je.

— Je suis sûr qu'elle plairait à ton père, ajouta-t-il en me la rendant.

Je l'emballai soigneusement dans du papier de soie et la glissai dans le paquet-cadeau que j'avais acheté pour l'occasion.

— Et toi ? demandai-je en prenant mes gants et mon bonnet. Tu t'entends bien avec ton père ?

Son expression se modifia légèrement. Et je compris que j'avais touché un point sensible.

— Pas trop mal, éluda-t-il.

— Tu n'as pas envie d'en parler ?

Il me lança un regard hésitant.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. Je t'ai dit que ma mère était partie après la mort de mon petit frère. Mon père est resté avec moi, et je lui en serai toujours reconnaissant, mais... il n'était pas vraiment là, en fait. J'avais parfois l'impression qu'il s'était renfermé sur lui-même. Je venais d'avoir dix-sept ans et je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire pour le rendre heureux... Ce n'était pas facile.

— C'est à ce moment-là que vous avez quitté Barmouth ?

— Oui. Nous sommes allés nous installer dans le Massachusetts pour nous rapprocher de ma grand-mère paternelle, ce qui était une bonne chose. Si elle n'avait pas été là, j'aurais été complètement perdu. La plupart du temps, mon père était déjà parti travailler quand je me levais pour aller au lycée, alors que rien ne l'obligeait à être à son cabinet à 7 heures du matin — il est avocat d'affaires, et son business tournait plutôt bien, à l'époque. Mais il partait quand même. Il

me laissait un peu d'argent sur le comptoir et du café chaud sur le gaz. C'est tout.

Je fis un pas vers lui, mon manteau sur le bras.

— Tu ne souffrais pas trop d'être seul ?

Il m'aida à enfiler mon manteau, et j'eus l'impression (mais je n'en étais pas absolument sûre) qu'il laissa sa main sur mon épaule plus longtemps que nécessaire.

— Si, mais, comme tu l'as dit toi-même, la solitude peut forger le caractère. Elle m'a rendu très indépendant, moi aussi. Je m'en suis plutôt bien sorti, en fait.

— Moi aussi, murmurai-je. Je ne me suis pas transformée en assassin.

Il croisa mon regard, mais ne fit aucun commentaire, et nous quittâmes l'appartement en silence.

Quelques minutes plus tard, nous roulions vers la sortie de la ville, comme tant d'autres jeunes couples, ce samedi soir. Ben semblait perdu dans ses pensées : ce fut à peine s'il m'adressa cinq mots pendant tout le trajet. Lorsque nous quittâmes l'autoroute pour entrer dans la petite ville de notre enfance, il salua notre arrivée d'un « nous y sommes » presque mélancolique. Je faillis lui demander ce qu'il éprouvait, mais son silence m'intimidait, et je gardai mes questions pour moi. Ou pour plus tard.

Lorsque nous nous garâmes dans l'allée qui menait chez Veronica (elle habitait une imposante bâtisse blanche à colonnes, dans le plus pur style colonial), il était 19 heures passées. Mes sœurs nous avaient précédés : je reconnus les voitures de Jackson et d'Oliver, près de la décapotable noire de ma belle-mère.

— Tu es prête ? me demanda Ben en coupant le moteur.

— Pas vraiment. Mais je suis contente de retrouver mes sœurs. Et j'ai tellement hâte de voir Oscar ! Il est si petit, si mignon..., et c'est le seul membre de ma famille qui ne me juge pas !

Pas de commentaire. Il sortit le premier et m'ouvrit la portière. Je descendis de voiture avec l'impression d'être une grande dame — ce qui, compte tenu des circonstances, n'était déjà pas si mal.

Veronica nous attendait sur le seuil, sobrement vêtue d'un tailleur noir et d'escarpins à petits talons.

— Abby ! Quelle joie de te voir ! s'exclama-t-elle en posant les mains sur mes épaules pour m'embrasser sur les deux joues (ou plutôt, pour faire semblant de m'embrasser).

Elle recula d'un pas et se tourna vers Ben.

— Inspecteur Orr, dit-elle en prenant ses mains dans les siennes comme s'il était un ami de longue date. Je vous remercie infiniment d'avoir accepté de vous joindre à nous ce soir. Entrez, je vous en prie.

Une odeur délicieuse embaumait toute la maison, et je me crus ramenée des années en arrière, quand Veronica et mon père préparaient son repas préféré pour le déjeuner dominical : poulet rôti, épis de maïs et purée de pommes de terre à l'ail.

— Opal est dans ma chambre : elle essaie mes bijoux pour le mariage, annonça Veronica. Et Olivia change Oscar, mais elle nous rejoindra dans un instant. Servez-vous à boire, ajouta-t-elle en désignant le minibar.

Ben nous servit à chacun un verre d'eau gazeuse, et nous prîmes place dans le salon d'apparat de Veronica, auquel j'avais rarement accès lorsque j'étais enfant.

— Vous serez aussi des nôtres la semaine prochaine, n'est-ce pas, Ben ? s'enquit Veronica. Opal et Jackson organisent un repas pour leurs amis avant le mariage. La cérémonie elle-même aura lieu dans trois semaines... Vous serez le cavalier d'Abby, bien sûr !

— Si nécessaire, répliqua Ben.

Sa courte réplique me fit frémir — de soulagement et d'anxiété. Il m'accompagnerait au mariage d'Opal si nécessaire — c'est-à-dire si le coupable n'était pas arrêté à cette date. Or, je voulais qu'il arrête le coupable, mais je voulais aussi qu'il continue de m'accompagner partout. Au supermarché. Chez le dentiste. Au mariage d'Opal.

Pourtant, je devais m'y préparer : quand le tueur serait sous les verrous, Ben se lancerait dans une nouvelle enquête. Il passerait ses journées avec un autre suspect. Et sortirait de ma vie aussi vite qu'il y était entré.

Opal et Jackson vinrent se joindre à nous, et la conversation s'orienta sur le métier de Ben. Jackson lui ayant demandé de décrire « le truc le plus merdique » qu'il ait vu au cours de sa carrière, il se lança dans un récit qui n'avait rien de drôle, mais qui nous fit tous rire aux larmes parce que Ben était Ben, et qu'il avait le talent et le charisme nécessaires pour raconter ce genre d'histoires.

— Qu'est-ce qu'il est mignon ! me chuchota Olivia au creux de l'oreille quand je me levai pour aller remplir mon verre au bar.

Je ne l'avais même pas entendue entrer. Oscar gazouillait dans ses bras, plus adorable que jamais avec ses grands yeux bleus et son petit nez retroussé.

— Tu parles d'Oscar ou de Ben ? répliquai-je en souriant.

— De Ben, voyons ! Raconte-moi tout. Vous sortez ensemble ?

— Hélas, non. Ben refuse de mélanger travail et vie privée. Et je ne suis pas sûre qu'il ait très envie de sortir avec une fille qu'il soupçonne de meurtre.

— Et toi ? Tu tiens le coup ? Je n'arrive même pas à imaginer ce que tu vis en ce moment !

— Ça va. J'ai de bons amis. Et...

Je faillis ajouter « Ben », mais ça n'avait aucun sens.

— Et une famille qui t'aime, acheva Olivia comme si c'était l'évidence même.

— Bien sûr, approuvai-je en m'efforçant d'y croire. Tu veux bien me confier Oscar ? Il y a des siècles que je ne l'ai pas pris dans mes bras !

Je m'attendais à ce qu'elle refuse poliment, mais elle me tendit son fils en s'exclamant (assez fort pour que tout le monde l'entende) :

— Tatie Abby t'adore, Oscar Woscar !

J'éclatai de rire.

— Oscar Woscar ? C'est toi qui as trouvé ça ?

— Eh oui ! Ça rend complètement gaga d'avoir un bébé, tu verras !

« Et si je te donnais un petit cousin ? » dis-je silencieusement à Oscar, qui m’observait avec le plus grand sérieux. Il ou elle aurait les longs cils et les yeux noirs de Ben. Sa bouche bien dessinée. Ses cheveux sombres et brillants...

— Olivia ? appela Veronica. Peux-tu aller chercher ton mari ? Nous allons passer à table.

— J’y vais ! répondit-elle. Il est en haut, expliqua-t-elle en se tournant vers moi. Devant un match de basket.

La pointe de dépit qui avait teinté sa voix ne m’avait pas échappé.

— Comment ça se passe entre vous ? demandai-je timidement. L’arrivée d’un enfant n’est pas forcément facile à vivre pour le couple, j’imagine ?

— C’est le mariage qui n’est pas facile à vivre, répliqua-t-elle avec ironie. L’arrivée d’Oscar a bouleversé notre vie, bien sûr, mais c’est une telle joie... Ne t’inquiète pas : tout va bien entre nous, assura-t-elle. Il faut juste que je lui rappelle de temps en temps ce qui est important pour moi. Ce dont j’ai besoin. Qu’il m’écoute quand je lui répète sur tous les tons que ma sœur est innocente, par exemple.

Je souris, profondément émue. Elle avait toujours su trouver les mots pour me reconforter.

— Merci. C’est très important pour moi, tu sais.

— Pour moi aussi, chuchota-t-elle et, laissant Oscar dans mes bras, elle se dirigea vers le premier étage.

Je regagnai le salon, les yeux rivés sur mon neveu. Ben se leva et s’approcha pour le contempler à son tour.

— Il est magnifique, déclara-t-il, visiblement sous le charme.

— Tu aimerais avoir des enfants, toi aussi ? demandai-je, le cœur battant.

— Bien sûr.

Je me représentai aussitôt notre futur bébé — une merveille aux yeux et aux cheveux sombres. Et je me promis de passer la nuit à dresser la liste des prénoms potentiels. En « O », naturellement (pour rimer avec Orr).

Orlando Orr. Otis Orr. Othello Orr.

— A table ! claironna Veronica.

Oliver et Olivia descendirent rapidement l’escalier. Oliver frémit en m’apercevant — et blêmit en voyant Oscar dans mes bras.

— Je vais le mettre dans son couffin, déclara-t-il en me l’arrachant pratiquement des mains.

Il coucha son fils avec mille précautions, puis donna une poignée de main à Ben, et nous passâmes à table. Veronica avait mis les petits plats dans les grands, comme toujours, et nous nous servîmes avec des « oh ! » et « ah ! » de satisfaction.

— Avant de commencer, déclara-t-elle en se levant, je voudrais souhaiter un excellent anniversaire à George.

Elle leva les yeux vers le plafond.

— George, je sais que tu nous écoutes et que tu nous regardes. Bon anniversaire, mon chéri !

— Bon anniversaire, papa ! renchérit Opal. J’aurais vraiment aimé que tu sois là ce soir. Et que tu viennes à mon mariage. Mais tu seras avec nous en pensée, n’est-ce pas ?

— George, écoute-moi, reprit Veronica. Je suis sûre que tu te fais du souci pour Abby. Mais l’inspecteur Orr se charge de tout, et nous lui faisons entièrement confiance. Tout se passera bien, tu verras.

Elle se tourna vers Ben pour ajouter :

— Mon mari se faisait du souci pour tout. Et principalement pour ses filles.

Je n’eus pas le temps de réfléchir au sens de ses propos que, déjà, Oliver intervenait :

— Quoi qu’il arrive, j’espère que cette histoire te servira de leçon, Abby, et que tu choisiras mieux tes petits copains !

— Ça arrive à tout le monde de se tromper, voyons ! s’exclama Olivia en se resservant de poulet rôti. J’ai rencontré bon nombre de crapauds, moi aussi…

Oliver était son Prince charmant ? Je dus me mordre les joues pour ne pas éclater de rire.

Zut ! Oliver me dévisageait fixement. D’un regard noir.

— Ça ne t’est jamais arrivé de penser que le problème n’était pas de leur côté, mais du tien, Abby ?

— Oliver ! explosa Olivia. Qu’est-ce qui te prend, à la fin ?

— Non, Livy, intervint Veronica, laisse-le parler. Il est temps qu’Abby regarde la vérité en face.

— Quelle vérité ? m’enquis-je, prête au pire.

L’heure des règlements de comptes avait sonné, manifestement.

— Tu ne peux pas t’accrocher à quelque chose qui n’existe pas, ma chérie, répondit ma belle-mère. C’était la même chose quand tu étais petite et que tu voulais voir ton père. Tu n’arrivais tout simplement pas à accepter qu’il ait une autre famille.

Hein ?

— Je ne comprends pas bien où tu veux en venir, répliquai-je, interloquée.

— Ton père vous a quittées ta mère et toi pour fonder une nouvelle famille, continua-t-elle. Et tu n’as pas réussi à l’accepter. Par la suite, tu as perpétué ce scénario avec chacun de tes petits amis, en espérant que l’un d’eux finirait par rester. Mais ils sont partis. Ils ont tourné la page. Parce que c’est la vie, Abby : tout a une fin. Plus tôt tu l’admettras, mieux ce sera pour toi. Et pour nous tous.

Quel charabia ! Et d’où sortait-elle ces théories pseudo-psychologiques ?

— Donc, si je te suis bien, dis-je, ma relation avec mon père aurait dû prendre fin avant mon premier anniversaire ?

— Non, bien sûr que non ! assura-t-elle. Mais tu aurais dû accepter le changement. Ton père avait tourné la page.

— Et de quelle manière ma relation avec mon père a-t-elle changé, selon toi ? Il n’était plus mon père ?

— Si, mais il était aussi le père de deux autres petites filles. Il vivait avec elles et avec leur

mère, donc, bien sûr, les choses étaient différentes pour toi.

Pour la première fois depuis vingt-huit ans, je compris que c'était Veronica qui avait un problème. Pas moi. Peut-être n'avait-elle jamais accepté que son mari, le père de ses filles, ait eu un enfant avec une autre femme avant de la connaître. Peut-être avait-elle espéré — en vain — que mon père « tourne la page ».

— Je ne suis pas certaine de partager ton analyse, répliquai-je d'une voix que j'espérais ferme. Parce que mon père a mis tout en œuvre pour que sa relation avec moi ne change pas, justement. Il a toujours veillé à m'inclure dans votre cercle familial, à m'inviter aux repas d'anniversaire, aux fêtes de Noël, aux vacances et même à votre anniversaire de mariage ! Ce n'était peut-être pas ton souhait, mais c'était le sien. Et tu n'as rien pu faire pour l'en empêcher, heureusement.

Elle vira au cramoisi.

— Je dis seulement que tu as tendance à t'accrocher. Oui, c'est ça : tu t'accroches. A tes petits amis, à tes sœurs. Même quand il est évident que la relation ne va nulle part, tu refuses d'abdiquer.

Tout le monde me regardait. Je me tenais très droite, attendant que quelqu'un prenne ma défense. Mais rien ne se produisit. Olivia semblait sous le choc. Opal admirait sa bague de fiançailles. Et Ben arborait son expression habituelle — monsieur Indéchiffrable en personne.

— Alors, vous êtes d'accord avec elle ? fis-je en me tournant vers Opal et Olivia. Vous aussi vous pensez que notre relation ne va nulle part ? Que je n'ai plus aucune raison de faire partie de votre famille, maintenant que papa est mort ? Exprimez-vous. C'est le moment ou jamais !

Je vis Oliver donner un coup de coude à sa femme pour l'inciter à répondre.

— C'est absurde ! explosa Olivia. Tu fais partie de la famille, et la mort de papa n'y change rien !

— Tu le penses vraiment ? Ou tu cherches à rassurer Oliver ? Parce qu'il a peur que je sorte un flingue de ma poche et que je vous tire dessus, c'est ça ?

— Oui, c'est ça, acquiesça-t-il. Et je n'ai pas honte de le dire. Tu es soupçonnée de meurtre, bon sang ! N'importe qui serait inquiet à notre place !

Olivia croyait-elle vraiment en mon innocence ou bien m'accablait-elle dès que j'avais le dos tourné. J'étais envahie de doutes.

— Alors, Olivia ? repris-je. Tu penses que j'ai tué Ted ?

Elle observa son mari et sa mère, puis son regard se posa sur moi.

— Absolument pas.

Opal s'esclaffa.

— Si tu as tué Ted, je veux bien manger Francesca !

Sa réplique lui valut un regard interloqué de son futur époux et de sa mère. Et pour cause : Francesca était son bichon nain (le même que celui de Paris Hilton).

— Ne me regardez pas comme ça ! bougonna-t-elle. Je voulais seulement dire que je n'y crois pas une seconde, c'est tout !

— Je n'accuse personne, précisa Veronica. Mais, tant que l'enquête ne sera pas terminée, je

préfère éviter tout risque inutile. Dans l'intérêt de mes enfants et de mon petit-fils.

— Tu te souviens de ce qu'Olivia a dit à la Boutique Blanche, après les essayages ? lui demandai-je. D'après elle, papa ne m'aurait pas soupçonnée une seconde, et je sais qu'elle a raison. Il aurait cru en moi, lui !

Elle haussa les épaules.

— Ton père était un incurable romantique.

— Comme Abby, affirma Ben.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

— Et si vous nous donniez votre avis, inspecteur Orr ? suggéra Oliver. Vous devez bien savoir, vous, si Abby est coupable ou non !

J'aurais tout donné pour qu'il réponde : « Je suis absolument convaincu qu'Abby n'a tué personne. » Mais il n'en ferait rien, bien sûr. Parce qu'il n'avait pas le droit de discuter de...

— Je ne peux pas discuter d'une enquête en cours, répliqua-t-il. Navré, monsieur Grunwald.

Et voilà ! Qu'est-ce que je disais ? Pas mal, non ? Parfois, la prévisibilité avait du bon.

Mais cette soirée avait assez duré. Pour moi, en tout cas.

— Je vais vous laisser, annonçai-je en me levant.

— Ça vaudra mieux, approuva Oliver.

Olivia secoua la tête, mais ne dit rien. Opal et Jackson se faisaient des confidences en pouffant nerveusement. Veronica regardait droit devant elle, les lèvres pincées.

— Merci pour le dîner, madame Foote, dit Ben. C'était délicieux.

Elle esquissa un sourire.

— Tout le plaisir était pour moi, inspecteur. Merci encore d'avoir permis à Abby de se joindre à nous pour fêter l'anniversaire de son père.

Cette femme était sans doute folle à lier. Il faudrait que je m'en souviene.

J'embrassai Opal et Olivia et je me penchai sur Oscar pour déposer un baiser sur son front. Sous la surveillance d'Oliver, bien sûr. Je m'abstins de saluer Veronica — qui regardait ailleurs, de toute façon — et quittai la pièce avec soulagement, Ben sur mes talons.

Je m'arrêtai un instant sur le perron et levai les yeux vers le ciel étoilé. Si mon père était là, quelque part, il n'avait sans doute pas apprécié ce qu'il avait vu ce soir. Pourtant, j'espérais qu'il ne se faisait pas trop de soucis — parce que j'allais bien, en fait.

« Si, je t'assure, papa ! Ce n'est pas facile, mais... Ben s'occupe de moi. Tout se passera bien, tu verras. »

Ben ouvrit la portière côté passager.

— Quelle soirée ! commenta-t-il. Je ne m'attendais vraiment pas à ça !

— Au moins, je sais ce qu'elle pense de moi, maintenant..., ironisai-je en bouclant ma ceinture. Et toi, tu prenais des notes sous la table ?

Il sourit.

— Non. Je me contentais d’écouter. Très attentivement.

— Alors ? Que penses-tu de ma chère famille ?

— Je ne les ai pas vus sous leur meilleur jour, ce soir..., mais je crois que l’offensive de ta belle-mère a beaucoup à voir avec son sentiment d’insécurité, me confia-t-il en manœuvrant pour quitter l’allée.

— Quelle insécurité ? De quoi veux-tu qu’elle ait peur ? Elle est superbe, ses filles l’adorent, son mari la vénérait, elle ne manque de rien, elle a une maison splendide et...

— Je sais tout cela, m’interrompit-il doucement. Mais je te parle d’une peur diffuse, irrationnelle. Une peur liée à l’origine même de son histoire d’amour avec ton père. Il a tout de même quitté ta mère quelques jours après ta naissance ! Crois-tu que Veronica n’y a pas songé ? Qu’elle n’a pas craint d’être quittée à son tour ? Puisque ton père l’avait fait, il pouvait le refaire... Je suis persuadé qu’elle a passé sa vie à redouter l’instant où il lui annoncerait son départ.

Je lui lançai un regard perplexe.

— Tu crois ? Je n’avais jamais envisagé les choses sous cet angle.

— Elle y pensait peut-être chaque fois qu’elle te voyait. Par ta seule présence, tu lui rappelais que ton père pouvait la quitter, elle aussi.

Je sentis les larmes perler à mes paupières.

— Il ne l’a jamais quittée, pourtant. Et ça m’a permis de faire confiance aux hommes, de croire en l’amour, malgré tout. Il nous avait quittés, ma mère et moi, c’est vrai, mais il est resté fidèle à Veronica jusqu’à sa mort. Parce qu’elle le rendait heureux, tout simplement. De ce point de vue, je comprends qu’il ait quitté ma mère. Quand une relation n’est pas satisfaisante pour un des partenaires, il vaut mieux s’arrêter là.

Il acquiesça pensivement.

— C’est une façon positive de voir les choses... J’aurais sans doute moins souffert du départ de ma mère si je l’avais envisagé comme ça. Elle nous a abandonnés, mon père et moi, au beau milieu de la tempête, alors que nous souffrions autant qu’elle de la mort de Joey. Parce qu’elle ne pouvait pas faire autrement. Il lui était presque physiquement impossible de rester avec nous. C’est ce qu’elle m’a expliqué des années plus tard. J’aurais pu lui en vouloir, mais j’ai choisi de lui pardonner. En partant, elle s’est sans doute sauvée elle-même.

Je pris une profonde inspiration.

— C’est ce que j’ai fait avec mon père, moi aussi. Je lui ai pardonné.

— Tu sais, ça vous prendra peut-être un certain temps, mais vous finirez par vous entendre, Veronica et toi. Parce que vous êtes aussi attachées à cette famille l’une que l’autre. Vous vous heurtez, c’est vrai, mais au moins vous essayez de coexister ! Veronica est désagréable, Olivia obéit un peu trop à son mari, Opal ne pense qu’à son mariage, mais vous êtes toutes venues fêter l’anniversaire de votre père. Ce n’est pas rien ! C’est même essentiel, en fait.

Je l’aurais volontiers couvert de baisers, mais il était au volant. Et il n’avait peut-être pas envie que je me jette dans ses bras, de toute façon.

— Merci, Ben. J'étais à ramasser à la petite cuillère quand nous sommes partis, tout à l'heure. Mais je me sens beaucoup mieux, maintenant. Et c'est grâce à toi.

J'avais timidement posé ma main sur sa cuisse en parlant, mais il ne la prit pas dans la sienne. Il ne sourit pas non plus.

En fait, il se contenta de dire :

— Tant mieux.

Et je retirai ma main, vexée.

J'avais encore oublié l'adage numéro un : « Ben n'est pas un homme. C'est un flic. »

Il ne m'avait pas accompagnée chez Veronica par amitié. Encore moins par amour. Il était venu parce que c'était son boulot.

Rien de plus.

— Et si je montais chez toi ? suggéra Ben en se garant devant mon immeuble. J'aimerais vérifier qu'il n'y a pas un type avec un bonnet de ski dans l'escalier. Et j'en profiterais pour jeter un coup d'œil à ta serrure.

— Excellente idée, approuvai-je. C'est vraiment gentil de me le proposer !

« Et d'avoir résolu le problème qui me tracasse depuis cinq minutes : Comment te persuader de monter chez moi ? »

J'avais d'abord songé à tirer parti du comportement bizarre de Roger (« Ça me rassurerait si tu m'accompagnais là-haut, Ben. J'ai peur que Roger soit caché dans le hall »), mais je ne voulais pas lui mentir. Roger ne me faisait pas vraiment peur, en fait. L'idée qu'il puisse être en train de m'espionner me rendait un peu nerveuse, certes, mais pas assez pour m'empêcher de rentrer chez moi. Exit la tactique du preux chevalier, donc. Mieux valait se contenter d'une approche plus classique (la bonne vieille tactique du « je t'offre un café ? »), en espérant que Ben mordrait à l'hameçon.

J'avais même une boîte de chocolats en réserve — des Godiva, en plus ! me rappelai-je triomphalement. Finch me l'avait offerte en remerciement de mon « excellent travail sur Moose City ». Sa générosité n'avait pas de limites en ce moment, mais je ne me faisais pas d'illusions : quand je serais innocentée, il déduirait certainement le montant de ses cadeaux de ma fiche de paie !

Donc, un peu de café, un peu de chocolat, un brin de conversation, et hop ! J'aurais peut-être enfin l'audace de me jeter sur Ben.

Il m'avait précédée dans le hall de l'immeuble pour s'assurer que personne n'était tapi dans l'ombre, prêt à bondir sur moi, mais la voie était libre, apparemment. Je le rejoignis dans l'ascenseur où je profitai de la montée pour admirer son profil. Son nez parfait. Son menton parfait. Sa bouche parfaite. Tout était parfait chez lui.

« Je t'aime, je t'aime, je t'aime », récitai-je intérieurement. Comme je le faisais au lycée, sauf qu'à l'époque je l'aimais pour son visage, pour ses yeux, pour sa façon de marcher. Alors que maintenant je l'aimais pour ce qu'il était, ce qu'il disait, ce qu'il faisait. Et pour celle que je devenais à son contact.

« C'est ce soir ou jamais ! », m'exhortai-je en tournant la clé dans la serrure. Je ferais le premier pas, puisqu'il ne semblait pas décidé à le faire.

« Et s'il te repousse ? S'il te répond que tu ne lui plais pas ? »

Non. Il ne dirait pas ça. Même s'il le pensait. Il trouverait une excuse ou il se retrancherait derrière son boulot (« C'est contraire à mon éthique, Abby. Je ne couche jamais avec les suspects. »)

Ou il m'arracherait ma robe et me ferait l'amour toute la nuit.

— J'ai bien fait de monter, déclara-t-il. Un enfant pourrait crocheter ta serrure ! Je ferai venir un serrurier demain matin. Il t'installera une porte blindée. Et je vais rester dormir ici ce soir, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

Je souris jusqu'aux oreilles.

— Pas du tout. J'apprécie ton aide, au contraire. Entre, ajoutai-je en poussant le battant.

Il fronça les sourcils.

— Tu as du courrier, on dirait.

Je baissai les yeux. Un morceau de papier avait été glissé sous la porte. Je le ramassai, m'attendant à trouver un énième courrier du syndic à propos du recyclage des ordures ménagères.

Je me trompais.

C'était une feuille de papier blanc, pliée en deux. Je l'ouvris et lus le message suivant, tapé en lettres capitales :

« TU N'ES QU'UNE IMBÉCILE! LE FLIC TE BRISERA LE CŒUR, COMME LES AUTRES. IL TE LAISSERA TOMBER, ET IL FAUDRA QUE JE LE TUE, LUI AUSSI. »

Je poussai un cri et lâchai la lettre, qui atterrit sans bruit sur la moquette du couloir. Ben la ramassa et la lut.

Je me sentais mal. Très mal. Je me précipitai à l'intérieur et me laissai tomber sur le canapé, les jambes flageolantes.

— Je n'en peux plus, Ben. Il faut que tu trouves le coupable. Je ne peux plus vivre comme ça !

— Ne bouge pas, ordonna-t-il en se dirigeant vers l'ascenseur.

Il revint quelques minutes plus tard, un petit sachet plastique à la main. Il y glissa la lettre anonyme et le scella avec soin. Puis il referma la porte de l'appartement et se tourna vers moi.

— Je suis obligé de te poser la question, Abby. As-tu écrit cette lettre ?

J'ouvris des yeux ronds.

— Pardon ?

— As-tu écrit cette lettre ? répéta-t-il posément.

— Tu plaisantes, j'espère ? C'est ta hiérarchie qui t'oblige à poser ce genre de questions aux suspects quand ils reçoivent une lettre anonyme ?

— J'attends ta réponse.

Je le dévisageais fixement, incapable de trouver les mots justes pour exprimer ma colère.

— Alors ? insista-t-il.

— Je... Après tout ce que nous avons traversé ensemble, tu continues de penser que je suis coupable ? explosai-je. Que j'ai tué Ted ? Que j'ai tenté de tuer Tom et Riley ? Que je vais tuer Henry s'il décide de se fiancer ?

— Je te l'ai déjà dit, Abby : c'est une possibilité, pas une certitude.

— Une possibilité ? Tu dis ça depuis le premier jour. Et ça nous avance à quoi ? Tout le monde peut être coupable ! Roger. Mary-Kate. Un de mes proches. Pourquoi moi plus qu'un autre ? Tu me connais bien, maintenant. Tu devrais savoir que je n'ai rien fait !

— Tu es toujours notre principal suspect. Que je te connaisse ou non n’y change rien.

— Pourquoi ça ne change rien, justement? Comment peux-tu imaginer que je suis capable de tuer quelqu’un ?

— Je te le répète : tu pourrais avoir tué Ted, et c’est tout ce que j’ai besoin de savoir.

— Comment comptes-tu le prouver ? Tu n’as rien contre moi ! Tu ne peux tout de même pas m’accuser de meurtre sous prétexte que je connaissais la victime !

— Non, mais le fait que trois de tes ex soient visés renforce les présomptions contre toi. Je ne peux rien prouver, c’est vrai. C’est peut-être un de tes proches qui a fait le coup. Ou un parfait inconnu. Ou toi. Tout est possible. Tu es pleine de charme, mais c’est le cas de nombreux psychopathes.

Un compliment ? Il m’avait fait un compliment ? Peut-être. Mais il venait surtout de me traiter de psychopathe.

— Je connais mes droits, inspecteur. Je sais que j’ai le droit de te demander de partir. Et je te demande de le faire. J’appellerai un serrurier demain matin, si ça peut te tranquilliser.

Il ne bougea pas d’un iota. Et continua de me fixer de ses yeux sombres comme s’il cherchait à lire dans mes pensées, à percer mes secrets. A moins qu’il ne soit en train d’élaborer sa stratégie pour me reconquérir ? Pour endormir ma méfiance et m’amener à lui confesser mes crimes ? Il s’était peut-être entendu avec Fargo depuis le début ! Pas de « méchant flic » dans les parages. Juste le beau Ben pour me séduire. Lentement mais sûrement.

« Et après ? Tu n’es qu’une imbécile ! Le flic te brisera le cœur... »

Sur ce point au moins, la lettre disait vrai. La preuve que son auteur me connaissait bien — en tout cas, assez pour savoir que j’étais archi-nulle en amour. Depuis la maternelle.

Le pire, c’est que j’avais vraiment l’impression que Ben m’avait laissée tomber. Pathétique, non ? Notre relation était terminée avant d’avoir réellement commencé.

« Il faudra que je le tue, lui aussi. »

Je frissonnai. Et me promis de me taire. Je ne dirais à personne que j’avais reçu une lettre anonyme. Que Ben m’avait brisé le cœur. Avec un peu de chance, l’assassin n’y verrait que du feu. Et laisserait Ben tranquille.

— Abby...

— Je t’ai demandé de partir.

Je me levai pour ouvrir la porte, mais il ne bougea pas.

— Je n’aime pas l’idée de te savoir seule ici.

— Et alors ? Il n’y a pas de danger, puisque je suis l’assassin ! Si je décide de me tuer, je te préviendrai.

— Abby...

— Rentre chez toi. Le tueur sait où me trouver, de toute façon. S’il veut entrer en contact avec moi, il le fera.

— Promets-moi que tu ne prendras pas de risques inutiles. Et appelle-moi si tu as besoin de

quoi que ce soit.

— Non. Je ne te promettrai rien du tout. Je n'ai pas tué Ted et j'ai l'intention de le faire savoir. Et, si tu n'arrêtes pas le coupable, c'est moi qui le ferai !

— J'aurai droit à un compte rendu ?

— Non.

— Ne prends pas de risques inutiles, répéta-t-il. Et ne fais pas de bêtises.

Trop tard.

Il plut toute la nuit, et de puissantes rafales de vent firent trembler mes fenêtres, me réveillant en sursaut

— et en sueur — à plusieurs reprises. Vers 3 heures du matin, n'y tenant plus, je m'approchai de la porte d'entrée et collai mon œil au judas, persuadée de trouver Le Tueur sur mon palier.

Il y avait quelqu'un, en effet. Ben Orr. Assis contre le mur, il montait la garde devant ma porte, son calepin calé sur les genoux. Il ne dormait pas, malgré l'heure tardive. Il lisait et prenait des notes, l'air soucieux.

« Je voudrais tellement t'inviter chez moi. Dans ma chambre. Dans mon lit. »

Je m'affaissai contre le battant et restai là un moment. Juste pour être près de lui. Épuisée, je finis par m'endormir.

Quand je rouvris les yeux, quelques heures plus tard, le soleil filtrait à travers les volets du salon. J'avais mal partout.

Je me levai et me hissai sur la pointe des pieds pour regarder par le judas.

Ben était parti.

Je mourais d'envie d'appeler Jolie et Rebecca pour leur parler de Ben et leur raconter notre dispute. Mais j'avais décidé de me taire. J'y parvins — au prix d'un immense effort. C'était vraiment dur de ne pas décrocher le téléphone. De tout garder pour moi. Si ça continuait comme ça, j'adopterais un animal de compagnie. Un chat. Ou un chien, comme celui de Ted. Au moins, j'aurais quelqu'un à qui parler.

Une semaine s'était écoulée depuis que j'avais reçu la lettre anonyme. Une semaine entière sans événement notable — hormis un coup de fil de Veronica, qui était navrée d'avoir « perdu le contrôle de la situation » pendant le dîner.

J'avais rédigé un article pour ma nouvelle rubrique et surveillé Roger de près. C'était mon dernier espoir. Je l'avais suivi à deux reprises mais, là non plus, il ne s'était rien produit d'extraordinaire. Il sortait du bureau. Il s'arrêtait pour acheter un café. Il entrait dans un supermarché. Il passait dix minutes dans une librairie. Il jetait un regard à mes fenêtres. J'avais eu tellement peur la première fois que je l'avais vu s'arrêter en bas de chez moi que j'avais oublié que j'avais fait exactement la même chose dix ans plus tôt. J'étais passée devant chez Ben des dizaines de fois, à l'époque. J'avais appris son emploi du temps par cœur pour l'apercevoir dans le couloir à la sortie des cours. Et, cette semaine (oui, cette semaine !), j'étais passée exprès devant le commissariat central de Portland pour le voir — en vain, bien sûr.

Il me manquait tellement ! Je passais de longues minutes les yeux rivés sur le téléphone de mon bureau en priant pour qu'il se mette à sonner. Et que ce soit Ben. J'avais tant besoin d'entendre sa voix !

— Il y a quelque chose qui te chiffonne, Abby, énonça une autre voix masculine — celle de Roger. Ton courrier est truffé de fautes de frappe ! C'est un signe. Tu n'en fais presque pas quand tu vas bien.

Je me figeai.

— Je vais très bien, pourtant. Je suis en superforme !

Sois naturelle, Abby. N'en fais pas trop.

Ben avait interrogé Roger deux fois au cours de la semaine précédente, mais rien, dans son discours comme dans son attitude, n'avait permis de confirmer mes soupçons. D'après Ben, il n'y avait aucune raison de le croire coupable de quoi que ce soit — hormis un gros béguin pour moi. Lorsqu'il lui avait demandé où il se trouvait la nuit du meurtre, Roger avait répondu qu'il était seul chez lui, ce qui ne constituait pas un alibi valable, bien sûr. Mais il visitait le Grand Canyon quand Riley avait été attaqué. Et il dînait avec un ami le soir de l'agression contre Tom.

Ces informations auraient dû me tranquilliser, mais je n'étais sûre de rien, en fait. Si je m'en tenais aux théories de Ben, Roger pouvait être l'assassin. Mais l'était-il, oui ou non ? J'en avais ma claque des hypothèses. Je voulais des certitudes. Et, pour ça, rien de tel qu'une petite enquête.

Discrète, bien sûr.

Ma stratégie était la suivante : amener Roger à se dévoiler en lui tendant un piège. Si je lui racontais, par exemple, que j'avais récemment rencontré quelqu'un — un être imaginaire dont je

tairais le nom —, que nous étions sortis ensemble, mais qu'il m'avait méchamment plaquée le week-end précédent, Roger prendrait aussitôt ma défense. Et, s'il était l'assassin, il chercherait à connaître le nom du type en question. Pour lui faire payer l'humiliation qu'il venait de m'infliger.

Tout marcha comme sur des roulettes. Roger insista pour m'inviter à déjeuner quand je lui annonçai que j'étais incapable de me concentrer sur mon travail parce que je venais d'essayer un nouvel échec sentimental.

— Je ne savais même pas que tu avais rencontré quelqu'un, déclara-t-il trois quarts d'heure plus tard en mordant avec appétit dans son burrito au bœuf.

Nous étions chez Mamba Margaritas, mon resto mexicain préféré.

— C'est arrivé un peu par hasard..., et j'avais tellement besoin de me changer les idées ! répliquai-je. Ma vie est un vrai cauchemar depuis le début de l'enquête.

Il acquiesça, l'air navré.

— Je ne sais pas comment j'aurais réagi à ta place. C'est tellement absurde... Je n'arrive même pas à croire que la police puisse te soupçonner d'avoir trempé dans cette histoire !

— C'est gentil. Tu es un des rares à ne pas y croire, justement.

— Je ne suis pas le seul. Shelley est d'accord avec moi. Certains de nos collègues aussi. Alors, raconte-moi ce qui s'est passé ce week-end. Si ça peut te consoler de te confier, bien sûr !

— Oh ! soupirai-je en haussant les épaules. Il n'y a pas grand-chose à raconter, tu sais... Je suis tombée sur un crétin, une fois de plus. J'avais vraiment l'impression que c'était un type bien, pourtant ! Mais il ne valait pas mieux que les autres, en fait.

— C'est l'inspecteur de police ?

— Ben Orr ? Bien sûr que non ! Qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ?

— C'était juste une impression... Vous passez beaucoup de temps ensemble. Et je vous ai vus entrer dans ton immeuble la semaine dernière.

« Parce que tu faisais le pied de grue devant chez moi. »

— Il voulait s'assurer que mon verrou fonctionnait bien. Il m'a convaincue de faire installer une porte blindée, d'ailleurs.

« Te voilà prévenu, mon vieux : si tu essaies d'entrer, tu tomberas sur un os. »

— Si ce n'est pas Ben, qui est le type que tu as rencontré, alors ?

— Tu ne le connais pas, affirmai-je.

— Dis toujours. On ne sait jamais !

Je créai une diversion en réclamant plus de salsa à la serveuse, puis je repris d'un ton faussement éploré :

— J'ai le chic pour tomber sur des abrutis ! Tu n'aurais pas des conseils à me donner, toi ? Je ne sais plus comment m'y prendre.

Il avala une autre bouchée de burrito.

— Je ne suis pas sûr d'être de bon conseil. Je manque tellement d'expérience dans ce domaine !

— Pourquoi ? Tu ne tombes jamais amoureux ?

Il rougit jusqu'aux oreilles.

— Je peux te confier un secret ?

— Bien sûr.

— Je ne suis jamais vraiment sorti avec une fille, dit-il à voix basse.

J'écarquillai les yeux.

— Comment ça ? Tu veux dire que tu...

— Oh, j'ai eu des aventures, assura-t-il. Mais rien de durable. Je ne suis peut-être pas assez séduisant... En tout cas, je ne plais à personne. Et depuis que tu m'as dit que je ne suis pas ton genre...

— Je n'ai pas dit ça ! protestai-je. Ce n'est pas que tu n'es pas mon genre, c'est que je me suis juré de ne jamais sortir avec un collègue. C'est trop risqué, tu ne trouves pas ?

— Si je démissionnais, tu voudrais bien sortir avec moi ?

« Ouh là ! Du calme, Roger. »

— Je ne crois pas. Parce que nous sommes aussi des amis... Ce serait dommage de tout gâcher, non ? Et, vu mon histoire récente, nous irions droit à l'échec, je te le garantis !

— Pas forcément, répliqua-t-il, les yeux pleins d'espoir. Je suis peut-être l'homme que tu cherches depuis longtemps.

— C'est possible...

J'en doutais fort, mais c'était possible.

— En fait, je n'ai pas envie d'y penser, repris-je d'un ton las. Ce qui s'est passé ce week-end m'a tellement dégoûtée que je n'ai plus envie de voir personne. Je crois que je vais rester célibataire un moment. Ça me fera du bien.

Il transperça le reste de son burrito d'un coup de fourchette rageur.

— Quel connard, ce mec ! s'exclama-t-il. Si tu ne l'avais pas rencontré, j'aurais encore mes chances avec toi !

Génial ! Il s'était mis en colère. C'était un signe, non ?

— J'ai besoin de mes amis, Roger. Et tu en fais partie. Alors, on reste amis ?

Son expression se radoucit.

— D'accord. On reste amis.

Il but une gorgée de Coca.

— Alors, ce mec, il s'appelle comment ?

— Oublie ça. J'essaie de ne plus y penser. Ce n'était pas sérieux, de toute façon... Mon ego en a pris un coup, mais je m'en remettrai, ne t'en fais pas.

— Je ne m'inquiète pas. Tu es une battante, pas vrai ?

Ce qui était vrai, c'était que Roger venait de passer de suspect potentiel à suspect principal.

Dans mon calepin, en tout cas.

Il fallait que j'entende sa voix. Et il fallait que je lui annonce que le cas de Roger méritait une enquête plus approfondie.

Je n'hésitai plus. Et fonçai sur le téléphone pour appeler Ben. Sa messagerie se mit en marche à la troisième sonnerie. Parfait. Il était certainement en train de courir après l'assassin de Ted.

Il me rappela sur mon portable deux minutes plus tard. Il était furieux. Contre moi, évidemment.

— Je croyais t'avoir interdit de tendre un piège aux suspects !

— Ce n'est pas tout à fait ce que tu as dit. Et, de toute façon, je ne t'avais rien promis.

— Tu aurais quand même dû t'abstenir de prendre un tel risque ! Enfin... ça ne change pas grand-chose. Roger a de bons alibis. Je ne pense pas que ce soit notre homme, Abby. J'ai placé Henry Fiddler sous protection maximale. Il devrait être la prochaine cible, puisqu'il a une nouvelle petite amie. Nous n'avons plus qu'à attendre. Il va se passer quelque chose, j'en suis sûr.

— Je ne peux plus attendre, Ben. Ma vie n'est qu'un champ de ruines !

— Ce n'est pas vrai. Tu viens de décrocher une promotion, tes amis te soutiennent, et tu es invitée à dîner par Opal et Jackson ce week-end.

Je soupirai. Heureusement qu'il était là pour me rappeler mes obligations familiales !

— Tu es invité aussi, j'imagine. Veux-tu que je leur achète un cadeau de notre part ?

— Pourquoi pas ? Tu n'auras qu'à signer « Abby et l'inspecteur Orr ». Ce sera du plus bel effet

!

Opal et Jackson nous avaient invités, Ben et moi, ainsi que plusieurs dizaines d'autres personnes, dans un restaurant ultra-chic du centre-ville pour nous remercier des cadeaux que nous leur avions offerts en prévision de leur mariage. Outre les meilleures amies d'Opal, je reconnus certains des surfeurs qui composaient la bande d'amis de Jackson. Opal, qui adorait jouer les entremetteuses, avait organisé un dîner avec l'un d'eux quelques années plus tôt, dans l'espoir de provoquer un coup de foudre entre nous. Echec total.

— Eh mec, heureusement qu'elle ne t'a pas plu à l'époque ! lui murmura un de ses potes à l'oreille en me voyant arriver. Elle t'aurait peut-être descendu, comme les autres !

— Ouais, mais j'ai quand même loupé quelque chose... Regarde-la. Elle est canon maintenant !

Je retins un sourire. Alors, comme ça, être soupçonnée de meurtre ajoutait à mon sex-appeal ? Intéressant. Ce type s'imaginait peut-être que j'allais croiser et décroiser les jambes pendant le dîner comme Sharon Stone dans *Basic Instinct*. Il risquait d'être déçu. Je mettais toujours un slip avant de sortir.

Nous étions arrivés séparément, Ben et moi. Il m'avait proposé de passer me chercher, mais j'avais refusé. Il m'avait également proposé de me retrouver avant le dîner pour « parler ». J'avais refusé aussi. A quoi bon parler ? Il n'y avait rien à dire. J'étais résolue à poursuivre mon enquête. Plus vite je trouverais le tueur, plus vite je pourrais revenir à mon ancienne vie — qui n'avait pourtant rien d'exceptionnel. Ben, lui, pourrait clore le dossier. Et partir en vacances. Il en avait besoin.

— Vous êtes superbes, tous les deux ! s'exclama Opal en s'avançant vers nous. Et vous formez un si beau couple !

Superbes ? Nous étions plantés au milieu de la pièce comme deux statues de sel. Et nous n'avions pas échangé trois mots depuis notre arrivée.

— Nous ne sommes pas un couple, Opal. L'inspecteur Orr est chargé de me surveiller. Au cas où l'envie me prendrait de commettre un petit meurtre avant le dessert.

On l'appela à l'autre bout de la pièce, et elle s'éloigna d'un pas dansant. Comme si elle n'avait rien entendu.

— Alors, qu'avons-nous offert aux futurs mariés ? s'enquit Ben en se penchant vers moi.

— Un très beau bougeoir et plusieurs bougies. Je suis allée dans la boutique préférée d'Opal, sur le Vieux Port.

— Excellent choix. Ta semaine s'est bien passée ? reprit-il poliment.

— Très bien. La tienne aussi ?

— Oui.

Cette brillante conversation fut interrompue par l'arrivée de Veronica, d'Olivia et de plusieurs autres membres de la famille qui m'accaparèrent pendant de longues minutes. Mais je ne perdus pas un instant Ben de vue. Et, chaque fois que je regardais dans sa direction, je savais qu'il était en train de m'observer.

C'était agaçant, à la fin! Que pensait-il ? Que ressentait-il ?

— Tu es la prochaine, ma chérie, j'en suis sûre ! dit en gloussant ma tante Marianne (qui avait bu trop de champagne).

— A condition que le prochain mariage ait lieu dans une centaine d'années, bougonnai-je.

— Comment ?

Zut ! J'avais oublié qu'elle n'avait plus toute sa tête. Et une capacité auditive proche de zéro.

— J'ai dit : j'espère bien être la prochaine! criai-je.

— Tu veux encore de la tarte ? demanda-t-elle en penchant la tête.

— Oui ! hurlai-je.

Elle m'avait entendue, cette fois. Mais elle trotтина vers le bar au lieu de se diriger vers le buffet. Chère vieille Marianne. Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer.

— Tu espères vraiment te marier ? s'enquit Ben derrière moi.

Je me retournai. Il tenait une assiette d'amuse-bouches.

— Tiens, dit-il en me la tendant. Tu n'as encore rien mangé.

— Merci. Quant au mariage... Oui, ce serait bien. Je commence à en avoir assez de rencontrer des abrutis ! Et puis, si j'avais trouvé l'homme de ma vie depuis longtemps, je n'en serais pas là aujourd'hui !

« Mais je ne t'aurais pas revu, et, puisque tu es l'homme de ma vie, ça revient au même, en fait. »

— As-tu identifié le matériel qui a servi à rédiger la lettre anonyme ? demandai-je, pressée de changer de sujet. Je suis tombée sur une série policière à la télé hier soir, et les flics arrivaient à remonter la piste du tueur en identifiant l'imprimante qu'il avait utilisée. C'est dingue, non ?

— Pas tant que ça. Dans certains cas, ce type de recherche peut aboutir. Mais pas cette fois : ton correspondant s'est servi d'une imprimante standard, comme celles que vous avez à Maine Life.

— Je n'ai pas écrit cette lettre, Ben. Je sais que tu ne me crois pas, mais c'est la vérité.

Il m'observa sans rien dire puis il me prit par la main et m'entraîna un peu à l'écart, à l'autre bout de la pièce.

— Je te crois, murmura-t-il.

Je faillis renverser ma flûte de champagne.

— C'est vrai ?

— Oui. J'ai décidé de faire confiance à mon instinct, pour une fois. Et mon instinct me dit depuis longtemps que tu n'es pas coupable.

Je le fusillai du regard.

— Tu n'avais pas l'intention de m'en parler ? C'est tellement important pour moi !

— Je sais. Pardonne-moi. Mais tu es toujours notre principal suspect, reprit-il d'un air embarrassé. Ça n'a pas changé. Ce qui a changé, c'est que j'ai maintenant orienté mes soupçons sur tes amis et ta famille, plutôt que sur toi. On va y arriver, crois-moi ! Le tueur finira par craquer.

Et nous serons là pour lui mettre la main dessus.

Je bus une longue gorgée de champagne pour célébrer la nouvelle.

— Tu veux que je te dise un truc vraiment, vraiment dingue?

— Vas-y.

« Dis-le avant de changer d'avis. »

— Tu m'as manqué, cette semaine.

— Ce n'est pas très étonnant. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble, ces jours-ci.

« Et je suis folle de toi. Ce n'est pas très étonnant non plus. »

Le trio de jazz entonna un standard, et la piste de danse se remplit de couples enthousiastes. Ben prit mon verre et le posa sur un coin de table, puis il mêla ses doigts aux miens et m'entraîna sur la petite estrade. Là, il m'enlaça par la taille et me fit doucement tourner au rythme de la musique. Je fermai les yeux. Enfin. Enfin, j'étais dans ses bras. Si nous n'étions pas dans ce restaurant, je me serais hissée sur la pointe des pieds et je l'aurais embrassé.

Mais je n'eus pas le temps d'y réfléchir. Veronica fit tinter sa petite clochette pour nous annoncer que le dîner était servi.

— Merci pour la danse, murmura Ben.

Était-il sincère ? Me croyait-il innocente, comme il le prétendait ? Ou était-ce une tactique destinée à m'amadouer ?

Je décidai de le croire. Parce que tout le monde pouvait me surprendre. Même lui.

Quand la vie devenait trop compliquée pour moi, je me rendais sur la tombe de mon père. Je m'asseyais près de lui et je réfléchissais. Parfois (mais pas toujours), je lui parlais.

Je n'étais pas la seule à agir ainsi : un jour, j'avais surpris Veronica en pleine « conversation » avec lui et je m'étais enfuie avant qu'elle ne m'aperçoive. Je l'avais trouvée plus sympathique, après ça. Qu'éprouvait-elle ? Que ressentait-elle ? Personne ne le savait. Elle se confiait si peu !

Le cimetière était désert, aujourd'hui. La neige n'avait pas encore fondu, mais il faisait presque chaud. Je m'assis sur l'herbe, près de la tombe de mon père.

George Foote. Mari aimé, père chéri.

— Papa ? C'est Abby. Si tu as un conseil à me donner, je t'écoute. Ça me ferait plaisir d'avoir ton avis sur ce qui se passe.

J'attendis, au cas où une idée géniale me traverserait l'esprit. Mais rien ne se produisit. Alors je restai là, les yeux rivés sur la pierre tombale. Je sortis de mon sac la boule de neige que j'avais achetée à Moose City et je la secouai un bon coup. Je regardai les flocons tomber sur le petit orignal, puis je la secouai de nouveau.

C'était vraiment joli.

Je suivis Roger quand il quitta le bureau lundi en fin de journée. C'était devenu une habitude, mais je commençais à me lasser. S'il ne faisait rien de bizarre ce soir, comme traquer Henry Fiddler ou enquêter auprès de mes amis pour connaître le nom du type qui m'avait prétendument larguée, je laisserais tomber.

Il descendit Exchange Street, les mains enfoncées dans les poches de son manteau. Il tourna à gauche dans une petite rue et parcourut une vingtaine de mètres, puis il jeta un regard par-dessus son épaule comme s'il se sentait observé. Je m'engouffrai sous une porte cochère, le souffle court. Mieux valait s'arrêter là. Le vent s'était levé, et le quartier était plutôt désert à cette heure-ci. Si je continuais, Roger finirait par m'apercevoir.

Je m'apprêtais à faire demi-tour quand je vis Shelley sortir d'un bar, sur le trottoir d'en face. Sans manteau. Les yeux rougis de larmes.

Je faillis l'appeler, mais elle se mit à courir en se frottant les bras pour se réchauffer. S'était-elle disputée avec Baxter, une fois de plus ? Avait-elle oublié son manteau à l'intérieur ?

Je traversai la rue et entrai dans le bar. C'était un pub à l'ancienne, peu éclairé, avec une table de billard, un long comptoir circulaire et une télé fixée au mur. Quelques habitués, cheveux grisonnants et épaules tombantes, sirotaient une bière en regardant le match de basket. Sur les tables, un menu sommaire, glissé dans un présentoir en plastique à l'effigie de Budweiser, proposait frites, hamburgers et poisson frit aux clients intéressés.

Je fronçai les sourcils, intriguée. Qu'est-ce que Shelley était venue faire ici ? Ce n'était pas du tout son style !

Je jetai un regard circulaire autour de moi. A part les clients installés au comptoir et le barman — un type d'un certain âge occupé à laver des verres —, il n'y avait personne. Baxter était peut-être aux toilettes ?

— J'peux vous aider ? s'enquit le barman.

— Euh... oui. Je suis venue chercher le manteau de ma copine. Je crois qu'elle l'a oublié ici.

— La jeune femme aux cheveux bouclés ? Elle était assise là-bas, près du billard.

Il pointa le doigt vers une petite table ronde, à l'autre bout de la pièce. Je reconnus le manteau vert foncé de Shelley, posé sur une des chaises. Il y avait deux verres sur la table. Un verre de vin à demi entamé. Et un autre, encore propre, près d'une bouteille de bière intacte.

Ah ! Elle lui avait commandé une bière, mais il n'était pas venu ? Ou bien ils s'étaient disputés, et Baxter était parti au moment où le serveur leur apportait une seconde tournée ?

— Elle me fait de la peine, cette fille, commenta le barman en prenant un torchon pour essuyer les verres. Elle se pointe ici deux fois par semaine et s'assied toujours à la même place. Elle commande un verre de rouge et une bouteille de Beck's bien fraîche. On pourrait croire qu'elle attend quelqu'un..., mais personne ne vient jamais la boire, sa Beck's !

Quoi ?

— Mais... Elle fait ça depuis longtemps ? marmonnai-je, éberluée.

Il haussa les épaules.

— Oh, ça fait un bail maintenant ! Des mois. Peut-être même un an.

— Elle vient ici deux fois par semaine depuis des mois ? Et elle commande une bière à chaque fois ?

Il hocha la tête.

— Ouais. Comme j’vous dis, ça me fait de la peine, cette histoire ! Elle a dû se disputer avec ce type. Ou elle espère le croiser en venant ici toutes les semaines. Dans ce cas, elle risque d’attendre longtemps parce que moi, je ne l’ai jamais revu, c’gars-là !

— Baxter ?

— J’sais pas comment il s’appelle. Il est anglais, en tout cas. Avec un accent à couper au couteau ! On dirait la reine d’Angleterre — ou le prince Charles, si vous préférez. Ils se sont rencontrés ici l’année dernière, votre copine et lui. Il lui a offert un verre, et ils ont joué au billard ensemble. Elle a pas résisté longtemps, la p’tite ! C’est depuis ce soir-là qu’elle vient toutes les semaines. Elle commande ce qu’ils avaient bu et s’assied là où ils étaient assis..., mais il ne pointe jamais le bout de son nez.

Oh, non ! Shelley. Baxter avait sans doute rompu avec elle depuis des mois, mais elle n’avait rien dit à personne. Et toutes ses histoires, alors ? Ses récits de week-ends, de dîners, de vacances avec Baxter ? Ses crises de larmes, chaque fois qu’ils se disputaient ? Ses réticences à emménager chez lui ?

Elle avait tout inventé ?

Je pris son manteau, remerciai le barman et sortis. Il faisait de plus en plus froid. Quand j’arrivai sur Exchange Street, j’appelai Shelley, persuadée de la trouver chez elle. Mais personne ne répondit. Était-elle retournée à Maine Life ? Elle s’était plaint d’avoir trop de travail cet après-midi. Elle avait peut-être décidé de s’y remettre ?

Non. Les bureaux étaient plongés dans l’obscurité. A part l’équipe de nettoyage qui passait l’aspirateur et vidait les poubelles, il n’y avait pas un chat. Je posai le manteau de Shelley sur le dossier du fauteuil qu’elle réservait à ses invités, dans son box. Je venais d’entrer dans le mien quand mon portable se mit à sonner.

C’était Ben.

— Seras-tu encore là dans une demi-heure ? demanda-t-il quand je lui expliquai que j’étais au bureau. J’ai des photos à te montrer.

— Des photos ? De qui ?

— Fargo est tombé sur une série de photos prises dans le centre-ville au moment de Noël, l’année dernière. Elles ont été publiées par le Portland Press Herald, à l’occasion d’un concours de photo amateur organisé auprès de leurs lecteurs. Le type avait axé son reportage sur les achats de Noël. Et devine qui est sur une des images ? Tom Greer, qui attend de traverser au carrefour !

— Génial ! Enfin une piste !

— Ce sera une piste si tu reconnais quelqu’un sur la photo, dit-il pour tempérer mon enthousiasme. C’est pour ça que j’ai besoin de toi, d’ailleurs.

— Je t’attends.

Je raccrochai, transportée de joie. Si je reconnaissais celui ou celle qui se tenait derrière Tom sur la photo, je serais hors de cause. Innocentée. Dégagée de tout soupçon.

Quoique... Ben n’avait reconnu personne, lui. Hmm. Mauvais signe.

Je m’affalai dans mon fauteuil. Ça m’apprendrait à sauter de joie.

J’appelai de nouveau chez Shelley. Pas de réponse. Je regardai ma montre. Ben avait appelé il y a moins de cinq minutes, mais je ne tenais déjà plus en place. Trop excitée pour travailler, je fis les cent pas dans le couloir en l’attendant. Si je reconnaissais quelqu’un sur la photo...

« Du calme, Abby. »

Ben m’appela sur mon portable pour m’annoncer qu’il était à l’accueil. Je courus lui ouvrir la porte.

Il semblait exténué. Je l’étais aussi, d’ailleurs.

— Si tu n’as reconnu personne sur la photo, pourquoi penses-tu que je reconnaîtrai quelqu’un? demandai-je en le précédant dans mon bureau.

— Le coupable est peut-être une de tes lointaines connaissances ou quelqu’un que nous aurions oublié d’interroger. Ça peut être n’importe qui, en fait.

J’allumai la lampe girafe qui éclairait ma table de travail. Ben me tendit trois photos, ou plutôt trois épreuves différentes de la même photo, agrandies à des tailles différentes. Je les scrutai si intensément que les visages finirent par se brouiller.

— C'est pas vrai ! maugréai-je. Je ne reconnais personne ! Et le grand type derrière Tom ne ressemble même pas à Roger !

— Je t’avais dit de ne pas te...

— Reste là. Je vais chercher une loupe.

J’avais prêté la mienne au directeur artistique, mais Shelley en avait une, elle aussi. Je courus dans le box voisin. Pas de loupe sur son bureau. J’ouvris le tiroir du haut, celui où elle rangeait ses fournitures, et je tombai sur la photo de Baxter. Celle qui avait si longtemps été accrochée au-dessus de son ordinateur et qui avait disparu depuis quelques semaines. Hmm. Je me demandais vraiment ce qui s’était passé entre eux.

— Alors ? Tu as trouvé une loupe ? demanda Ben en s’approchant.

— Non. Mais j’ai trouvé la photo de l’ex de Shelley. C'est vraiment bizarre, cette histoire... Elle était censée sortir avec ce mec depuis plus d’un an, mais j’ai découvert tout à l’heure, complètement par hasard, qu’il l’a quittée depuis des mois. Peut-être même plus. Et, depuis tout ce temps-là, elle me parlait de lui comme s’ils étaient encore ensemble !

— Elle n’assumait pas leur rupture, visiblement.

— Ça, c’est sûr ! Mais, si elle m’en avait parlé, j’aurais pu la consoler, la soutenir... alors que là, elle a tout gardé pour elle. Tu ne trouves pas ça étrange, toi ?

Il haussa les épaules.

— Certaines personnes ont du mal à vivre dans le monde réel. Alors ils s’inventent un monde à

eux, où tout est plus joli, où tout leur sourit.

— N'empêche, elle a dû beaucoup souffrir pour en arriver là! murmurai-je. Bon. Elle n'a pas de loupe non plus. Je vais voir chez le directeur artistique.

Je jetai un dernier regard à la photo de Baxter, puis j'ouvris le tiroir pour la remettre là où je l'avais prise.

— Attends ! dit Ben. Je peux la voir ?

Je lui tendis le sous-verre.

— Tu le connais ?

Il l'examina avec attention, puis secoua la tête.

— Non. Mais j'ai l'impression de l'avoir aperçu quelque part.

Je haussai les épaules.

— Tu l'as peut-être croisé en ville ?

— Peut-être... Je l'ai déjà vu, ça, c'est sûr.

Il observa la photo encore un moment, puis me la rendit.

— Va chercher la loupe. Je t'attends dans ton bureau.

— D'accord.

Je remis la photo à sa place, fermai le tiroir et courus jusqu'au bureau du directeur artistique. Ah ! Il avait toutes les loupes. Sagement alignées sur sa table de travail.

J'en pris une et la posai, quelques instants plus tard, sur la photo qui montrait Tom au carrefour. Les visages devinrent énormes, mais pas plus familiers, hélas.

— Regarde, dit Ben en se penchant par-dessus mon épaule. On dirait presque qu'il y a quelqu'un derrière Tom. Mais c'est seulement le bras d'un passant. Tom est tellement grand qu'il domine la moitié des gens qui sont à côté de lui.

Je déplaçai la loupe sur le bras. On n'en voyait qu'un petit bout.

— En tout cas, celui à qui il appartient portait un manteau noir et des gants noirs. C'est le début d'une piste, non ?

Ben soupira.

— Ça ne suffira pas à identifier le coupable ! Ecoute, je vais retourner au commissariat et passer toutes les photos de ce concours en revue. Ça me prendra peut-être la nuit entière, mais, si je trouve quelque chose, je t'appelle, d'accord ?

— D'accord.

— Je te raccompagne ?

— Non, c'est gentil. Puisque je suis ici, je vais en profiter pour terminer mon article sur le sud de Portland. Je dois le rendre demain après-midi et j'ai encore quelques détails à vérifier. J'ai aussi du courrier en retard. J'en aurai sans doute pour une heure, puis je rentrerai à la maison. Je laisserai mon téléphone allumé toute la nuit, au cas où tu aurais besoin de moi.

Il hocha la tête.

— Entendu. Nous sommes près du but, Abby. J'en suis sûr.

J'acquiesçai sans y croire. Comment pouvait-on être près du but alors que nous n'avions reconnu personne sur les photos ?

Il partit. Et je me sentis terriblement seule. J'allumai l'ordinateur et me forçai à me mettre au travail. Ça me changerait les idées, non ?

Je m'apprêtais à répondre à un lecteur qui me demandait quel était le meilleur endroit de Portland pour larguer sa copine, quand j'entendis l'ascenseur s'arrêter sur le palier. Ben ?

Je jetai un coup d'œil derrière moi. Non, c'était Shelley. Elle s'était immobilisée dans le hall, les joues baignées de larmes.

— Shelley ?

Elle releva la tête.

— Je ne savais pas que tu étais là.

Je désignai mon ordinateur.

— J'ai plein de boulot pour demain.

— Moi aussi, dit-elle.

Elle comptait travailler dans cet état ? Je n'y croyais pas une seconde. Mieux valait parler. Elle se sentirait mieux si elle me confiait son secret.

Je pris une profonde inspiration et me jetai à l'eau.

— Shelley... Il faut que je te dise quelque chose.

Je la rejoignis dans son bureau et ouvris le tiroir qui contenait la photo de Baxter.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'écria-t-elle en m'arrachant la photo des mains. Depuis quand fouilles-tu dans mes affaires ?

— Ecoute... Je t'ai vue sortir du pub, tout à l'heure. Je passais là par hasard. J'ai voulu t'appeler, mais tu es partie en courant.

Elle me dévisagea fixement, un pli amer au coin des lèvres.

— Et alors ?

— J'avais remarqué que tu n'avais pas ton manteau. Alors, je suis entrée dans le bar pour voir si tu l'avais oublié à l'intérieur...

— Et ? coupa-t-elle, impérieuse.

Mais... Pourquoi me parlait-elle sur ce ton ? J'avais l'impression d'être au banc des accusés !

— J'ai récupéré ton manteau et tes gants, répondis-je, mal à l'aise. Tu les avais laissés sur une chaise, près du billard. J'ai téléphoné chez toi en sortant du bar, mais tu n'y étais pas. Alors, j'ai pensé que tu serais peut-être ici et je suis venue pour te rendre tes affaires. J'ai tout posé là, précisai-je en désignant le fauteuil poussé contre la cloison.

— Merci, dit-elle. C'est vraiment gentil de ta part. On s'est encore disputés, Baxter et moi. Cette fois, je crois que tout est vraiment fini entre nous.

Ses yeux se mouillèrent de larmes. Comme chaque fois qu'elle évoquait Baxter, ces temps-ci. Il

était sorti de sa vie depuis des mois, pourtant ! Que devais-je faire ? Lui avouer que j'avais tout découvert ? Ou entrer dans son jeu ?

Je choisis la première option. Par amitié pour elle.

— Shelley, le barman m'a tout raconté.

Le pli revint au coin de sa bouche. Plus cruel qu'amer, cette fois.

— Il t'a raconté quoi, au juste ?

— Que tu vas dans ce bar deux fois par semaine et que tu commandes un verre de vin pour toi et une bière pour Baxter. Mais qu'il ne vient jamais te rejoindre.

Elle fondit en larmes et se laissa glisser au sol, le corps secoué de sanglots.

— Il... il... m'a... plaquée.

Je m'agenouillai près d'elle, la gorge nouée.

— Oh, Shelley... Je suis tellement triste pour toi ! Tu peux tout me dire, tu sais. Je comprendrai. Moi aussi, j'ai été plaquée — et pas qu'une fois !

— Je me sens vraiment bête... J'aurais dû... t'en parler, mais j'en avais marre d'être la seule célibataire. Il ne m'arrivait jamais rien, alors que toi, tu avais un nouveau mec chaque semaine ! Tu ne peux pas comprendre... C'est tellement plus facile parfois d'inventer une histoire !

— Je comprends.

— Mais non ! Tu ne peux pas comprendre ! répéta-t-elle. Tu as tant de succès auprès des hommes... Tu seras casée la semaine prochaine, alors que moi... Je n'y arriverai jamais. Tu ne peux même pas imaginer ce que c'est !

— J'ai eu des peines de cœur, Shelley. Je sais ce que c'est. Et je sais ce que c'est d'aimer quelqu'un qui se sert de toi.

— Tu parles de Riley ? C'est de l'histoire ancienne, ça. Tu as eu combien de mecs depuis qu'il t'a quittée ?

— Le dernier en date m'a larguée dans un centre commercial. Tu appelles ça « avoir du succès », toi ?

— Henry ? Tu n'étais pas amoureuse de lui, de toute façon ! objecta-t-elle. Tu n'as pas vraiment eu de peine.

— Je suis amoureuse de Ben, avouai-je. Et il se sert de moi, lui aussi. Quand il aura arrêté l'assassin de Ted, tout sera fini entre nous.

Elle me regarda bizarrement.

— Je ne savais pas que vous sortiez ensemble, l'inspecteur et toi.

— On ne sort pas ensemble. On ne s'est même pas embrassés.

— Pourquoi dis-tu qu'il se sert de toi, alors ?

— Oh, j'exagère, bien sûr ! Il ne m'utilise pas vraiment. Il fait son boulot, c'est tout. Ce n'est pas sa faute si je suis tombée amoureuse de lui ! Je savais bien que ça ne pourrait pas marcher entre nous..., mais je n'ai pas pu m'en empêcher. C'est toujours la même histoire, en fait. Moi non plus, je n'y arriverai jamais !

— On est un peu pareilles toutes les deux, alors ? dit-elle en séchant ses larmes. Si on allait boire un verre ? On serait mieux dehors qu'ici, non ?

— Et comment !

Le téléphone sonna dans mon bureau. Je me levai pour aller répondre, mais Shelley me retint par le bras.

— N'y va pas : c'est sûrement l'inspecteur ! Tu as raison : il se sert de toi, en fait. Et, quand il aura bouclé son dossier, il te plaquera. C'est ce qu'ils font tous, non ?

— Il me plaquera ? Mais Shelley, je viens de te dire que nous ne sortons pas ensemble !

— Et alors ? Tu es amoureuse de lui, non ? Quelle imbécile ! Tu ne comprends vraiment rien ! Il te brisera le cœur et il te laissera tomber, comme les autres.

J'écarquillai les yeux, horrifiée.

« Tu n'es qu'une imbécile ! Le flic te brisera le cœur, comme les autres. Il te laissera tomber, et il faudra que je le tue, lui aussi... »

« Oh, non ! Non, non, non, et non !

Du calme, Abby. Ne lui montre pas que tu sais. Débrouille-toi pour sortir d'ici — sur tes deux jambes. »

— Alors, on va le boire où, ce verre ? demandai-je le plus naturellement possible. Au Moxie's ? Chez Mamba Margaritas ?

Elle ne répondit pas. Elle resta plantée là, l'air hagard. Puis, soudain, son visage se détendit. S'adoucit. Comme si la Shelley « normale » avait repris le dessus.

— Ça me ferait vraiment plaisir, ma chérie. Mais Baxter m'attend pour dîner. On remet ça à une autre fois ?

Hein ? Elle était complètement marteau ? Schizo des pieds à la tête ?

« Je répète : reste calme. Tu peux encore t'en sortir. Fais comme si de rien n'était. »

— Vous vous êtes remis ensemble, alors ?

Elle sourit.

— Tu sais quoi ? Il a enfin fait sa demande ! On se marie au printemps !

— C'est génial, Shelley. Vraiment génial ! Tu es sûre que tu ne veux pas aller prendre un verre pour fêter ça ? Tu le retrouveras après pour dîner.

Je fis un pas pour sortir de son box, mais elle me barra le passage. Et son visage se durcit de nouveau. J'avais gaffé, manifestement. Parce que j'avais fait irruption dans son monde imaginaire ?

Elle se mit à fouiller dans son sac, comme si elle cherchait quelque chose.

— Merde ! jura-t-elle. Il est où, ce truc ?

— Vous aurez du mal à retrouver Baxter pour dîner, déclara la voix de Ben. Il est sans doute au

fond de la baie de Casco, à l'heure qu'il est.

Nous fîmes volte-face. Ben pointait le canon de son arme de service sur Shelley.

Elle se remit à fouiller dans son sac. Frénétiquement.

— Où est-il, bon sang ? Je l'avais tout à l'heure, j'en suis sûre !

— Ça ? demanda Ben en sortant un sachet transparent de sa poche.

Je retins un cri. Le sachet contenait un petit revolver.

— Vous l'avez oublié dans les toilettes du pub où vous étiez tout à l'heure, précisa Ben, imperturbable.

— J'avais décidé de me tirer une balle dans la tête, avoua Shelley, les yeux rivés sur le sol. Mais je n'ai pas eu le courage de le faire.

Ben me fit signe de le rejoindre dans le couloir, mais elle m'attrapa le poignet pour m'empêcher de passer.

— Pauvre idiot ! cria-t-elle. Tu n'as toujours pas compris ? Il te laissera tomber, lui aussi. Ils le font tous !

— C'est ce que Baxter a fait ? demanda Ben. Il vous a laissée tomber ?

— Pas du tout. On va se marier !

— Baxter Coe est mort, Shelley. J'ai aperçu sa photo quand je suis venu voir Abby, un peu plus tôt dans la soirée. Vous l'aviez cachée dans le tiroir de votre bureau, par précaution, sans doute : il y avait un peu trop de flics à Maine Life ces temps-ci, pas vrai ? En tout cas, vous aviez bien fait de la décrocher, parce que c'est elle qui vous a trahie. Quand Abby me l'a montrée, tout à l'heure, j'ai cru reconnaître Baxter, mais je n'arrivais pas à me souvenir où je l'avais croisé. Et ça m'est revenu, tout à coup : j'avais vu sa photo dans la liste des personnes récemment disparues. C'était un touriste anglais. Il était venu pour traverser les Appalaches à pied. Sa famille nous a signalé sa disparition quand il a cessé de leur donner des nouvelles, comme il avait l'habitude de le faire à chaque étape. Les randonneurs que nous avons interrogés se souvenaient de lui, mais ils n'ont pas pu nous indiquer précisément où ils l'avaient vu pour la dernière fois. Après quelques mois de recherches infructueuses, ses parents se sont résignés, en pensant qu'il avait été tué par un ours ou qu'il était tombé dans un ravin.

— Il y était presque, pourtant, dit Shelley. Il n'avait plus qu'un jour ou deux de marche pour boucler le parcours.

— Il vous a rencontrée avant de reprendre la route ?

Elle hocha la tête.

— Oui. Il avait décidé de s'arrêter à Portland pour la nuit et d'en profiter pour visiter la ville. Il m'a remarquée au pub, parce que je mangeais toute seule dans mon coin. Et il m'a offert un verre — à moi, vous vous rendez compte ? Ça ne m'était jamais arrivé ! Ensuite, il m'a convaincue de me raccompagner chez moi. Là, il a obtenu ce qu'il voulait — nous avons couché ensemble —, il a dormi un peu et il est parti. Sans un merci, sans un adieu, sans rien. Quel salaud ! Pire que les ex d'Abby !

Je retins mon souffle. Ben attendait lui aussi, les doigts crispés sur la détente.

— J'étais furieuse, continua Shelley. J'ai pris mon pistolet sur l'étagère et j'en ai suivi sur Commercial Street. Il marchait un peu de travers parce qu'il n'avait pas complètement dessaoulé. Il s'est arrêté pour pisser, en pleine rue, comme un chien. Ça m'a dégoûtée. Je l'ai rattrapé. Il s'est retourné. J'ai simplement dit : « Tu n'as même pas pris mon numéro de téléphone ! » Et là, il a éclaté de rire. Comme si j'avais dit un truc drôle. Il m'a répondu : « C'était juste pour tirer un coup ! On s'est bien amusés, toi et moi, mais maintenant c'est fini, O.K. ? » Et il est reparti comme s'il m'avait déjà effacée de sa mémoire. Alors, j'ai sorti mon pistolet de ma poche et j'ai tiré. Il a pris la balle en plein cœur. Il est tombé à la renverse. Droit dans la baie.

— C'est ce que vous aviez prévu pour Ted Puck ? s'enquit Ben. Vous pensiez qu'il allait tomber à l'eau, lui aussi ?

Elle haussa les épaules.

— Ce crétin s'est agrippé à un réverbère en tombant. J'ai voulu le pousser à l'eau, mais j'ai entendu des voix au bout du quai et j'ai préféré m'enfuir.

Je fermai les yeux. C'était affreux. Un vrai cauchemar. Et elle ne regrettait rien, apparemment.

— Et Tom Greer ? C'est vous qui l'avez poussé sous le camion ? demanda Ben.

— J'ai entendu ses os craquer, répondit-elle avec un sourire satisfait. Je suis tellement petite que personne ne me remarque. C'est bien le seul avantage que j'ai trouvé à mon physique, d'ailleurs ! Je me suis glissée derrière Tom sur le trottoir et je l'ai poussé quand j'ai vu le camion arriver. C'est le premier dont je me suis chargée pour Abby. Baxter m'avait plaquée, et ça n'avait pas arrangé mon opinion sur les hommes. Alors quand, quelques mois plus tard, ce thérapeute à la noix a largué Abby, juste avant la soirée de Noël de Maine Life, j'ai décidé de lui infliger une petite leçon. C'était mon secret. Et ça m'a fait tellement de bien ! Du coup, quand ma chère Abby a de nouveau été plaquée par un connard, je suis allée lui régler son compte, à lui aussi.

Ben la dévisagea avec attention.

— Vous avez lâché un pit-bull dans la maison de Riley Witherspoon ?

— Oui. Et je suis restée dans les parages pour l'entendre crier. Une vraie femmelette, celui-là ! Il criait, il pleurait...

Elle rit.

— Quel bébé !

— Shelley Gould, je vous arrête pour meurtre et tentative de meurtre. Vous avez le droit de garder le silence...

Mes jambes ne me portaient plus. La voix de Ben me parut très lointaine, comme si mes oreilles étaient bouchées. La lumière s'obscurcit autour de moi, et je m'effondrai de tout mon long sur la moquette du couloir. Ben menotta Shelley, puis il appela du renfort. Quelques minutes plus tard, les bureaux grouillaient de policiers armés jusqu'aux dents.

— Tu as toujours été là pour moi, Abby, déclara Shelley quand un officier l'escorta vers la porte. Alors, j'étais là pour toi.

Je dus faire un effort pour la regarder en face. Elle avait vraiment perdu la boule, cette fois.

Elle fit quelques pas, puis se retourna.

— J'aurais réglé son compte à ce pleurnichard d'Henry Fiddler aussi, si j'avais pu. Mais il ne se déplaçait plus sans garde du corps. C'était trop risqué. Mais ne t'en fais pas, ma chérie. Je lui mettrai une balle dans la tête, à ce connard.

L'horreur me coupa le souffle. Les « pourquoi », les « comment » viendraient plus tard. Mais j'avais encore une question à lui poser.

— Shelley, que s'est-il passé de spécial ce soir ? Pourquoi as-tu craqué ?

Elle fondit en larmes.

— Parce que Baxter m'a dit que c'était fini entre nous. Pour de bon. Il était tout ce qui me restait... Je l'aimais vraiment, tu sais !

J'ouvris la bouche pour parler, mais aucun son n'en sortit. J'étais sous le choc. Ben fit signe à l'officier, qui emmena Shelley, puis il s'assit près de moi.

— Comment te sens-tu ?

— Épuisée.

— Je vais demander à un de mes hommes de t'accompagner aux urgences. Les médecins s'occuperont de toi. Et, si tu veux rentrer dormir chez toi, l'officier te ramènera.

L'officier. Parce que le dossier était clos. J'attendis qu'il prononce son fameux « Je t'appelle dès qu'il y a du nouveau » — en vain.

Il se leva, me sourit et s'éloigna.

Je passai la fin de la soirée seule chez moi. Je n'avais envie de voir personne — sauf Ben. Et Ben n'était pas là, justement. Il m'avait appelée une heure plus tôt pour m'annoncer que Shelley avait signé des aveux complets, et qu'elle avait été placée sous la surveillance d'un psychologue de la police.

Je n'arrivais toujours pas à y croire. Comment avait-elle pu passer pour une femme « normale » pendant plus d'un an ? Comment avait-elle pu commettre ces crimes atroces et continuer à travailler comme si de rien n'était ? Finch ne tarissait pas d'éloges sur ses compétences professionnelles. Il avait même affirmé qu'elle était la meilleure journaliste du magazine. Comment était-ce possible ? Jolie et Rebecca étaient stupéfaites, elles aussi. D'autant qu'elles avaient vu Shelley récemment — lorsque nous nous étions retrouvés chez moi, le lendemain de la mort de Ted.

La nouvelle de son arrestation s'était répandue comme une traînée de poudre parmi mes proches, et mon téléphone avait sonné sans interruption toute la soirée. Roger était bouleversé et si choqué par le dénouement de l'affaire qu'il songeait à donner sa démission à Finch pour se retirer à la campagne — il avait toujours rêvé de devenir garde forestier, m'expliqua-t-il sur le ton de la confidence. J'approuvai son projet avec enthousiasme et le remerciai de m'avoir soutenue dans l'épreuve (mais je me gardai de lui dire que je l'avais soupçonné de meurtre).

Ensuite, Oliver m'appela pour me présenter ses excuses, mais il jugea bon de préciser qu'Olivia l'avait menacé de le quitter s'il ne me téléphonait pas. Cette confession m'arracha un petit sourire — le premier depuis que je m'étais évanouie sur la moquette du couloir, dans les bureaux de Maine Life.

Après Oliver, Opal prit le relais pour m'assurer qu'elle n'avait jamais douté de mon innocence et que je pourrais jouer les vedettes à son mariage, à condition que je ne lui vole pas la vedette, justement. Comprenne qui pourra.

Veronica me laissa un message pour me dire qu'elle était soulagée que « cette sale affaire » soit enfin terminée et que ma vie puisse reprendre son cours normal. C'était gentil, mais elle se trompait. Plus rien ne serait comme avant.

Fargo, le coéquipier de Ben, était passé me voir pendant mon court séjour à l'hôpital pour « me remercier de ma participation à l'enquête ». Enfin, Finch et Marcella m'avaient rendu une visite éclair pour s'assurer que j'allais bien. Finch en avait profité pour m'annoncer qu'il me transférerait dès le lendemain de l'autre côté du hall, dans un vrai bureau, aussi loin que possible du box de Shelley, qui serait vidé dans la journée.

Et ce n'était pas tout. Ma boîte électronique regorgeait de messages de félicitations, truffés de « j'ai toujours su que ce n'était pas toi ! » ou de « je savais depuis le début que tu n'avais rien à voir avec cette histoire ! »

Ces démonstrations d'amitié me laissaient froide. En fait, le seul qui avait cru à mon innocence depuis le début, c'était Ben. J'étais maintenant sûre à cent pour cent qu'il m'avait rayée depuis le début de la liste des suspects. Mais qu'il m'avait laissée croire le contraire pour amener le vrai coupable à se dévoiler. Et ça avait marché.

Mon téléphone portable sonna. Je regardai le petit écran avec lassitude. C'était Ben !

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

— Comme après un gros choc.

— Veux-tu que je passe te voir ?

Je souris jusqu'aux oreilles.

— Pourquoi pas ?

— Je suis en bas. J'arrive.

Je courus ouvrir la porte et je l'attendis sur le palier. Quand il sortit de l'ascenseur, je dus me retenir pour ne pas me jeter dans ses bras. J'avais tellement besoin de lui !

— L'avocat de Shelley vient de me dire qu'elle plaiderait coupable mais non responsable, annonça-t-il. Ils invoqueront la folie pour lui éviter la prison, manifestement. De toute façon, je doute qu'elle soit capable de suivre le procès dans l'état où elle est. Elle sera sans doute envoyée dans une clinique spécialisée pour les criminels atteints de pathologies mentales.

— Je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé... Comment s'est-elle débrouillée pour garder le secret ? Pour mener une vie normale, pour venir travailler tous les jours — et bien faire son travail, en plus ! C'est dingue, non ?

— Moi aussi, j'ai du mal à y croire. Mais je suis content que tout soit terminé.

— Et moi donc !

Il sourit, mais ne fit aucun commentaire, comme s'il n'y avait rien à ajouter. Un frisson glacé me parcourut. Et, lorsque Ben reprit la parole, je savais déjà ce qu'il allait dire.

— Je ferais mieux d'y aller, Abby. J'ai du pain sur la planche. On m'a déjà confié une nouvelle enquête.

« Ne pleure pas. Ne pleure pas. Ne pleure pas. »

— Cette histoire nous a permis d'aller à Moose City, au moins ! déclarai-je.

Et je me mis à pleurer.

— Eh ! Abby..., murmura-t-il en me prenant la main. Je sais que ce ne sera pas facile de retrouver tes marques après ce qui s'est passé. N'hésite pas à m'appeler si tu veux en parler à quelqu'un. A n'importe quelle heure du jour et de la nuit, d'accord ?

C'était tout ce qu'il avait à me dire ? Merci de ton aide et appelle-moi si tu as besoin d'une oreille compatissante ?

— Si ça t'ennuie de passer la nuit seule ici, je ferai venir un de mes hommes, ajouta-t-il. Et je resterai avec toi jusqu'à ce qu'il arrive.

« L'homme dont j'ai besoin est déjà là. C'est toi. »

Je gardai ces mots pour moi, bien sûr. Inutile de me ridiculiser.

— Ça ira, affirmai-je en plaquant un sourire confiant sur mes lèvres.

Le pire, c'est que c'était vrai. Je savais que je tiendrais le coup, comme toujours. Je n'étais pas diplômée en gadins amoureux pour rien. Je m'en sortirais, comme toujours. Et puis, ce n'était pas

comme si Ben m'annonçait notre rupture, puisque nous n'avions jamais été ensemble.

— Prends soin de toi, Abby, conclut-il.

Dernier regard. Dernier sourire. Et il disparut.

Deux semaines plus tard, j'accompagnai Opal jusqu'à l'autel, en robe rose et perruque blonde. C'était génial de ne plus être moi pendant quelques heures. De ne plus être reconnue. Et d'échapper aux « Regarde ! C'est Abby Foote — la fille qui était soupçonnée d'avoir tué ses ex ! »

Bref, ma vie était nettement plus simple en blonde qu'en brune. Sans compter que les hommes se bousculaient pour m'inviter à danser. O.K., la plupart d'entre eux étaient des cousins éloignés persuadés d'avoir affaire à une mystérieuse inconnue — blonde de surcroît —, mais quand même... c'était flatteur, non ? Et, quand j'annonçais : « C'est moi, c'est Abby », ils éclataient de rire et m'entraînaient sur la piste pour me bombarder de questions sur « ce qui s'était vraiment passé ». Histoire d'alimenter les rumeurs, sans doute.

Lorsque le dîner fut servi, je me retrouvai à la table familiale — moi, mon absence de compagnon, Oliver et Olivia, Veronica et son absence de compagnon, Opal et Jackson. Ma perruque commença à me gratter après le dessert, mais Opal m'interdit de l'enlever. L'orchestre se remit à jouer, et j'observai distraitement les couples sur la piste.

Les mariés dansaient langoureusement, en se chuchotant des mots doux à l'oreille. A l'autre bout de la pièce, Oliver et Olivia tournoyaient joue contre joue. Ils avaient l'air heureux, pour une fois. Veronica était en grande conversation avec un bel homme d'une cinquantaine d'années que je n'avais jamais vu auparavant.

C'était une bonne chose — peut-être le signe qu'elle était prête à rencontrer quelqu'un. A refaire sa vie sans mon père, d'une manière ou d'une autre. Le temps avait fait son œuvre, le deuil était devenu moins lourd à porter... Et moi ? Me sentirais-je un jour prête à aller vers d'autres hommes ? A renoncer à mon amour pour Ben ? Sans doute, mais pas avant longtemps. Pourquoi devrais-je à tout prix tourner la page, d'ailleurs ? Rien ne m'y obligeait. Quand je serais prête à envisager ma vie sans lui, je le saurais.

Et ce moment n'était pas encore venu.

Je crus l'apercevoir à l'autre bout de la pièce, en redingote noire et cravate blanche, mais ce n'était pas lui, bien sûr. Ce ne pouvait pas être lui. Il était en ville, à la poursuite de dangereux criminels. Ou dans son bureau, devant une pile de dossiers. Ou chez lui, à relire son calepin. Ou...

A côté de toi.

Je faillis tomber de ma chaise en le voyant surgir devant moi, plus beau que jamais dans son costume noir. Comme si mon rêve était devenu réalité. Comme s'il m'avait entendue.

Il me tendit la main.

— Tu danses ?

La stupeur m'avait ôté la parole. Je me levai comme un automate, et il glissa un bras autour de ma taille. L'orchestre jouait une chanson de Norah Jones, mais la chanteuse n'avait pas son talent. Aucune importance. J'étais dans les bras de l'homme que j'aimais. Et nous dansions, serrés l'un contre l'autre comme deux tourtereaux.

Il effleura mes cheveux — ou plutôt, ma perruque — du bout des doigts.

— C'est joli, mais je te préfère en brune.

Je souris.

— Merci. Tu n'étais pas obligé de venir, tu sais.

— Je sais, mais j'avais déjà renvoyé mon carton d'invitation à ta sœur, et je ne voulais pas la vexer. J'avais prévu d'assister aussi à la cérémonie, mais j'ai eu un empêchement de dernière minute. Mon nouveau dossier me donne du fil à retordre.

Je lui jetai un regard amusé.

— Tu es toujours aussi poli, à ce que je vois !

— Ce n'est pas seulement une question de politesse, précisa-t-il en reprenant son sérieux. Je voulais te revoir, Abby. Pour te remercier une fois de plus de l'aide que tu m'as apportée sur ce dossier. Je sais que ç'a été très pénible pour toi. Et je suis vraiment désolé de t'avoir fait subir un tel cauchemar.

Oh ! C'était pour ça qu'il était venu, alors. Pour m'exprimer sa gratitude. Il m'offrait une danse, puis il boirait une coupe de champagne, il irait féliciter les mariés, il mangerait une part de pièce montée et il rentrerait chez lui. Très satisfait de sa soirée.

— Tu faisais ton boulot, commentai-je, la gorge nouée. Et ce n'était pas facile pour toi non plus.

— Justement... J'ai quelque chose d'important à te dire, déclara-t-il en serrant ma main dans la sienne.

— Tu ne m'oublieras pas, cette fois ? suggérai-je en forçant un sourire.

Il éclata de rire.

— Ça, c'est sûr ! Non, ce que je voulais dire, c'est que je n'aurais jamais résolu cette affaire sans toi. Tu es une femme extraordinaire, Abby. Bien plus forte et plus courageuse que tu ne le penses.

« S'il me propose de "rester amis", je hurle. »

« Alors, dis-lui ce que tu ressens. Un peu d'audace, Abby. Tu n'as rien à perdre. Et, si ça ne marche pas, ce ne sera même pas gênant, puisque tu ne le reverras jamais — sauf si ton prochain mec se fait assassiner. Alors, vas-y. Parle ! »

— J'ai quelque chose d'important à te dire, moi aussi.

— Ah bon ?

— C'est gentil de me dire que tu n'aurais pas résolu l'affaire sans moi..., mais j'espérais une déclaration un peu plus romantique de ta part, en fait.

Ça y est. Je l'avais dit. Je retins mon souffle.

— Et si je te disais que j'adore ton parfum ? reprit-il. Est-ce que ce serait assez romantique ?

— Hmm. C'est un bon début. Tu ne m'avais jamais dit que tu aimais quoi que ce soit chez moi.

Il sourit.

— J'aime ton parfum. Et beaucoup d'autres choses.

— Ah oui ? Quoi, par exemple ?

— Ton esprit. Ton cœur. Ton visage. Ton corps.

Je me figeai, stupéfaite.

— Et... mes pieds, tu les aimes aussi ? fut tout ce que je parvins à énoncer.

Il jeta un bref regard à mes pieds — ou plutôt à ce qui en dépassait sous la robe de velours rose.

— Oui, je les aime. En fait, j'aime tout chez toi, Abby. Je voulais te le dire tout à l'heure, quand nous avons commencé à danser, mais tu ne m'en as pas laissé le temps. Et j'aurais voulu te le dire quand je suis passé chez toi l'autre soir, après l'arrestation de Shelley. Mais j'avais besoin de prendre un peu de recul. De réfléchir à tout ça avant de t'en parler.

« De réfléchir ? Mais c'est tout réfléchi ! C'est... »

— C'est très clair pour moi, maintenant, assura-t-il. Et, comme nous nous connaissons déjà, nous n'aurons même pas besoin d'aller dîner en ville ou de courir les galeries d'art sous prétexte de faire connaissance. Nous pouvons passer directement à la case « relation sérieuse ». Qu'en penses-tu ?

Je crus m'évanouir. C'était presque trop de bonheur.

Pourtant, j'avais un bémol à apporter à sa proposition.

— J'en pense beaucoup de bien. Mais nous nous sommes connus dans des circonstances si étranges... Je crois que j'aimerais tout reprendre à zéro, en fait. Revenir en arrière, faire comme si nous nous étions retrouvés par hasard au coin de la rue. Je t'aurais reconnu et je t'aurais dit : « Salut, Ben ! C'est moi, Abby Foote. On était au lycée ensemble, tu te souviens ? »

— Et moi, j'aurais répondu : « Abby ! Bien sûr que je me souviens de toi ! Je t'aimais comme un fou », dit-il, ses yeux sombres rivés sur les miens.

Je secouai la tête, incrédule.

— Pas du tout. Tu ne m'avais même pas remarquée !

Il sourit et prit mes mains dans les siennes.

— Aujourd'hui, je ne vois que toi. Alors, pour notre premier rendez-vous, que dirais-tu d'aller déguster le meilleur homard de Portland en ma compagnie ?

— Où ?

— Chez moi.

Je lui rendis son sourire.

— Opal dit toujours que c'est au cours du premier rendez-vous qu'on apprend tout ce qu'on doit savoir sur l'homme de notre vie. Si elle savait que tu m'as invitée chez toi dès le premier soir, elle trouverait sûrement que tu vas trop vite.

« Mais, quand tu me demanderas en mariage dans six mois et que j'accepterai, elle me dira : “Tu vois ! Il t'aimait comme un fou depuis le premier rendez-vous !” »

— Elle aurait raison, répondit-il. Mais nous avons dix ans à rattraper. Autant commencer tout de suite, non ?

Il m'attira contre lui. Et il m'embrassa. Un baiser à embuer les vitres du restaurant.

Comme quoi, j'avais bien fait d'attendre.

REMERCIEMENTS

Comme toujours, je tiens avant tout à remercier mon éditrice, Joan Marlow Golan. Merci également à Margaret Marbury, pour son soutien constant, à Selina McLemore, qui s'est chargée de la couverture et m'a encouragée tout au long du projet, à Sarah Rundle pour les relations publiques, et à toute l'équipe de Red Dress Ink pour leur travail sur ce roman.

Mille mercis à mes agents littéraires, Kim Witherspoon et Alexis Hurley.

Merci à Lee Nichols, Sarah Mlynowski, Linda Curnyn, Alison Pace et Kristin Harmel.

Un merci tout particulier à Levi Robinson, qui a bien voulu répondre à mes questions sur le travail de la police nationale.

Merci à Adam, pour les heures de discussion que nous avons sur chacun de mes livres.

Et merci à Max, mon petit trésor, d'être ce qu'il est.

DANS LA MÊME COLLECTION

par ordre alphabétique d'auteur

LAUREN BARATZ-LOGSTED	Un très gros mensonge
LAUREN BARATZ-LOGSTED	Dans la peau d'une autre
LAUREN BARATZ-LOGSTED	Un très gros changement
DEBORAH BLUMENTHAL	Big Love
DEBORAH BLUMENTHAL	Mon meilleur ennemi
BETSY BURKE	Lucy, un peu... beaucoup... à la folie
BETSY BURKE	Journal d'une apprentie séductrice
LAURA CALDWELL	People attitude
LAURA CALDWELL	Méfiez-vous de vos vœux...
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	Mariée, moi... jamais !
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	Promotion canapé
LYNDA CURNYN	Confessions d'une ex
LYNDA CURNYN	Opération bague au doigt
LYNDA CURNYN	Cherche prince charmant désespérément
LYNDA CURNYN	Petits meurtres en Bikini
LYNDA CURNYN	Les petits secrets de Carly*****
KYRA DAVIS	Sexe, Meurtres et Cappuccino
KYRA DAVIS	Crimes, passion et talons aiguilles
KYRA DAVIS	Séduction, meurtres et chocolat noir
KYRA DAVIS	Rupture et conséquences*****
KYRA DAVIS	Coups de foudre, crimes et rouge à lèvres
JODY GEHRMAN	Vent de folie en Californie***
JODY GEHRMAN	Bons baisers de Californie****
KELLY HARTE	Ma rivale et moi
KELLY HARTE	Coup de folie sur la City
SUSAN HUBBARD	Petites confidences entre amies
SUSAN HUBBARD	Miss London emménage**
HOLLY JACOBS	Opération Cupidon***
HOLLY JACOBS	Un scénario diabolique****
BRENDA JANOWITZ	Comment j'ai survécu au mariage de mon ex
BRENDA JANOWITZ	Mon fiancé, sa mère et moi
	... / ...
MINDY KLASKY	Comment je suis devenue irrésistible !
COURTNEY LITZ	Ça n'arrive que dans les films !
WENDY MARKHAM	Vous avez dit célibataires ?
WENDY MARKHAM	Ex in the City
WENDY MARKHAM	A quand le grand saut ?
WENDY MARKHAM	Moi & mon secret
WENDY MARKHAM	Mon fiancé, mon ex et moi
WENDY MARKHAM	Talons aiguilles et peinture fraîche
LYNN MESSINA	Fashion Victim
LYNN MESSINA	Made in New York
LYNN MESSINA	Héritière malgré moi
SARAH MLYNOWSKI	City Girl
SARAH MLYNOWSKI	Trois filles en folie
SARAH MLYNOWSKI	Télémania
SARAH MLYNOWSKI	Hommes, femmes : mode d'emploi

SARAH MLYNOWSKI
MELANIE MURRAY
MELANIE MURRAY
LEE NICHOLS
LEE NICHOLS
LEE NICHOLS
LEE NICHOLS
TYNE O'CONNELL
TYNE O'CONNELL
ERICA ORLOFF
ARIELLA PAPA
ARIELLA PAPA
ARIELLA PAPA
WENDY ROBERTS
JACKIE ROSE
ALLISON RUSHBY
ALLISON RUSHBY
MELISSA SENATE
MELISSA SENATE

MELISSA SENATE
MELISSA SENATE
MELISSA SENATE
MELISSA SENATE

MELISSA SENATE
POONAM SHARMA
JANE SIGALOFF
JANE SIGALOFF
JANE SIGALOFF
JANE SIGALOFF
JANE SIGALOFF
JANE SIGALOFF
P. JACQUELINE DE SOIGNÉE
JENNIFER STURMAN
JENNIFER STURMAN
JENNIFER STURMAN
JENNIFER STURMAN
KAREN TEMPLETON
CATHY YARDLEY

* titres réunis dans un volume double

** titres réunis dans un volume double

*** titres réunis dans un volume double

**** titres réunis dans un volume double

***** titres réunis dans un volume double

***** titres réunis dans un volume de cinq nouvelles : Cinq citadines branchées

Moi & Moi, Vice Versa
Miss Bubbles vole la vedette
Un Noël (presque) parfait!**
Eleanor débarque !
Un fiancé qui a du chien
Eleanor s'en mêle
Drôle de tandem
Absolutely fantastic
Lola et ses ex
Diva attitude*
Manhattan et moi
Pas de répit pour Rebecca*****
Au secours, ma meilleure amie est enceinte !
Crimes et cocktails en série
Au secours, il m'aime !
Apprentie fermière
Je hais la Saint-Valentin
Célibataire à New York
Trois sœurs à New York

... / ...

J-30
4 amis à Manhattan
La revanche d'une brune
Quinze questions à se poser avant de
l'épouser*****
l'épouser***** Miss Yorkville*****
Bientôt 30 ans, toujours célibataire !
Lizzie dans tous ses états
Personnel et Confidentiel
Pour le meilleur et pour le pire !
Telle mère, telle fille
Chassé-croisé à Notting Hill
Mister Mariage*****
Toute la vérité*****
Princesse attitude*
Le pacte
Miss Malchance mène l'enquête
Micmacs à Manhattan
Mystère à San Francisco
Moi, l'amour et autres catastrophes
Aller simple pour Los Angeles